

Université de Montréal

Théorie et pratique
Une lecture de *L'archéologie du savoir*

par
Jean-François Mongrain

Département de philosophie
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise en philosophie

©, Jean-François Mongrain, octobre 2005
Université de Montréal
Faculté des études supérieures



B

29

U54

2.006

V.035

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Ce mémoire intitulé
Théorie et pratique
Une lecture de *L'archéologie du savoir*

présenté par :
Jean-François Mongrain

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Bettina Bergo
.....
président-rapporteur

Iain Macdonald
.....
directeur de recherche

Dietmar Köster
.....
membre du jury

Résumé :

Ce texte tente une lecture réflexive de *L'archéologie du savoir* de Michel Foucault, entendu par là qu'elle cherche à appliquer au texte les outils de lecture qui y sont développés. Une telle lecture vise à montrer comment la problématique souvent dénoncée d'un « relativisme épistémologique » qui minerait la prétention à la validité de la méthode archéologique peut être, sinon résolue, du moins dissolue. L'archéologie effectue cette dissolution en refusant de se fonder sur un argument transcendantal, développant un style d'analyse immanent mais tout de même cohérent. Cette *cohérence* interne repose, en dernier lieu, sur l'articulation transparente, sous une description spatiale en terme d'effets, des deux domaines traditionnellement hétérogènes de la théorie et de la pratique. Cette *transparence*, qui sert à la fois de démarche et d'outil critique, se donne alors sous la forme d'un schème temporel sériel où est répété, à chaque présent, l'exercice de la liberté.

Mots clés :

Discours, espace, temps, liberté, histoire, critique, normativité, cohérence, transparence, sujet.

Abstract :

This dissertation consists in a reflexive reading of *The Archaeology of Knowledge*, in the strict sense that it tries to apply to the text the very tools that Foucault develops in this work. Such a reading aims at debunking the popular claim of "epistemic relativism" about the archaeological method, which is supposed to threaten its validity. The argument is that, by refusing to employ transcendental arguments, the archaeological discourse finds a way to be both coherent and immanent at the same time. This internal coherence rests upon the transparency of the articulation between two domains that are traditionally considered to be heterogeneous: theory and practice. This transparency, both as a method and as a critical tool, reveals itself to be a temporal and serial *schema* where the work of freedom is repeated in each instant of the « now ».

Keywords :

Discourse, space, time, liberty, history, critical theory, normativity, coherence, transparency, subject.

Table des matières :

Résumé	iii
Abstract	iv
Liste des tableaux	vi
Liste des abréviations	vii
Dédicace	viii
Remerciements	ix
Exergue	x
<i>Introduction : Un exercice de lecture</i>	1
<i>Chapitre 1, Théorie et pratique : les enjeux de la critique de la continuité</i>	7
La représentation, 10 – La critique de l'incohérence, 15 – Le dilemme, 18 – La discontinuité, 20 – Structure de l'archéologie, 22 – Le tableau, 26.	
<i>Chapitre 2, L'espace discursif</i>	29
De notion à fonction, 30 – L'objet, 32 – L'énoncé, 36 – Le sujet, 39 – La norme, 42 – La fonction de l'espace : la transparence, 45.	
<i>Chapitre 3, Le temps du discours</i>	49
Les stratégies, 51 – L'énoncé matériel, 54 – Identité et répétition, 56 – La différentiation <i>Histoire</i> / archéologie, 61 – L'assignation des nouveautés, 62 – L'analyse des contradictions, 63 – Les descriptions comparatives, 65 – La critique spécifique, 66 – La répétition de l'archéologie, 68 – L'ontologie du présent : la cohérence, 72.	
<i>Conclusion, Hors texte</i>	77
Le livre événement, 77 – Le sujet disciplinaire, 78 – Le sujet éthique, 80 – Le sujet critique et la liberté, 82.	
Bibliographie	84

Liste des tableaux :

Tableau I, répartition des arguments dans le texte de <i>L'archéologie du savoir</i>	23
Tableau II, structure interne de <i>L'archéologie du savoir</i>	24
Tableau III, dissolution spatiale des hypothèse continuistes.....	31

Liste des abréviations :

Pour une plus grande clarté du texte, nous référons aux livres les plus souvent cités selon les abréviations suivantes :

AS : FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Gallimard,
« Bibliothèque des sciences humaines », 1969

DÉ : FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits*, tome I et II, Gallimard, « Quarto »,
2001

MC : FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Gallimard, « Tel », 1966

SP : FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir: Naissance de la prison*,
Gallimard, « Tel », 1975

Note : Lorsque nous citons la *Critique de la raison pure* de Kant, les références sont faites à l'édition de l'Académie de Berlin, selon la nomenclature utilisée par Ferdinand Alquié dans l'édition de Gallimard.

*Pour mes parents,
de n'avoir exigé qu'une chose :
être heureux.*

L'auteur tient à remercier les personnes suivantes :

Claude Piché pour le support, Dietmar Köveker pour la confiance, François Milette pour le courage, Iain Macdonald pour l'encadrement critique, Jean-François Méthot pour l'origine, Jean-Philippe Denault pour le partage, Jocelyne Doyon pour la disponibilité, Maxime Allard pour la passion, Nicolas Beaudoin pour l'exercice.

Toutes, de leur manière particulière, ont contribué à la rédaction de ce texte et, en bien des façons, il leur appartient plus à eux qu'à l'auteur. C'est donc avec regret que le signe © apparaît sur la page de présentation. C'est un simple code administratif qui, ordonnant le texte aux institutions du savoir, lui assure ainsi une place dans une bibliothèque, dans un réseau de distribution, dans un classement. On partage le savoir. Mais il existe aujourd'hui d'autres réseaux de partage. Pour ces raisons, une copie du texte sous « Open Licence » est disponible pour quiconque en fera la demande.

La mémoire et l'espoir n'ont pas pour bornes les
mystères
Mais de fonder la vie de demain d'aujourd'hui.

Paul Éluard

Introduction : Un exercice de lecture

« [U]ne lecture philosophique du *Capital* n'est possible que comme l'application de ce qui est l'objet même de notre recherche, la philosophie de Marx. Ce cercle n'est épistémologiquement possible que par l'existence de la philosophie de Marx dans les oeuvres du Marxisme. Il s'agit donc de produire, au sens précis du mot qui semble signifier : rendre manifeste ce qui est latent; mais qui veut dire transformer (pour donner à une matière préexistante la forme d'un objet ajusté à une fin) ce qui, en un sens, existe déjà. Cette production, dans le double sens qui donne à l'opération de production la forme nécessaire d'un cercle, est la production d'une connaissance. Concevoir dans sa spécificité la philosophie de Marx est donc concevoir l'essence du mouvement même par lequel est produite sa connaissance ou concevoir la connaissance comme production. »¹

Il est rassurant pour un étudiant en philosophie de trouver une intuition qu'il croyait personnelle sous la plume d'un autre. Remplacez « *Capital* » par « *L'archéologie du savoir* » et « *Marx* » par « *Foucault* », et ce texte d'Althusser capture assez bien l'optique générale du travail que le lecteur s'apprête à lire, à quelques détails près. L'idée générale, celle que la lecture du texte de *L'archéologie du savoir* gagne à être réflexive, dans le sens étroit qui signifie appliquer au texte la même lecture que ce texte applique à la lecture d'autres textes, est l'idée principale que ce travail tente de respecter. Mais cette méthode n'est pas garante pour *L'archéologie du savoir* que la lecture tombera, une fois mise en branle, sous la forme du cercle. C'est que le type de lecture qu'effectue l'archéologie tente de se passer, autant que faire se peut, de la circularité herméneutique comme garantie de son propos. La production d'un texte sur l'archéologie ne peut pas en ce cas prétendre, par un bon déchiffrement du texte lu, retrouver une force ou un mouvement qu'il s'agirait de calquer dans le texte qui en effectue la lecture. Par contre, s'il s'agit de modifier ce qui existe déjà, et pour ce faire d'utiliser les mêmes procédés de transformation que l'on peut identifier dans le texte à transformer, on peut considérer que le cercle n'est plus la forme nécessaire de cette transformation puisque à partir d'une même matière et des mêmes procédés, il est nécessaire, pour l'archéologie, de pouvoir obtenir plusieurs résultats :

¹ Althusser, *Lire le capital*, Maspero, p.37.

« *Les relations que j'ai décrites valent pour définir une configuration particulière ; ce ne sont point des signes pour décrire en sa totalité le visage d'une culture. Aux amis de la Weltanschauung d'êtres déçus[.]* »²

La lecture archéologique n'est donc pas une lecture totalisatrice. Elle choisit et exclut, porte son attention sur certaines relations à l'œuvre dans les textes qu'elle lit. Pourquoi une lecture plutôt qu'une autre, peut-on alors se demander? Comment justifier un résultat qui aurait pu, en droit, ne pas être identique? Voilà le problème le plus radical auquel est confrontée une lecture réflexive de *L'archéologie du savoir*, puisque ces incertitudes se transmettront inévitablement à cette nouvelle lecture.

Lecture d'une lecture, le texte qui suit tente de vérifier si l'archéologie peut se lire elle-même, si sa lecture et son écriture peuvent s'épingler l'une à l'autre. Écrire une lecture selon les modalités de cette lecture, voilà qui pose un problème philosophique. Est-ce que le problème de l'écriture d'une lecture est propre à *L'archéologie du savoir*, où est-il une question que notre texte lui impose, de l'extérieur, trouvant dans le texte archéologique ce qui lui est nécessaire pour se justifier? Comment justifier la lecture réflexive d'une lecture injustifiable? Une piste de réponse à cette question – ce sera au texte que vous allez lire d'exemplifier son acceptabilité – est l'hypothèse qui sous-tend notre travail : il est possible de justifier une telle lecture en montrant comment le redoublement du texte lu et du texte qui lit permet d'établir une cohérence qui ne repose pas sur l'identité herméneutique, mais plutôt sur un schéma de répétition des pratiques. Le texte aurait pu être autre parce qu'il effectue des choix qui sont injustifiables eu regard à un critère absolu, certes, mais il est ainsi parce qu'il prétend que ce critère absolu n'est lui-même qu'un choix. Le texte de *L'archéologie du savoir* effectue l'autre choix, celui de ne pas se justifier universellement, mais spécifiquement, contextuellement. A cet égard, notre texte est ambigu : il doit considérer qu'il est nécessaire pour sa lecture de n'être pas nécessaire. Si nous tentons d'appliquer à notre lecture du texte archéologique les pratiques archéologiques, demeure la possibilité d'en faire ressortir une cohérence, de mettre en relief, par une re-production qui tient de la caricature, certains traits propres au réseau de questions que nous tentons de tracer. Il s'agit ainsi d'exemplifier l'archéologie, sachant que si un exemple ne garantit jamais

² AS, 207.

l'universalité du propos, il peut parfois démentir un universel que l'on tenait pour vrai. À ce titre, nous n'avons pas eu beaucoup de travail, puisqu'une fois l'optique déterminée, l'archéologie semble se proposer elle-même en exemple de ce qu'elle rend possible, comme ces illusions qui, lorsqu'on trouve la bonne manière de focaliser, montrent soudainement au regard un relief insoupçonné. Notre travail sera donc un travail d'optique. Il faudra accentuer certains traits de *L'archéologie du savoir*, exercice de calque d'un tableau complexe où l'on perd les détails et le style particulier pour tenter d'identifier des lignes de forces et des contrastes signifiants, comme ces découpes que les manuels d'histoire de l'art proposent lorsqu'il s'agit d'identifier et de différencier les zones d'une oeuvre abstraite. Mais si on calque ce calque – devenu alors un nouveau tableau – assez souvent, et qu'on examine la suite d'images différentes ainsi produite, peut-être sera-t-on en mesure de décrire ce qui préside au travail du calque dans la suite des transformations et, éventuellement, d'identifier ainsi ce qui s'y répète. Le cercle d'Althusser, dans ce cas, prend la forme d'une spirale; le mouvement demeure cohérent, mais le trait diffère. Une autre découpe est toujours possible, mais notre travail se propose d'en suivre une, celle qui, en tentant d'observer comment l'archéologie transforme un texte et, transformant ainsi l'archéologie selon ses propres modalités, veut exemplifier ce qu'est une lecture archéologique. À défaut, comme le *Pierre Ménard* de Borges avait fait du Quichotte, d'écrire de nouveau *L'archéologie du savoir*, on en fera une description en ses propres termes, une lecture particulière qui aura pour pari de se modaliser sur les lectures, elles aussi particulières, qu'effectue l'archéologie, qui aura à tenter, difficile exercice, de ne pas s'élever à l'universel, de ne pas ériger l'archéologie en tant que discipline :

« L'archéologie ne décrit pas des disciplines. Tout au plus, celles-ci, dans leur déploiement manifeste, peuvent-elles servir d'amorce à la description des positivités. »³

Une lecture de la description en ses propres termes se donnera spontanément comme une lecture descriptive. Notre écriture s'évertue donc à exemplifier le texte de manière descriptive, de manière telle que la présentation et la description s'y confondent, puisque Foucault décrit, comme nous le verrons, le présent, le manifeste, la

³ AS, 233.

surface spatiale des discours.⁴ La présentation est spatiale chez Foucault, presque théâtrale : elle montre et cache, elle trace, elle dessine les pourtours et les limites. L'archéologie se donne à voir. La présentation n'est donc pas la re-présentation. Aucun espace intermédiaire, aucune distance entre signifiant et signifié : ils se rencontrent sur le même plan. Et ce qui est donné à voir à même ce plan, c'est un « déploiement manifeste », c'est une amorce, c'est la description archéologique dans son élan, son rythme et sa temporalité. C'est cet élan qu'il s'agit maintenant de décrire en tant que pratique, mais comment, puisque celui-ci n'est qu'une amorce à la description ? En le montrant, en le rendant manifeste, visible à la main : voilà la proposition que l'archéologie nous trace du doigt. Le geste visible, la description de la description, la présentation de la présentation, l'exemple de l'exemple : c'est ainsi que l'archéologie se montre alors à notre propre écriture qui la redouble. Mais sitôt fait, elle s'affiche ailleurs, puisque décrire l'amorce, le présent et le geste nous met en jeu, lorsque se rend manifeste le contraste entre l'objet et le geste, lorsque le présent nous présente un retard de l'objet sur le geste, une différence qui ne se peut réduire. Dans une telle lecture, l'archéologie ne peut être décrite comme une discipline, car l'archéologie, lorsqu'on la considère comme discipline, est construite de manière telle que son exemplarité nous pousse ailleurs, effectuant une nouvelle amorce. La description d'un exemple n'est plus, à ce titre, un exemple de la description, à moins peut-être de prendre l'ampleur du geste, de jouer à l'exemplaire. À partir de la marge de cet ailleurs où il est poussé par sa lecture, notre texte ne pouvait pour ce faire que se singer lui-même, même lorsqu'il cite.

*

L'écriture sera effectuée selon trois gestes, traçant le plan général de trois chapitres. Le premier, le geste "critique", décrira la description archéologique des dangers que présente le schéma du continu dans l'analyse des discours. Nous mettrons

⁴ Ce redoublement de la description s'exhibe dès l'introduction : « *Les descriptions historiques s'ordonnent nécessairement à l'actualité du savoir* » AS, p.11. Mais le texte ajoute aussitôt que « *l'histoire, de nos jours, tend à l'archéologie, – à la description intrinsèque du monument.* » AS, p.15. Une telle « description intrinsèque s'ordonnant à l'actualité » pose déjà le problème du temps, puisque la description doit alors prendre en compte son propre apport à la constitution de ce qui est décrit. L'intrinsèque ne se donnera donc pas comme un accès à l'intériorité de l'objet, mais plutôt à celle de la description en tant qu'espace où se joue le rapport entre ce qui décrit et ce qui est décrit.

ainsi en lumière le pourquoi du rejet de l'argument transcendantal qui nous semble commander l'entreprise archéologique. Pour ce faire, nous devons consacrer une partie du chapitre à revenir sur le texte de *Les mots et les choses*, non pour le critiquer ou pour en fournir une explication, mais plutôt pour voir comment il configure les relations entre les notions de sujet, de transcendantal et de continuité. C'est donc bien un résumé partiel que nous élaborerons, résumé qui nous servira à dégager les problématiques qui forment le point de départ de notre lecture de *L'archéologie du savoir*. Nous en dégagerons ensuite, dans l'introduction et la conclusion, les raisons de la critique de la continuité et la forme de l'argumentation, montrant comment elles répondent des problématiques esquissées dans *Les mots et les choses*. Un plan général de *L'archéologie du savoir* sera alors proposé qui reprendra problématiques et argumentation, montrant comment l'organisation interne du livre participe à la formation d'un discours qui se doit de ne pas emprunter à ce qu'il refuse sa justification épistémologique. Ce chapitre, qui vise, à partir de maintenant et jusqu'à sa fin à bien camper les problématiques, donnera l'effet d'un survol, prendra le texte dans sa figure plutôt que dans son épaisseur, et aboutira au fil conducteur d'une lecture que les autres chapitres devront vérifier.

Le deuxième, que nous pourrions nommer le geste "ontologique", suivra la ligne d'une ontologie minimaliste et régionale en traçant le pourtour des notions de pratique discursive et d'énoncé dans les deuxièmes et troisièmes sections de *L'archéologie du savoir*. Il s'agira de donner à voir comment ces notions permettent de déjouer, par leurs effets, les apories auxquelles semblent mener un refus de l'argument transcendantal tel que compris dans le premier chapitre, à partir d'une description en termes spatiaux. La « situation » du discours archéologique devrait ici trouver une première précision, puisque la notion d'énoncé nous amènera à concevoir l'existence, au sein d'une ontologie régionale des discours, comme un positionnement spatial.

Le troisième, le geste "temporel", permettra de justifier le discours critique en exhibant comment une logique sérielle et discontinue effectue la mise en place de l'ontologie de l'énoncé dans son mode temporel et permet d'esquisser le jeu de l'identité et de la différence. L'hypothèse est que la temporalité propre au discours

archéologique lui permet à la fois de porter une force critique, d'être immanent au réseau discursif critiqué, d'articuler conséquemment théorie et pratique et de répondre ainsi à des problématiques dégagées de notre lecture de *Les mots et les choses* en remplaçant la nécessité de fonder un discours par la possibilité de se rendre cohérent sans recours à un argument transcendantal, d'enraciner l'identité de l'archéologie à la récurrence de ses effets. Le discours archéologique aménage ainsi sa propre sortie de soi, ne se confinant plus à être un discours spécifiquement articulé à une critique de la transcendantalité, mais donnant à penser le présent de son geste, et donc du nôtre.

Lorsque cette gestuelle sera dûment exposée, nous aborderons dans un chapitre final, qui fera office de conclusion, la manière dont nous pouvons utiliser *L'archéologie du savoir* pour problématiser à nouveaux frais certaines questions éthiques, à partir des passages, exemplifiés dans le texte, entre l'ontologie régionale des discours et l'esquisse d'autres ontologies (pouvoir, subjectivité, critique). Nous indiquerons, comme ouverture, les liens possibles entre l'archéologie, la généalogie et l'éthique, traditionnellement considérées comme trois « époques » hétérogènes de la pensée de Michel Foucault, à partir des transformations de la notion de sujet.

Question de méthode, de nombreuses notes de bas de page sont proposées au lecteur par l'auteur, en tant que son seul privilège est d'être le premier lecteur.

Chapitre 1 : Théorie et pratique, les enjeux de la critique de la continuité.

L'archéologie du savoir cherche à préciser un style de recherche déjà utilisé dans *Les mots et les choses*, style qui, selon un entretien avec R. Bellour auquel participe Foucault en 1966, «[...] permet d'éviter tout problème d'antériorité de la théorie par rapport à la pratique, et inversement. ».⁵ Il faut pour ce faire donner à un discours la possibilité de s'articuler à d'autres discours sans se donner le statut d'un méta-discours dont la normativité s'établirait selon un argument transcendantal, ce transcendantal reposerait-il en dernier lieu sur un argument pragmatique. Ce type de discours pose cependant le sérieux problème de sa justification. En évacuant le recours possible à un quelconque argument transcendantal, il lui devient impossible de se justifier lui-même selon un tel argument sous peine de tomber en pleine contradiction performative. On laisse souvent deux choix à un tel type de discours : soit il se contredit et est nul, soit il ne se contredit pas et est injustifiable.⁶ Nous tenterons

⁵ DÉ, 526.

⁶ C'est d'ailleurs une critique assez généralisée, que portent par exemple Habermas, Rorty, Taylor et Poster :

Habermas : « *Foucault ne peut pas traiter, de manière satisfaisante, les problèmes récurrents que lui posent à la fois l'accès au domaine d'objet par une compréhension du sens, la contestation autoréférentielle des prétentions à la validité universelle et la justification normative de la critique.* » *Le discours philosophique de la modernité*, pp. 339-340.

Rorty : « *As far as I can see, all he has to offer are brilliant redescriptions of the past, supplemented by helpful hints on how to avoid being trapped by old historiographical assumptions. These hints consist largely in saying: do not look for progress or meaning in history; do not see the history of a given activity, any segment of culture, as the development of rationality or of freedom; do not use any philosophical vocabulary to characterize the essence of such activity or the goal it serves; do not assume that the way this activity is presently conducted gives any clue to the goals it served in the past. Such purely negative maxims neither spring from a theory nor constitute a method.* » « *Foucault and epistemology* » in *Foucault. A Critical Reader*, Blackwell, 1986, p.47. C'est l'auteur qui souligne.

Taylor : « *This regime-relativity of truth means that we cannot raise the banner of truth against our own regime. [...] This position is easy enough to state baldly, but difficult – or impossible – actually to integrate into the logic of one's analytical discourse[.] The idea of a manufactured or imposed 'truth' inescapably slips the word into inverted commas, and open the space of a truth-outside-quotes, the kind of truth, for instance, which the sentences unmasking power manifest, or which the sentences expounding the general theory of a regime-relativity themselves manifest (a paradox).* » « *Foucault on Freedom and Truth* » in *Foucault. A Critical Reader*, Blackwell, 1986, p.94.

Poster : « *His position, as it stands, remains subject to the charge that it generates arbitrary projects, that its problematic is unable to argue for the general value and applicability of its conclusions.* », *Critical Theory and Poststructuralism. In search of a Context*, Cornell University Press, 1989, p.79.

Il dépasserais de loin le propos de ce mémoire d'examiner les enjeux de la pensée de tous ces auteurs et ce qui justifie, dans leurs écrits respectifs, une telle critique. Nous les prenons ici hors contexte, comme exemples d'une critique plus générale souvent opposée à la démarche de Michel Foucault. Cette opération ne cherche pas à réduire la richesse des débats qu'entretiennent les positions du philosophe français, mais simplement à circonscrire, parmi ces débats, une tendance générale et un argument souvent répété. Notre tâche sera, dans ces limites, de se questionner à

d'évaluer jusqu'à quel point le discours archéologique échappe à ce dilemme, selon quelle stratégie, et avec quelle ligne d'argument il le fait. Pour ce faire, il faut premièrement comprendre le pourquoi de ce refus du transcendantal.

Le texte de *L'archéologie du savoir* noue intimement les thèmes du transcendantal et du continu, établissant la césure entre le transcendantal et l'empirique sur une conception du temps. Il faut, pour bien comprendre cette relation intime, se tourner brièvement vers *Les mots et les choses*, plus précisément à l'analyse de la rupture entre l'âge classique et l'âge moderne⁷.

*

Le système de connaissance de l'âge classique y est caractérisé comme rendu possible par une conception binaire et réflexive de la représentation basée sur une théorie du signe : « Une idée peut être signe d'une autre non seulement parce qu'entre elles peut s'établir un lien de représentation, mais parce que cette représentation peut toujours se représenter à l'intérieur de l'idée qui représente. Ou encore parce que, en son essence propre, la représentation est toujours perpendiculaire à elle-même : elle est à la fois indication et apparaître; rapport à un objet et manifestation de soi. »⁸

Afin de rendre plus clair cette citation, prenons appui sur un petit schéma publié dans la préface à la grammaire de Port-Royal : ⁹

Représentation → chose

↓

Représentation → chose

savoir si une lecture de *L'archéologie du savoir* peut s'adosser à cette tendance afin de montrer que si Foucault ne peut pas résoudre ce problème, il peut au moins nous aider à penser ce qui amène à formuler un tel problème, pour peut-être devoir le rejeter comme mal formulé, en tant que problématisation non critique. Il s'agira donc moins de démontrer comment Foucault résout ce problème que de décrire comment il tente de le dissoudre.

⁷ Les balises historiques de *Les mots et les choses* situent approximativement l'âge classique du XII^e au début du XIX^e siècle, où débiterait l'âge moderne. Foucault prend bien garde d'insister à de nombreuses reprises que cette division n'est pas monolithique et que dépendant des domaines étudiés, la rupture épistémologique est repérable sur plusieurs années.

⁸ MC, 79. C'est l'auteur qui souligne.

⁹ DÉ, 771.

ou encore :

Idée → (*objet = idée* →) *objet*

Le signe, comme le fait apparaître plus clairement ce schéma, est le redoublement même de sa fonction. Comme intermédiaire entre l'idée et l'objet, il ne fait que rejouer la liaison, la rendre transparente, et ainsi actualiser cette liaison en en faisant le principe même de son être. La représentation, en plus de représenter une liaison particulière (indication), représente immédiatement par son redoublement ce que c'est d'être représentation (apparaître); la représentation de la chose est à la fois la chose de la représentation. Ce repli¹⁰ de la fonction sur l'être est ce qui donnera à la représentation ce que l'archéologie nomme sa positivité. Cette matrice de la représentation, *Les mots et les choses* en fait le puits gravitationnel de toute la connaissance de l'âge classique, consacrant plusieurs centaines de pages à en retracer les variations et les implémentations dans les domaines de la *grammaire générale*, de *l'analyse des richesses* et de *l'histoire naturelle*. Trois conséquences, communes à ces trois domaines, intéressent plus particulièrement notre propos.

1. La connaissance, à l'âge classique, s'organise en un tableau. Un effet direct de la représentation sur l'organisation du savoir est de répartir les diverses connaissances sur un espace homogène où les relations entre les êtres sont exprimées par des relations internes à la figure du tableau. Puisque la connaissance y est transparente et ne laisse rien de caché, le savoir qui se constitue alors consiste à organiser selon les relations de représentation une image complète de l'ordre des choses, « [...] *le réseau qui, hors chronologie, manifeste leur parenté et restitue dans un espace permanent leurs relations d'ordre.* »¹¹ Hors de la représentation, il n'y a, à strictement parler, rien. Ainsi, sans lacune ni faille, l'ancrage ontologique que fournit le dédoublement de la représentation est garant de la transparence de toute connaissance possible et de la plénitude du monde. Cet espace déployé, il ne restera

¹⁰ Le lecteur croquera à plusieurs reprises au cours de sa lecture le terme de « repli ». Pour une discussion de ce terme appliqué aux ouvrages de Foucault nous le référons à l'ouvrage *Foucault* de Gilles Deleuze, plus particulièrement au chapitre *les plissements ou le dedans de la pensée (subjectivation)*, pp.101-130.

¹¹ MC, 87-88.

qu'à le remplir en faisant jouer les divers liens dérivés de la matrice, les diverses formes que peut prendre la relation de représentation.

2. Le temps est immanent au tableau de la connaissance. Un effet de cette organisation en tableau est que les relations temporelles, dans les analyses archéologiques, ne semblent pas constitutives du tableau, mais sont plutôt décrites comme internes, commandée par son homogénéité spatiale. Le temps n'est ni plus ni moins qu'une relation de représentation parmi d'autres, n'ayant aucunement droit à se faire valoir comme référent premier auquel la connaissance devrait s'ordonner. Ainsi, dans les trois domaines du savoir auquel s'intéresse *Les mots et les choses*, le temps s'ordonne à l'exigence de plénitude du savoir, la relation de succession s'ordonne à la nécessité d'organiser complètement le tableau de l'être. On peut vérifier cela dans chacune des analyses. Ainsi, dans l'histoire naturelle, on peut lire à propos de la nature que « [c]'est parce qu'elle prend à tour de rôle tous les caractères possibles (chaque valeur de toutes les variables) qu'elle se présente sous la forme de succession. »¹² Même chose à propos de la grammaire générale où « [...] le langage avait la propriété d'être successif : non pas parce qu'il aurait appartenu lui-même à une chronologie, mais parce qu'il étalait en sonorités successives le simultané de la représentation. »¹³ L'analyse des richesses confirme encore ce rôle second du temps en affirmant qu'« il fallait bien alors que la durée de la créance, la rapidité avec laquelle elle venait à échoir, le nombre de mains entre lesquelles elle passait pendant un temps donné, deviennent des variables caractéristiques de son pouvoir représentatif. Mais tout cela n'était que la conséquence d'une forme de réflexion qui plaçait le signe monétaire, par rapport à la richesse, dans une posture de représentation au sens plein du terme. »¹⁴ Mais par un curieux retour, ce temps accessoire est intrinsèquement lié à la possibilité même de la représentation lorsque le texte affirme que « la pensée classique rapportait la possibilité de spatialiser les choses en tableau, à cette propriété de la pure succession représentative de se rappeler à partir de soi, de se redoubler et de constituer une simultanéité à partir d'un temps continu : le temps fondait l'espace. »¹⁵ C'est que la représentation

¹² MC, 167.

¹³ MC, 130.

¹⁴ MC, 202.

¹⁵ MC, 351.

acquiert son poids ontologique avec la simultanéité du redoublement, parce qu'il est *en même temps* indication et apparaît. On doit alors comprendre que les relations de successions, spatialisées sous la forme du tableau, ne sont disponibles sous cette forme qu'à la condition d'une représentation qui puisse régler le temps en posant comme constitutive de la représentation en soi cette notion de simultanéité, point fixe d'Archimède qui, s'il ne permet pas de soulever le monde, permet ici de l'encadrer, de le répartir et de le classer en une trame continue.

3. L'être humain n'est ni objet, ni principe de connaissance. Ce que l'archéologie identifie alors sous le terme de « nature humaine » doit se concevoir comme l'un des deux termes, l'autre étant la « nature », d'une explication fonctionnelle expliquant la constitution du savoir. Entre une nature qui offre un divers sensible, une vision partielle du tableau continu de l'être et une nature humaine qui par des facultés – mémoire, imagination, sensibilité – s'offre comme le lieu où peut se fixer le redoublement nécessaire à son apparition, la représentation trouve une niche où affirmer sa souveraineté. Nature et nature humaine ne sont que les deux pôles nécessaires pour faire fonctionner la représentation et expliquer que le tableau général de la connaissance n'est pas donné comme déjà plein, mais qu'un effort est nécessaire pour l'emplir : *« Elles jouent en effet avec des éléments identiques [...]; toutes deux font apparaître sur une trame ininterrompue la possibilité d'une analyse générale qui permet de répartir des identités isolables et les visibles différences, selon un espace en tableau, et une suite ordonnée. »*¹⁶ Le rationalisme et l'empirisme se révèlent alors comme deux explications génétiques de cet effort, mais qui ne remettent jamais en question le rôle de la nature humaine comme épinglage de la représentation au tableau de la connaissance, marquant ainsi leur appartenance au même sol épistémologique. Ceci est particulièrement important pour notre propos puisque l'archéologie utilisera pour décrire la configuration du savoir moderne le même terme d'« empirique », mais que celui-ci ne sera plus associé à une théorie de la représentation, mais sera lié à une problématique autre, celle de la transcendance.

Ces trois caractéristiques de la configuration du savoir à l'âge classique seront

¹⁶ MC, 320.

dénouées et rejouées autrement avec l'avènement de la modernité. La mutation la plus profonde du savoir classique, propose *Les mots et les choses*, se joue sur un changement des relations entre savoir et temps. On le retrouve dans l'analyse des trois savoirs étudiés, premièrement sous les formes d'un principe d'accumulation sérielle qui « introduit [...] la possibilité d'un temps historique continu »¹⁷ dans le cadre de l'analyse des richesses. Deuxièmement d'un fonctionnalisme des organes qui, reliant les êtres vivants à un milieu, brise la possibilité d'une taxinomie de pure comparaison entre les vivants et a pour conséquence que « [l]'historicité s'est introduite maintenant dans la nature [...]; elle constitue comme un mode d'être fondamental »¹⁸ de l'histoire naturelle. Finalement des analyses comparatives des langues qui, découvrant la flexion et le radical, introduisant l'hétérogène dans l'analyse, coupent le langage de la représentation et lui donne une nouvelle forme qui « [...] ne peut énoncer sa propre loi que si on la rapporte à ses états antérieurs, aux changements dont elle est susceptible, aux modifications qui ne se produisent jamais [...] »¹⁹, qui reporte sur une histoire interne au langage l'explication de ses vicissitudes. Dans chaque domaine analysé se produit la même rupture lorsque des relations temporelles forcent à repenser le système de la représentation sous le mode nouveau d'une continuité première à laquelle se rapporteraient les champs des objets étudiés. D'un temps ordonné et second, on passe donc à ce que l'archéologie nomme *l'Histoire*; un temps premier, constitutif, qui s'élève roi et maître parmi les ruines de la représentation. Mais par un nouveau renversement, l'archéologie affirme que « [d]ans la pensée moderne, ce qui se révèle au fondement de l'histoire des choses et de l'historicité propre à l'homme, c'est la distance creusant le Même, c'est l'écart qui le disperse et le rassemble aux deux bouts de lui-même. C'est cette profonde spatialité qui permet à la pensée moderne de penser toujours le temps, – de le connaître comme succession, de se le promettre comme achèvement, origine ou retour: »²⁰ Le dérèglement de la simultanéité doit donc être placé au cœur de cette rupture. Les relations spatiales du temps, rendues possibles par la simultanéité de la représentation, se mutent en relations temporelles de *l'Histoire*, dépendantes d'un écart premier au sein de l'être, écart sur lequel se jouera la différenciation entre l'empirique et le transcendantal.

¹⁷ MC, 267-268.

¹⁸ MC, 288.

¹⁹ MC, 307.

²⁰ MC, 351.

Ceci entraîne une conséquence qui nous intéresse plus particulièrement : la double apparition dans le champ du savoir moderne de la subjectivité et de la continuité comme formes nécessaires du transcendantal. Si le modèle de la représentation, par son redoublement et sa transparence, ne laissait place à aucune notion de fondation, de support formel auquel se subsumeraient les objets du savoir, le clivage entre l'empirique et le transcendantal, ce clivage spatial au cœur du Même de la représentation éclatée, se précisera maintenant dans ce rapport nouveau au temps. Puisque le lien analytique propre au signe ne suffit plus à ordonner l'espace du savoir, la question qui se pose, celle de la possibilité de lier les représentations, sera alors pensée sous la forme universelle de toutes synthèses possibles. Pour permettre l'explication des phénomènes temporels, cette forme universelle sera questionnée plus précisément en tant qu'origine de ces synthèses. Ainsi se lient la pensée de formes universelles situées hors du champ de la représentation et la temporalité nécessaire à l'explication de ce champ. Selon *Les mots et les choses*, la pensée transcendantale, identifiée en grande partie à la critique kantienne, puisqu'elle répondait à la nécessité de fonder des synthèses pour des représentations qui soulevaient la problématique du temps comme continuum ne pouvait se constituer que sous le mode de l'*Histoire*, « [l]e mode d'être des empiricités, ce à partir de quoi elle sont affirmées, posées, disposées et reparties dans l'espace du savoir pour d'éventuelles connaissances, et pour des sciences possibles. »²¹

Mais cet effort de formalisation transcendantale ne représente, selon *Les mots et les choses*, que l'une des faces de la mutation. Du côté de l'empirique se découpe le pendant du savoir moderne de la formalisation, à savoir l'interprétation.²² C'est que la fracture de la représentation ouvre une autre possibilité, celle de retrouver dans l'être même des langues, des vivants et des richesses la trace d'une histoire empirique. C'est là que s'insère dans le cadre de la pensée moderne l'Idéologie de Destutt de Tracy, que l'archéologie fait émerger comme une réponse différente que celle que la Critique propose à la même problématique.²³ Plutôt que de chercher à fonder formellement des synthèses, l'Idéologie fournit une métaphysique de la nature, du langage et du travail

²¹ MC, 231.

²² On se reportera au schéma figurant à la page 225 de *Les mots et les choses*.

²³ On trouve cette discussion dans les pages 249-256 de *Les mots et les choses*.

qui cherche à ressaisir les traces d'une historicité sous-jacente à l'être. L'enjeu sera alors de reporter sur une *Vie*, une *Volonté* ou une *Parole* originaire les successions temporelles problématiques et de les interpréter comme manifestations d'une même puissance, source de tout sens, qui se déploierait pour former l'histoire de l'être. Dans le champ archéologique moderne, cette deuxième face marque l'apparition « *des métaphysiques de ce fond jamais objectivable d'où viennent les objets à notre connaissance superficielle[.]* »²⁴

Reprenons. L'apparition de problématiques liées à la temporalité dans divers champs du savoir fait éclater la mise en tableau de l'être fondé sur le lien de simultanéité garantie par le redoublement de la représentation. Se pose alors le problème des synthèses qui dénoue cette simultanéité et reporte sur l'*Histoire* continuiste la possibilité d'un fondement transcendantal, mais en même temps instaure un clivage spatial à l'intérieur même du savoir, à savoir la distance entre l'empirique et le transcendantal. D'un côté, on répondra par la formalisation des synthèses *a priori*, de l'autre, par une herméneutique des puissances, mais les deux modes modernes du savoir sont orientés par la même rupture et répondent à la même problématique, à savoir la possibilité d'épingler le savoir au temps afin de répondre aux problèmes qui émergent au sein des domaines de *l'analyse des richesses*, de *l'histoire naturelle* et de *la grammaire générale*. La notion d'origine apparaît alors comme point idéal de l'*Histoire* où ce clivage serait résorbé dans une unité première et reporté dans un futur le retour à ce point idéal comme tâche de toute pensée.

« C'est l'historicité qui dans sa trame même laisse se profiler la nécessité d'une origine qui lui serait à la fois interne et étrangère : comme le sommet virtuel d'un cône où toutes les différences, toutes les dispersions, toutes les discontinuités seraient resserrées pour ne plus former qu'un point d'identité, l'impalpable figure du Même, ayant pouvoir cependant d'éclater sur soi et de devenir autre. »²⁵

La figure de l'homme apparaît dans ce cadre comme tendue entre les deux ordres, à la fois comme permettant les synthèses formelles sous l'unité de la conscience et comme être vivant, parlant et travaillant, interprétable dans son rapport à ces fonds

²⁴ MC, 258.

²⁵ MC, 340-341.

métaphysiques de la Vie, de la Parole et de la Volonté, ou comme le dit l'archéologie, comme doublet empirico-transcendental. Mais elle apparaît en ceci de paradoxal que son mode d'être est ainsi relié doublement à cette origine temporelle qui se dessine aux confins de l'*Histoire*, et que cette position particulière la lie à une reconnaissance de sa finitude. Cette finitude, on doit la comprendre dans le cadre archéologique comme nécessaire à l'intérieur d'une pensée historique particulière, nécessaire dans le fait qu'apparaît avec elle une origine qui la précède toujours déjà et une synthèse qui, reportant l'unité perdue vers un avenir indéterminé, se trace en filigrane de sa mort.

De ces considérations découlent les analyses qui terminent *Les mots et les choses* sur le rapport des sciences humaines à cette figure de l'homme, analyses intéressantes mais qu'il ne sert ici à rien d'évoquer puisque nous avons maintenant retracé les problématiques qui nous intéressent pour une lecture de *L'archéologie du savoir*. Nous pouvons en effet maintenant comprendre ce qui lie le continu au transcendantal dans l'entreprise archéologique, au moins quant au lien qu'en propose *Les mots et les choses*, mais demeurent les questions de savoir comment l'archéologie peut se justifier comme discipline tout en prétendant ne pas faire usage de cette configuration qu'elle découvre propre au savoir moderne et de savoir pourquoi elle la critique.

*

L'archéologie du savoir conduit cette critique d'une manière particulière. Elle porte toujours en effet sur deux aspects, soit l'insuffisance théorique et l'aspect problématique comme pratique. Nous tenterons maintenant de dégager ce que cette critique demande en retour au discours archéologique.

Insuffisance théorique d'abord car, comme les analyses de l'accumulation du capital, du fonctionnalisme organique, de la flexion, du radical ont commandées un changement épistémologique et l'apparition de l'*Histoire*, la problématisation par l'histoire nouvelle²⁶ d'une étude axée sur « [...] *les séries, les découpes, les limites, les*

²⁶ Y sont pris à titre d'exemple de cette nouvelle histoire les travaux de G. Caunguillem, M. Serres, M. Guérault et L. Althusser.

*dénivellations, les décalages, les spécificités chronologiques, les formes singulières de rémanence, les types possibles de relation [...] »²⁷, commande de la même façon un nouveau changement. Le recours aux analyses historiques contemporaines rejoue le même modèle de rupture que *Les mots et les choses* utilise pour expliquer le passage de la représentation à l'*Histoire*. C'est que les problématiques soulevées dans ce champ du savoir remettent en cause la fondation même de ce savoir. Mais par delà cette considération sur laquelle s'ouvre le texte de *L'archéologie du savoir*, un argument plus formel est mis de l'avant, soit que de faire du continu la « [...] donnée première et ultime qui doit rendre compte du reste »²⁸, en faire le support ontologique du temps revient paradoxalement à en faire quelque chose hors temps, le support intemporel permettant de rendre compte de toute temporalité, bref, d'expliquer le temps par un fondement transcendantal échappant à la temporalité.²⁹ Mais il ne s'agira pas, précise aussitôt le texte, de remplacer la notion de continuité par une autre qui jouerait le même rôle et de laquelle on pourrait alors dériver la notion désuète, mais plutôt « [...] de montrer comment le continu est formé selon les mêmes conditions et d'après les mêmes règles que la dispersion [...] »³⁰ Cette proposition ne paraît déjà plus aussi abstruse si nous nous rappelons que dans *Les mots et les choses*, ce qui commande la pensée du continu, c'est un clivage épistémologique entre transcendantal et empirique, une distanciation spatiale. Mais il nous reste encore à comprendre comment le temps et l'espace sont articulés dans *L'archéologie du savoir* avant de pouvoir affirmer si c'est oui ou non cette distanciation qui permettra d'en faire la preuve. Pour l'instant, contentons-nous de remarquer que le texte ne propose pas de remplacer un transcendantal par un autre, mais plutôt de démontrer comment le transcendantal est formé selon les mêmes règles et conditions que l'empirique.*

²⁷ AS, 18.

²⁸ AS, 227.

²⁹ Voir à ce propos AS, 227-228. Cet argument est semblable à celui que G. Bachelard expose : « Rien ne nous permet de tendre une continuité temporelle pour analyser les passages discontinus. Si on le fait, on prend la durée du dehors, comme une fonction commode, comme une synthèse imposée plus ou moins arbitrairement à la dispersion des phénomènes. On ne lit certainement pas la durée dans une analyse réelle des phénomènes. » *La dialectique de la durée*, p.63. Il y aurait beaucoup à dire sur les liens entre ce petit livre de Bachelard et la réflexion sur le temps de *L'archéologie du savoir*, notamment le rapport du temps à la pratique que nous développerons dans la troisième section de ce travail et qui nous semble devoir beaucoup aux réflexions de Bachelard. Comme l'analyse des liens entre Foucault et d'autres penseurs de la tradition n'est pas l'objet direct de ce travail, nous nous contentons de pointer vers les similarités d'une manière toute didactique lorsque nous pensons que certaines références peuvent aider à esquisser de tels liens.

³⁰ AS, 228.

Insuffisance pratique ensuite car le continu comme forme d'organisation d'un discours politique est douteux et sert souvent à défendre une théorie 'Whiggish' de l'histoire et des institutions politiques. Capturant tout changement et toute innovation dans un processus d'amélioration obligé, il cantonne la critique à un rôle d'acquiescement timoré garant du processus nécessaire de l'histoire puisque si celle-ci doit y jouer un rôle, il est nécessairement déterminé par une destinée qui la précède et la détermine sans que cette destinée même puisse être questionnée en soi. Ce type de stratégie discursive, *L'archéologie du savoir* la rapproche des systèmes totalitaires lorsqu'elle affirme que

« [f]aire de l'analyse historique le discours du continu et faire de la conscience humaine le sujet origininaire de tout devenir et de toute pratique, ce sont les deux faces d'un même système de pensée. Le temps y est conçu en termes de totalisation et les révolutions n'y sont jamais que des prises de conscience. »³¹

On entend en écho la problématique de l'origine, problématique qui désamorce toute possibilité pour une conscience finie de refuser cette origine qui lui est toujours déjà assignée et qui commande ainsi l'ensemble de son devenir. Enchaînée à une histoire déjà programmée, la conscience humaine ne pourra jamais questionner le bien fondé d'une révolution ou d'un changement puisqu'elle doit y voir inscrite sa destinée, la seule possible.³²

Mais la critique archéologique, sous ses deux aspects, vise plus particulièrement à déceler une incohérence entre théorie et pratique de la continuité. C'est que la prétention théorique de fonder sur le continu l'histoire nécessaire des discours humains cache en même temps les effets politiques de cette forme de discursivité en désamorçant l'aspect effectif du discours critique. C'est dans la cinquième partie de *L'archéologie du savoir* que ce masquage de l'enjeu pratique par l'aspect théorique du

³¹ AS, 22.

³² Cette problématique s'adresse très probablement aux discours politiques de la gauche française et d'un certain type de marxisme. On peut facilement comprendre cette inquiétude à la lecture de ce passage de *Les mots et les choses* : « Comte et Marx sont bien témoins de ce fait que l'eschatologie (comme vérité objective à venir du discours sur l'homme) et le positivisme (comme vérité du discours définie à partir de celle de l'objet) sont archéologiquement indissociables : un discours qui se veut à la fois empirique et critique ne peut être que, d'un seul tenant, positiviste et eschatologique; l'homme y apparaît comme vérité à la fois réduite et promise. » MC, 331.

discours est mis en lumière. Dans une mise en scène, sous forme de dialogue, entre l'auteur du discours archéologique et ses critiques, qui campent sur la position historico-transcendantale de la conscience comme seule analyse possible de l'histoire, se dessine un déplacement, un double jeu entre les postures théoriques et les réquisits pratiques d'un tel discours. L'argument prêté aux détracteurs de l'historico-transcendantal est que de reconduire une analyse de type structurale sur le domaine historique entraînera nécessairement une contradiction puisque l'analyse de ce qui permet le discours de type structuraliste ne pourra trouver ses fondations que dans une histoire qui aménage sa possibilité : « *Vous savez bien alors qu'il entrera dans notre jeu et qu'il prolongera à son tour cette dimension dont il essaie pourtant de se libérer. Ou bien il ne nous atteint pas, ou bien nous le revendiquons.* »³³ La structure logique de cet argument que prête l'archéologie à ses adversaires peut s'exprimer ainsi en termes logiques :

Ou bien le discours ne nous atteint pas, ou bien, s'il nous atteint, alors nous le revendiquons (il ne nous atteint pas).

soit p: le discours nous atteint :

$$\neg p \vee (p \rightarrow \neg p)$$

Cet argument, tautologique, est ce qu'on appelle un dilemme.³⁴ Sa cheville

³³ AS, 267.

³⁴ Pour une analyse des problèmes politiques posés par cette forme logique, nous référons au livre *Le différend*, J.F. Lyotard, p.19.

Lire aussi *Discipline and Critique. Kant, Poststructuralism and the problem of Resistance* de Andrew Cutrofello. L'auteur y argumente que les théories critiques post-kantiennes ne peuvent penser l'éthique du dilemme sans tomber en contradiction performative car le « tribunal de la raison » qui préside alors au jugement éthique est lui-même, parce que pensé en terme légaliste, incapable de rendre jugement sur un paradoxe logique, comme le dilemme du prisonnier tel que conçu par la théorie des jeux, par exemple. Il argumente aussi que le travail de Foucault peut être utile afin de repenser un transcendantal non légaliste, en montrant comment la théorie des jeux agit comme matrice disciplinaire du même type que le « tribunal » kantien, et comment un impératif de non-trahison de l'autre permettrait de réconcilier transcendance et généalogie. Nous notons ceci car notre argument s'inscrit dans la même ligne, malgré une différence majeure : nous croyons que Foucault nous donne les outils pour penser l'immanence du transcendantal, et que le jeu différentiel très riche et très subtile entre transcendantal et empirique que M. Cutrofello développe dans son livre ne peut mener qu'à reconduire les apories du légalisme qu'il dénonce, ce dont il semble lui-même être conscient. Nous nous tournerons donc vers Kant pour comprendre comment chez Foucault le transcendantal et l'empirique se différencient à partir de modes différents d'utilisation du temps et de l'espace, mais en étant structurellement reliés quant à l'advenir historique que cette différenciation des modes rend nécessaire. Nous montrerons aussi comment l'éthique de Foucault

logique permet de toujours produire un résultat vrai, quelle que soit la valeur de vérité attribuée à p. L'archéologue répond à cet argument en affirmant que le bénéfice majeur de cette logique est de

« [...] masquer la crise où nous sommes engagés depuis longtemps et dont l'ampleur ne fait que croître : crise où il y va de cette réflexion transcendantale à laquelle la philosophie depuis Kant s'est identifiée; où il y va de cette thématique de l'origine, de cette promesse de retour par quoi nous esquivons la différence de notre présent; où il y va d'une pensée anthropologique qui ordonne toutes ces interrogations à la question de l'être de l'homme, et permet d'éviter l'analyse de la pratique; où il y va de toutes les idéologies humanistes; où il y va – enfin et surtout – du statut du sujet. C'est ce débat que vous souhaitez masquer et dont vous espérez, je crois, détourner l'attention, en poursuivant les jeux plaisants de la genèse et du système, de la synchronie et du devenir; de la relation et de la cause, de la structure et de l'histoire. Êtes vous sûr de ne pas pratiquer une métathèse théorique ? »³⁵

Le type d'argument tautologique utilisé est donc dénoncé comme une métathèse théorique qui empêche une analyse de la pratique. Nous retrouvons ici le problème du transcendantal qui ordonne toujours déjà toute pratique de par son antécédence logique, mais qui pour faire cela doit encore masquer son propre effet pratique, qui est justement d'ordonner toute pratique possible. S'il s'agit pour l'archéologie « *d'affranchir l'histoire de la pensée de sa sujétion transcendantale* »³⁶, elle le fait sous la considération que « *parler, c'est déjà faire quelque chose* »³⁷. Si l'archéologie peut montrer que le discours transcendantal est analysable comme une pratique, elle répondra au dilemme par le paradoxe du barbier : si le discours transcendantal est lui-même une pratique, il ne peut alors prétendre subsumer toutes les pratiques. Pour l'archéologie la logique formelle est elle-même un discours et, considérée comme telle, une valeur de vérité ne peut pas être simplement considérée comme le résultat d'une opération purement formelle, mais doit l'être comme opération toujours reliée au champ d'une pratique

se développe comme une « attitude » critique qui gagne sa valeur dans une récurrence, plutôt que dans un « jugement » moral, soit-il basé sur un « transcendantal généalogique », qui ne peut être valable que par sa justesse. Disons qu'il s'agit moins pour Foucault, selon nous, de « rendre justice » que de « donner justice ».

³⁵ AS, 266-267.

³⁶ AS, 264.

³⁷ AS, 272.

discursive.³⁸ Ceci ne revient pas à dénier l'existence de méta-pratiques discursives en tant que discours portant sur d'autres discours, mais plutôt à critiquer la possibilité pour une telle méta-pratique de subsumer tous les autres discours. La relation qui place un discours dans un lien méta-discursif avec un autre discours ne peut être, sous peine de contradiction performative, universalisée, mais peut par contre demeurer valide si ce lien est simplement particulier, comme la grammaire pour les phrases, ou les règles logiques pour les propositions, par exemple. Il peut exister *des* ensembles en comprenant d'autres, mais poser l'existence d'*un* ensemble de tous les ensembles demeure impensable sans contradiction, et c'est cette universalisation des règles du discours historico-transcendental qui tombe sous la critique lorsqu'il veut jouer le rôle de fondement absolu de tout discours possible.³⁹

Conséquemment, il nous faudra s'attarder à reconstituer la façon dont le discours archéologique, avant de pouvoir porter effectivement le poids de cette critique, assure sa transparence, évite lui-même de tomber sous cette contradiction et réussit à se justifier d'une manière immanente en dégageant ce qu'il nomme « [...] *un domaine cohérent de description* [...] ». ⁴⁰ Il serait difficile de comprendre l'archéologie soit comme pur discours théorique, soit comme pure pratique. Elle refuse d'ailleurs explicitement de se présenter comme une pure tentative théorique lorsqu'elle affirme : « [...] *je ne développe pas ici une théorie, au sens strict et fort du terme : la déduction, à partir d'un certain nombre d'axiomes, d'un modèle abstrait applicable à un nombre indéfini de descriptions empiriques.* » ⁴¹ Cet enjeu est thématé dès les premières pages de *L'archéologie du savoir* par l'identification du changement de problème dans les analyses historiques contemporaines. Il ne s'agit plus pour cette histoire de perpétuer un fondement unique auquel l'analyse historique doit se subsumer, mais bien de

³⁸ Notons que l'archéologie réserve une place spécifique à la formalisation et ne conteste en rien les résultats de l'analyse logique lorsqu'elle s'applique à son objet propre, *i.e* les propositions, ou dans le cadre d'un discours formalisé, comme les mathématiques, où *la pratique discursive et la formalisation se recourent parfaitement*. Ce qu'elle conteste, c'est l'utilisation de la proposition comme modèle unique d'analyse du discours et l'utilisation de la formalisation dans certains domaines non formalisés (comme un argument du type du dilemme en politique), formalisation qui doit alors être analysée à l'intérieur d'une pratique discursive non formalisée. À ce propos, voir AS pp.107-108 sur la proposition, et pp.247-251 sur les sciences formelles.

³⁹ Nous devons à M. Macdonald cette distinction entre la critique Foucaultienne de l'universalité d'un méta-discours et la remise en question de l'existence de tout méta-discours.

⁴⁰ AS, 150.

⁴¹ AS, 149.

travailler à partir des « [...] *transformations qui valent comme fondation et renouvellement des fondations.* »⁴² Pour que cette phrase prenne tout son sens, il faut y distinguer, dans un premier temps, le travail qui fonde un discours historique sur des changements et, dans un deuxième temps, le changement comme objet de ce discours. On y voit alors comment est déjoué l'appel à un transcendantal comme justification du discours, puisque son objet, les transformations, est aussi le fondement de sa pratique. Cette identification de l'objet d'un discours et de la méthode de ce même discours comme échappatoire à un référent transcendantal est au cœur de la stratégie d'argumentation de l'archéologie. Ainsi, quelques pages plus loin, en s'attardant à la notion de discontinuité, on lit que celle-ci joue pour cette nouvelle histoire un rôle triple qui exemplifie très bien la stratégie argumentative de l'ensemble du texte :

« [La notion de discontinuité] est devenue maintenant un des éléments fondamentaux de l'analyse historique. Elle y apparaît sous un triple rôle. Elle constitue d'abord une opération délibérée de l'historien[...]. Elle est aussi le résultat de sa description[...]. Elle est enfin le concept que le travail ne cesse de spécifier[...]. Notion paradoxale que celle de discontinuité : puisqu'elle est à la fois instrument et objet de recherche; puisqu'elle délimite le champ dont elle est l'effet[...]. »⁴³

Ce repli de l'objet de la discipline historique sur le concept opératoire de cette même discipline entraîne cette spécification d'un renouvellement constant évitant d'avoir recours à un transcendantal. Nous trouvons donc *L'archéologie du savoir* non pas seulement comme domaine théorique de réflexion, mais aussi comme méthode pratique mise en oeuvre afin de se dégager elle-même en tant que ce domaine. C'est qu'aucun privilège n'y étant jamais accordé à l'un des membres, l'articulation s'y fait sans jamais que la théorie ne puisse se réclamer du droit, ou la pratique du fait, afin de mener sa conjointe à reconnaître son autorité. Bref, l'articulation s'y fait de manière immanente, et on peut comprendre que *Les mots et les choses* affirmait déjà que « [...] *la pensée, au ras de son existence, dès sa forme la plus matinale, est en elle-même une action, un acte périlleux.* »⁴⁴ La deuxième section de notre texte examinera

⁴² AS, 12.

⁴³ AS, 16-17.

⁴⁴ MC, 239.

les notions de pratique discursive et d'énoncé, points de jonction entre théorie et pratique.

Si ce repli doit être ce qui permet de justifier en retour la double critique de la continuité en proposant un modèle cohérent où la théorie n'agit pas comme un écran cachant les enjeux pratiques qu'elle pose, il doit aussi fournir un modèle de temporalité qui échappe à cette critique: le discours archéologique de sa critique théorique. La notion mise en place pour ce faire sera celle de série. À la forme intemporelle du sujet transcendantal, elle oppose un « [...] schème de correspondance entre plusieurs séries temporelles. »⁴⁵ La troisième section de notre texte tentera de montrer comment cette notion de série permet d'aménager un passage entre les discussions sur l'énoncé et la double critique de la continuité et de justifier en retour la cohérence, jusqu'ici supposée, du discours archéologique.

*

Ce survol de la critique de la continuité nous permet cependant de déjà dégager quelques éléments qui nous permettent de tracer un tableau général de *L'archéologie du savoir*. Ce tableau doit mettre en place une première approche du texte en identifiant le jeu des trois moments de la critique de la continuité, soit la critique, la mise en place d'une articulation immanente, et la démonstration que cette articulation permet de justifier en retour la critique. Cette justification en retour comporte deux aspects. Premièrement, il devra être démontré que l'archéologie est transparente, c'est-à-dire que ses enjeux théoriques ne peuvent être des écrans cachant ses enjeux pratiques et, deuxièmement, la critique théorique de la continuité devra entraîner une position permettant de reprendre les problématiques de l'histoire nouvelle et de leur donner une justification sous la forme de cohérence. On se trouve donc face à une stratégie d'argumentation qui peut se schématiser ainsi.

- Critique de la continuité sous les doubles aspects théoriques (A) et pratiques (B).

⁴⁵ AS, 99.

- Mise en place d'un modèle cohérent d'articulation entre théorie et pratique, dans les notions de pratiques discursives (C) et d'énoncé (D).
- Reprise de la critique à partir du modèle mis en place qui devra offrir une transparence au niveau des enjeux pratiques (E)⁴⁶ et une cohérence au niveau des enjeux théoriques (F).
- Utilisation de la notion de série pour effectuer les passages (G).

Il est intéressant d'examiner comment cette stratégie se distribue dans l'organisation interne de *L'archéologie du savoir* :

I		7	A-B
II	LES RÉGULARITÉS DISCURSIVES	29	
	I. Les unités du discours.	31	A
	II. Les formations discursives.	44	A
	III. La formation des objets.	55	A-C
	IV. La formation des modalités énonciatives.	68	A-C
	V. La formation des concepts.	75	A-C
	VI. La formation des stratégies.	85	A-C
	VII. Remarques et conséquences.	94	G
III	L'ÉNONCÉ ET L'ARCHIVE	103	
	I. Définir l'énoncé.	105	D-G
	II. La fonction énonciative.	116	D-G
	III. La description des énoncés.	139	D-G
	IV. Rareté, extériorité, cumul.	155	C-G-D
	V. L'a priori historique et l'archive.	166	C-G-D
IV	LA DESCRIPTION ARCHÉOLOGIQUE	175	
	I. Archéologie et histoire des idées.	177	C
	II. L'original et le régulier.	184	F
	III. Les contradictions.	195	F
	IV. Les faits comparatifs.	205	F
	V. Le changement et les transformations.	216	F-G
	VI. Science et savoir.	232	C-F
V		257	E-F

Tableau I, répartition des arguments dans le texte de *L'archéologie du savoir*

On peut voir que le schème argumentatif, tel que nous l'avons dégagé, se trouve justifié par la distribution que nous en retrouvons dans le livre. On remarque que le

⁴⁶ Cela est effectué par la mise en place d'une « ontologie du présent » et d'une « pensée du diagnostic ». Ces thèmes seront abordés dans la troisième section et dans la conclusion.

livre est à peu près conçu comme un miroir, les chapitres IV et V répondant aux chapitres I et II, la section III se tenant presque seule, au point focal du débat. En organisant alors un tableau du livre en tenant à la fois compte de l'ordre des chapitres et de la structure de l'argument, nous obtenons cette figure⁴⁷ :

A-B	I	V	E-F
G			G
A-C	II	IV	C-F
G			G
D-G	III		D-G

Tableau II, structure interne de *L'archéologie du savoir*

Horizontalement, en suivant les colonnes, on lit sur ce tableau les paires d'oppositions (A-F) et (B-E), qui structurent le jeu de renvoi constant que le texte effectue envers la structure duale de la théorie et de la pratique telle que caractérisée par la modernité. On remarque aussi que les notions de série (G), d'énoncé (D) et de pratique discursive (C) ne sont jamais en opposition. Remarquons enfin, c'est ce que la position intercalaire du (G) veut signifier, que la temporalité propre à la série sert souvent à effectuer un lien entre une section et la suivante.

Verticalement, on lit le lien entre les lignes comme les parties logiques de l'argument. La dernière ligne, le croisement entre la série temporelle (G) et l'énoncé (D), est ce qui supporte la critique (A-B) et sa résolution (E-F) que l'on retrouve en première ligne, la deuxième jouant lieu de passage en liant la critique à la problématique des pratiques discursives (C), autant dans une lecture descendante qu'ascendante.

⁴⁷ Un tel tableau doit être considéré non comme un guide de lecture, mais plutôt comme la description effective des relations internes au texte de *L'archéologie du savoir*; comme le résultat d'une lecture. Nous le présentons ici avant la lecture elle-même afin de faciliter la tâche du lecteur, mais c'est bien la construction de ce tableau qui sera effectuée dans les chapitres suivants. On pourra reprocher à cela que les résultats sont présentés avant la démonstration, ou encore pire, que les résultats servent à effectuer cette démonstration, mais une telle critique trouvera sa réponse dans le troisième chapitre, où il sera démontré que la méthode archéologique ne peut faire autrement puisque le résultat et la démonstration, l'objet et la méthode, n'y sont pas dissociables et que l'identité d'un discours est circonscrite par une telle description. Comme il s'agit pour ce travail de tenter une lecture archéologique à l'aide de ses propres outils, autant s'en servir pour faciliter la présentation. Voir aussi note 118.

On peut illustrer ainsi: si on ouvre le livre en plein centre, aux environs de la page cent-trente-sept, on se trouve plongé au cœur du débat sur l'énoncé comme articulation sérielle de la théorie et de la pratique. L'espace du texte ne se donne pas comme la surface que la main parcourt, mais comme le tableau que la vision embrasse.⁴⁸ À partir de ce point, si on lit les pages suivantes et, dans un même mouvement, à rebours les pages précédentes, on devrait rencontrer à peu près au même moment les problématiques et les réponses à celles-ci, et, entres elles, les passages sur les pratiques discursives et sur les séries temporelles. Le lecteur remarque, par ailleurs, que l'argument aurait très bien pu, sans trop de difficulté, être inversé et la lecture se faire à rebours, de la conclusion vers le premier chapitre, les débuts et fins de chapitres faisant office de charnière, de nervure temporelle où l'organisation sérielle du texte s'exemplifie.

Cette mise en tableau est étonnante dans la clarté des oppositions et des passages qu'elle permet de tracer dans l'épaisseur du texte de *L'archéologie du savoir*, et elle aide certainement à concevoir pourquoi la lecture du texte donne l'impression d'une descente vers le sous-sol de notre pensée lorsqu'on réalise cette forme en entonnoir que prend l'argument lorsque réparti sur la totalité du texte. Cet effet de profondeur est encore soutenu par tout un champ lexical qui parle de niveaux d'analyse, de plans discontinus, de champs préconceptuels, de règles intrinsèques, etc. Lexique qui suggère que l'archéologie effectue une descente, mais une descente toujours relative à l'effet de surplomb qui est attribuée à la pensée transcendante et à ses relations verticales. Il ne s'agit pas pour l'archéologie d'aller au « *fond des choses [...] dans la profondeur commune d'un sol originnaire* »⁴⁹, mais plutôt de montrer comment « [...] *l'identique et le continu [...] sont commandés eux aussi par les règles de formation des*

⁴⁸ Cette structure en miroir du texte nous semble importante puisque l'articulation de l'espace et du temps qu'effectue Foucault demande à ce que le texte archéologique gagne l'unité de l'acte en se révélant d'un seul bloc, comme un point de la série temporelle, et non en tant que composé lui-même d'une telle série. L'ordre du texte n'est donc pas celui d'un argument, mais d'une description. Montrer comment le texte, par sa forme, se calque sur cette description nous semble nécessaire, puisque c'est cette forme qui lui permet de déplacer les enjeux du discours historico-transcendantal, et que la cohérence du texte à son propos ne peut se faire sans cela. En s'ouvrant en miroir, le texte peut se permettre d'être entièrement ordonné, au présent, au discours qu'il critique en tant qu'effectuant une mise en perspective plutôt qu'un dépassement dialectique. Ce mécanisme du miroir deviendra plus clair vers le milieu du troisième chapitre.

⁴⁹ AS, 65.

positivités. »⁵⁰ Si l'archéologie parle de descente, c'est pour ramener à un même niveau ce qui s'est, pour la pensée moderne, affiché dans un effet de hauteur. Nous sommes confirmés dans cette lecture par le passage où l'archéologie définit sa tâche :

« Le problème qui s'ouvre alors – et qui définit la tâche d'une histoire générale – c'est de déterminer quelle forme de relation peut être légitimement décrit entre ces séries; quel système vertical elles sont susceptibles de former; quel est, des unes aux autres, le jeu des corrélations et des dominances; de quel effet peuvent être les décalages, les temporalités différentes, les diverses rémanences; dans quels ensembles distincts certains éléments peuvent figurer simultanément; bref, non seulement quelles séries, mais quelles « séries de séries » - ou en d'autres termes, quels « tableaux » il est possible de constituer. »⁵¹

Cette figure du tableau comme « séries de séries », on peut concevoir que le texte du livre s'y inscrive, avec ses renvois en miroir, sa mise en niveau de l'argument qui donne au lecteur l'impression dans une première partie d'une descente vers le sous-sol de la pensée transcendante suivie d'une remontée compréhensive vers les couches plus élevées ainsi que son utilisation de la temporalité pour effectuer les passages entre ces couches. Notons encore que cette description de ce qu'est un tableau inclut la possibilité d'un rapport de force, de « dominance » entre ces séries, ce que la critique effectuée par l'archéologie utilise pour démontrer que la théorie du sujet transcendantal cache ses enjeux politiques. Une note de bas de page affirme à propos de cette notion du tableau qu'il « [...] n'est pas une petite image fixe que l'on place devant une lanterne. »⁵², comme si aucune lumière venue des profondeurs de l'être n'était nécessaire à son apparition, comme si l'organisation même du texte voulait déjouer le recours à la transcendance et montrer que ces effets de profondeurs ne sont que des jeux de lumière et de perspective à la surface d'un espace plane, que « [...] ces découpages, [...] ce sont à leur tour des faits de discours qui méritent d'être analysés à côté des autres [...] »⁵³ Mais quel discours est permis par cette déflation qui fait redescendre le transcendantal à même le sol où se déroule la pratique, ce discours dans lequel l'auteur, lors de sa dispute finale avec les partisans de la théorie historico-

⁵⁰ AS, 227.

⁵¹ AS, 18-19.

⁵² AS, 19. (note de bas de page)

⁵³ AS, 33. N'est nous qui soulignons.

transcendantale, traduit ainsi les prétentions de ceux-ci : « *Ayez donc la sagesse de vous en tenir à ces terres que vous avez conquises sans doutes, mais que nous feindrons désormais de vous avoir concédées puisque nous en fixons nous même les limites [...]* »⁵⁴ On peut maintenant voir s'inverser ici la proposition de la « pensée moderne » que c'est une distanciation spatiale qui articule le transcendantal et l'empirique puisque c'est bien sur un même espace, sur un même champ de bataille, que le transcendantal et l'empirique peuvent être mis côte à côte, et il s'agit alors pour l'archéologie de « *définir en deçà de toute option, de toute préférence thématique un champ de possibilité stratégique [.]* »⁵⁵ On peut donc comprendre l'archéologie comme un discours stratégique qui analyse le discours historico-transcendantal comme un autre discours stratégique. La pensée, conçue sous ce mode, « *n'est plus théorie; dès qu'elle pense, elle blesse ou réconcilie, elle rapproche ou éloigne, elle rompt, elle dissocie, elle noue ou renoue; elle ne peut s'empêcher de libérer et d'asservir.* »⁵⁶

On peut encore se demander si cette notion de tableau n'est pas le premier pas vers un retour à l'âge classique, à la transparence du paradigme de la représentation. D'une certaine manière, on pourra trouver à de nombreuses reprises dans *L'archéologie du savoir* ce redoublement de la fonction sur elle-même, qui permet à ce qui est effectué par la fonction de se montrer à la fois comme s'effectuant, redoublement que nous trouvons dans la description archéologique de la représentation. Cependant, si on peut identifier cette forme de repli, un peu comme nous l'avons déjà fait pour la notion de discontinuité, on doit être pour l'instant prudent et suspendre la comparaison, car ce qui donnait alors à ce redoublement sa positivité propre, c'était ce « en même temps », ce recoupement temporel parfait qu'il est difficile d'attribuer à la discontinuité, celle-ci étant justement définie comme coupure temporelle. Bien qu'il soit encore trop tôt pour l'affirmer, le tableau indique que c'est dans la manière dont ce redoublement croise la temporalité que se différenciera l'archéologie de la représentation classique. Le fil conducteur de ce travail est que la temporalité ne joue pas dans le texte archéologique le rôle de la simultanéité que nous avons découvert central à la formation du tableau classique, et que l'espace ne joue pas le rôle de distance au sein du même qui permet de

⁵⁴ AS, 266.

⁵⁵ AS, 52.

⁵⁶ MC, 339.

comprendre *l'Histoire* moderne, mais plutôt que *L'archéologie du savoir* tente d'articuler le temps et l'espace sans jamais affirmer que l'un découle, dépend, fonde ou est fondé par l'autre et qu'elle y parvient, stratégiquement, par l'articulation de la théorie et la pratique et se place ainsi dans une position cohérente qui lui permet de tenir sa critique en échappant aux contradictions qu'elle dénonce.

Après avoir fait un exposé des enjeux généraux de la critique de la continuité, avoir montré sur quel type d'argumentation elle repose et ce qu'elle doit accomplir pour se justifier, après avoir réparti cette argumentation sur le corps du livre afin de mettre en lumière les effets textuels qu'elle supporte et produit, après avoir tracé le tableau du texte, nous pouvons commencer une analyse plus détaillée de ces diverses notions que nous avons déjà croisées, soit celles de pratique discursive, d'énoncé et de série. Les deux prochaines sections reprendront ces notions et tenteront de démontrer qu'elles peuvent être utilisées pour une telle lecture de *L'archéologie du savoir*.

Chapitre 2 : L'espace discursif

La notion de pratique discursive peut, à la lecture du texte, sembler parfois glissante, voire évanescence. Nous en abordons maintenant l'étude, reportant sa compréhension non pas simplement sur une caractérisation en-soi, fixe et pour toujours déterminée – nous verrons qu'elle est justement mise en jeu de façon telle à ne pas se laisser fixer – mais sur le rôle effectif qu'elle joue dans l'économie du texte de *L'archéologie du savoir*. Si on la replace dans le plan général que nous avons tracé, on remarque qu'elle joue un double rôle dans la structure interne du texte. D'abord, si on se réfère à la lecture horizontale du tableau, elle semble par sa position dans le deuxième chapitre, *Les régularités discursives*, et dans le quatrième chapitre, *La description archéologique*, atténuer l'opposition (A-F) entre critique théorique de la continuité et cohérence théorique de l'archéologie. Ensuite, si on suit la lecture verticale du tableau, elle se trouve à permettre, par sa position médiane entre le premier et le troisième chapitre, de relier les deux formes de la critique (A-B) aux notions d'énoncé de série temporelle (D-G). Même chose pour sa position entre le troisième et le cinquième chapitre où elle relie (D-G) à (E-F). Il faut, dans cette perspective, considérer que la notion de pratique discursive effectue un passage dans le texte, une "descente" de la critique vers les notions d'énoncé et de série. On peut donc postuler la fonction de la notion de pratique discursive dans l'organisation interne du texte de *L'archéologie du savoir* : elle permettrait de situer sur un même plan le discours critique – l'archéologie – et le discours critiqué – l'hypothèse historico-transcendantale – en se donnant comme médium, comme espace de rencontre, et nous le verrons, de lutte possible.

*

Les deux formes de la continuité découvertes par l'analyse du savoir moderne dans *Les mots et les choses* – la formalisation des synthèses *a priori* et l'herméneutique des puissances – sont reportés sur l'analyse des unités du discours, effectué dans la première section du deuxième chapitre, sous la forme de deux motifs : le postulat d'une origine historique secrète et celui d'un discours premier sur lequel tous les discours effectivement actualisés reposeraient :

« Le premier motif voue l'analyse historique du discours à être quête et répétition d'une origine qui échappe à toute détermination historique; l'autre la voue à être interprétation ou écoute d'un déjà-dit qui serait en même temps un non-dit. »⁵⁷

Ces deux formes de l'*Histoire* reposent sur une conception du temps conçu comme un « *milieu de propagation* »⁵⁸ où les différences se présentent soit comme une mauvaise transmission du message originel, soit comme des mauvaises interprétations du discours premier. Plusieurs notions sont ainsi analysées – tradition, auteur, oeuvres, théories, etc. – qui chacune permet d'expliquer ces différences et de les enchâsser sur la trame continue du temps, les résorbant pour les faire disparaître tels des accidents de parcours. L'analyse de ces différentes notions s'effectue sous le postulat que « *leur fonction est précise.* »⁵⁹ Ce postulat donne au discours archéologique la possibilité de procéder à une certaine déflation ontologique : l'auteur devient la fonction auteur, l'œuvre la fonction œuvre, etc. Ces notions, précise encore le texte, « *relèvent d'une critique qui les mette [...] hors d'usage.* »⁶⁰ L'analyse des notions en tant que fonctions en-soi, en tant qu'elles sont considérées dans leur usage, au niveau de leur effectivité, permet de les mettre hors d'usage, de suspendre cette effectivité en la prenant en tant que telle comme objet d'étude. Ce postulat, puisque celui-ci doit permettre de « *s'affranchir de tout un jeu de notions qui diversifient, chacune à leur manière, le thème de la continuité* »⁶¹, effectue une fonction critique. Notons tout de suite le redoublement qui sera au cœur de ce chapitre : pour rendre compte des analyses archéologiques on doit, dès lors que l'on considère qu'il analyse des fonctions, poser la fonction du discours archéologique. S'il doit analyser des effets, il le fait sous un mode critique, c'est-à-dire en produisant lui-même des effets. Nous verrons que c'est de cette façon, en déplaçant la manière dont on attribue la validité à un discours, qu'il réussit à échapper au dilemme du discours historico-transcendental.

Apparaît dans le discours archéologique, en même temps que ce déplacement de l'analyse des notions en analyse des fonctions, « *dans sa pureté non synthétique, le*

⁵⁷ AS, 36.

⁵⁸ AS, 32.

⁵⁹ AS, 31.

⁶⁰ AS, 37.

⁶¹ AS, 31. C'est nous qui soulignons.

champ des faits de discours à partir duquel on les construit. »⁶² La mise en place de ce champ est effectuée en quatre moments, par l'analyse critique de quatre hypothèses sur les relations discursives qui chacune, avant d'être dissoute, permettra de faire apparaître la notion de pratique discursive. On peut relever ces hypothèses, ainsi que ce qui les remplacera, dans la deuxième section du deuxième chapitre :

Hypothèse	Remplacée par
« [L]es énoncés différents dans leur forme, dispersés dans le temps, forment un ensemble s'il se réfère à un seul et même objet. » AS, p.45	« [D]écrire la dispersion de ces objets, saisir tous les interstices qui les séparent, mesurer les distances qui règnent entre eux, – en d'autres termes formuler leur loi de répartition » AS, p. 47
« [S]e caractériserait moins par ses objets ou ses concepts que par un certain style, un certain caractère constant de l'énonciation. » AS, p.47 C'est l'auteur qui souligne.	« Ce qu'il faudrait caractériser et individualiser, ce serait la coexistence de ces énoncés dispersés et hétérogènes; le système qui régit leur répartition, l'appui qu'ils prennent les uns sur les autres, la manière dont ils s'impliquent ou s'excluent, le jeu de leur relève, de leur disposition et de leur remplacement. » AS, p.48
« Ne pourrait-on pas établir des groupes d'énoncés, en déterminant le système des concepts permanents et cohérents qui s'y trouvent mis en jeu ? » AS, p.48	« [O]n essaierait d'analyser le jeu de leurs apparitions et de leur dispersion. » AS, p.49
« Enfin, quatrième hypothèse pour regrouper des énoncés, décrire leur enchaînement et rendre compte des formes unitaires sous lesquelles ils se présentent : l'identité et la persistance des thèmes. » AS, pp.49-50	« [R]épérer plutôt la dispersion des points de choix, et définir en deçà de toute option, de toute préférence thématique un champ de possibilité stratégique[.] » AS, p.52

Tableau III, dissolution spatiale des hypothèse continuistes

Deux remarques sont nécessaires à propos de cette série de remplacements. Premièrement, dans les hypothèses, c'est à chaque fois la continuité qui permet d'affirmer l'unité du discours, soit par la référence au temps, à la constance, à la permanence ou à la persistance. Deuxièmement, dans ce qui remplace ces hypothèses,

⁶² AS, 38.

l'unité des discours est chaque fois dissoute par des relations spatiales. Ce champ, cet espace ou ce domaine,⁶³ apparaît avant toute synthèse et permet le passage de notion à fonction. C'est que l'effectivité se repère spatialement dans les relations que les notions entretiennent avec d'autres notions en tant qu'elles « *revendiquent un domaine* »,⁶⁴ se découpent sur un « *fond d'événements discursifs* », produisent des « *effets de surface* »⁶⁵ ou encore occupent des places exclusives au « *milieu des autres[.]* »⁶⁶ Bref, l'analyse des notions temporelles en tant qu'elles sont en-soi fonctions commande l'apparition d'un espace où il sera possible de repérer et de décrire des relations stratégiques effectives. La spatialité du champ discursif se donne premièrement comme un moyen critique, comme le lieu de transformation permettant d'effectuer une déflation ontologique en permettant le passage de notion à fonction. La notion, une fois situé dans un espace de relations, ne peut plus être séparée de sa fonction sur cet espace. Reprenons une à une ces hypothèses afin de mieux comprendre l'organisation de ce jeu de relations spatiales et de mettre en lumière la relation interne entre l'espace et la pratique.

*

La première hypothèse analysée est que la continuité d'un discours peut être établie par la relation que ce discours entretient avec un objet permanent.⁶⁷ Ainsi, l'exemple choisi étant le discours psychiatrique, une analyse historique de ce discours pourrait être effectuée quant à un objet, ici la folie, les différences de ce discours étant reportées et expliquées par une saisie progressivement plus fine d'un objet qui serait permanent et immuable. Cette hypothèse emprunte au schème de l'*Histoire* sous ses deux acceptions, soit un formalisme qui synthétise sous la forme générale de l'objet « [...] *l'intrication d'un lexique et d'une expérience [...]* »⁶⁸, soit une herméneutique qui découvre, avant tout discours, « [...] *des objets qui auraient été instaurés à l'avance.* »⁶⁹ Mais une telle analyse est mise de l'avant comme problématique car « [...]à *vouloir*

⁶³ Les trois termes sont utilisés par le discours archéologique.

⁶⁴ AS, 38.

⁶⁵ AS, 38.

⁶⁶ AS, 40.

⁶⁷ AS, Chapitre 2, section III.

⁶⁸ AS, 66.

⁶⁹ AS, 58.

suivre plus haut le fil du temps, on perd aussitôt les pistes, les fils s'embrouillent [...] »⁷⁰, c'est-à-dire que la continuité supposée d'un discours s'appuyant sur la notion d'objet, ou autrement dit, que la fonction objet visant à assurer la continuité d'un discours, ne résiste pas à l'examen critique. C'est que dans le même champ de savoir, ici la psychiatrie, l'archéologie ne trouve pas un seul objet, la folie, mais une pléthore d'objets – délinquance, troubles sexuels, agitations motrices, hallucinations, etc. – qui résistent à se subsumer sous un terme général. Ces objets, propose l'archéologie « [...] ont été nommés, circonscrits, analysés, puis rectifiés, définis à nouveau, contestés, effacés [...] »⁷¹, et on comprend bien que cette position suppose que les objets ne sont pas considérés comme référent immuable d'un discours, mais plutôt comme un effet de ce discours qui « [...] forme ses objets, au demeurant fort dispersés. »⁷² Le passage d'une hypothèse à l'autre relève de la spatialité, ou du champ, puisque la multiplicité des objets discursifs repose sur la possibilité pour l'objet d'apparaître spatialement. L'objet, pour l'archéologie, « [...] existe sous les conditions positives d'un faisceau complexe de rapports »⁷³, rapports qui, nous l'avons vu, supposent une analyse fonctionnelle des relations spatiales. « Ces relations, affirme encore le texte, ne sont pas présentes dans l'objet; [...] Elles ne définissent pas sa constitution interne, mais ce qui lui permet d'apparaître, de se juxtaposer à d'autres objets, de se situer par rapport à eux, de définir sa différence, son irréductibilité, et éventuellement son hétérogénéité, bref, d'être placé dans un champ d'extériorité. »⁷⁴ L'objet est donc formé par le discours en tant que celui-ci, analysé dans son effectivité, apparaît comme constitué de relations spatiales. C'est en tant qu'il s'oppose, se juxtapose ou diffère d'autres objets, qu'il est situé dans des rapports, que son existence peut être relevée.⁷⁵ L'existence d'un

⁷⁰ AS, 55.

⁷¹ AS, 56.

⁷² AS, 60.

⁷³ AS, 61.

⁷⁴ AS, 61-62.

⁷⁵ Nous devons à M. Dietmar Köveker l'aiguillage vers une lecture de *l'Archéologie du savoir* comme tentative de ré-écriture du schématisme kantien. Bien que cette lecture dépasse largement notre propos, il est tout de même intéressant de noter que Kant a proposé cette formulation de l'existence comme position dans sa discussion de la preuve ontologique : « Être n'est manifestement pas un prédicat réel, c'est-à-dire un concept de quelque-chose qui puisse s'ajouter au concept d'une chose. C'est simplement la position d'une chose ou de certaines déterminations en soi. » *Critique de la raison pure*, B626. Notons au passage que notre lecture de Kant est délibérément orientée par notre lecture de Foucault, puisque c'est la compréhension Foucauldienne de Kant qui nous intéresse. Nous jouons donc le jeu de ne pas questionner la validité de cette compréhension, mais de l'exemplifier et de montrer comment un certain Kant traverse et fait fonctionner, en certains lieux, l'appareil archéologique. Il est possible que la lecture Foucauldienne de Kant ne résisterait pas à une critique approfondie, mais cette critique n'est pas l'enjeu de notre mémoire. Nous ne nous

objet n'est rien de plus qu'une position sur cet espace de relations. Mais, précise le texte, cette analyse dans les termes de la spatialité n'est pas à prendre comme une théorie générale de l'existence, mais doit se restreindre à l'analyse des discours. C'est que l'espace du discours n'est qu'une région parmi d'autres qui apparaissent selon les relations que l'on peut décrire. Il faut encore distinguer les relations primaires ou réelles « *qui peuvent être décrites entre des institutions, des techniques, des formes sociales, [...]* »⁷⁶ et les rapports secondaires ou réflexifs qui concernent l'architecture déductive ou rhétorique « *qu'on peut trouver formulé[e]s dans le discours lui-même[...]* »⁷⁷ des relations discursives. Le discours archéologique circonscrit donc une région particulière, celle du discours, et c'est dans cette région que le jeu différentiel permet l'attribution du prédicat d'existence. Les autres régions, bien qu'elles soient aussi décrites en fonction de l'espace, ne partagent pas la même ontologie.⁷⁸ C'est à ce titre que l'on peut affirmer que l'ontologie mise en jeu par le discours archéologique est régionale.

Mais qu'en est-il des objets dont traite le discours archéologique? Cette dispersion des objets, l'archéologie ne doit-elle pas supposer qu'elle se forme dans un espace où se trouve déjà quelque chose qui rend possible l'étude des relations discursives ? Ne doit-elle pas se donner des objets, plus fins peut-être, mieux circonscrits certes, mais tout de même là, à attendre que se bâtissent à partir d'eux ces objets plus larges et problématiques? Il semble en effet que ce soit le cas, lorsque le texte affirme que l'espace discursif « [...] *est constitué par l'ensemble de tous les énoncés effectifs (qu'ils aient été parlés ou écrits), dans leur dispersion d'événements et dans l'instance qui est propre à chacun.* »⁷⁹ L'hypothèse que ces énoncés ne soient pas du pré-discursif, des objets qui précèdent les discours ou encore une forme de synthèse *a priori* spécifique à la formation de ces discours, mais plutôt des « objets » immanents à l'espace discursif ne suffit pas à rencontrer les réquisits que le texte s'impose puisque la critique de l'herméneutique des puissances et celle de synthèses objectives doivent

intéressons à Kant qu'en tant qu'il est le Kant *de* Foucault.

⁷⁶ AS, 62.

⁷⁷ AS, 62.

⁷⁸ Les relations primaires pourraient être reportées sur l'étude des dispositifs et sur le discours généalogique. On comprendrait alors peut-être mieux comment savoir/pouvoir s'articulent par une étude de l'espace comme permettant le passage de l'un à l'autre. Nous esquissons brièvement ceci, à propos de la notion / fonction « sujet », en conclusion du texte.

⁷⁹ AS, 38.

être comprises comme des formes soutenues et complémentaires de la critique de *l'Histoire*. Or, cette critique demande à ce qu'on ne puisse attribuer automatiquement une continuité aux différentes théories se succédant. Mais se pose alors un problème car ces énoncés, que l'on suppose être la substance du discours, ne sont-ils pas, après tout et dans la dispersion qui leur est propre, les atomes à partir desquels on peut supposer une positivité au discours archéologique ? Si c'était le cas, on verrait alors l'effort critique s'écrouler, puisque l'archéologie ne serait qu'une nouvelle théorie qui se verrait ravalée dans la trame continue de *l'Histoire*, une simple mise en abîme de la notion d'objet sous le terme nouveau d'énoncé. C'est encore à partir des hypothèses continuistes que l'on pourrait considérer le bien-fondé de l'énoncé, comme théorie plus compréhensive, mieux formée, mais qui dans tous les cas n'obtiendrait sa valeur que parce qu'elle apparaîtrait comme une évolution, comme une précision du discours historico-transcendental.

Ce serait par contre oublier notre hypothèse de travail : tenter une lecture de l'archéologie en tant qu'elle se conforme à ses réquisits d'analyses, donc, qu'elle doit pouvoir être analysable en tant que pratique discursive. Elle doit, sous cette hypothèse, être considérée comme formant les objets qu'elle met en jeu. Si le discours forme ses objets, et que les objets apparaissent par leur position sur un champ de relations spatiales, c'est que « [c]es relations caractérisent [...] le discours lui-même en tant que pratique. »⁸⁰ L'objet apparaît donc comme position dans une pratique discursive, considérée comme le « [...]lieu où se forment et se déforment, où apparaissent et s'effacent une pluralité enchevêtrée – à la fois superposée et lacunaire – d'objets. »⁸¹ Le discours critique s'effectue par l'analyse spatiale des notions en tant qu'elles peuvent être considérées comme des fonctions, et ces fonctions sont identifiables par leurs effets décrits de manière spatiale. C'est dire de l'archéologie que la pratique y est toujours décrite spatialement et que l'espace y est toujours l'espace d'une pratique. C'est ce recoupement de la description spatiale et de la description pratique ce que nous nommerons maintenant *l'espace discursif*.

Notre hypothèse se précise donc ainsi : le discours archéologique peut lui-

⁸⁰ AS, 63.

⁸¹ AS, 66.

même être décrit selon les modalités de l'espace discursif. Il faut, pour rendre compte de cela, porter attention à deux types de relations. Par l'analyse d'un discours tiers, ici le discours psychiatrique, le discours archéologique porte à la fois sur l'impossibilité pour le discours de *l'Histoire* de rendre compte des vicissitudes de ce discours, et sur la mise en place d'un autre discours, le sien, qui peut rendre compte de cet échec. Pour éviter que le discours historico-transcendantal ne le reprenne lui, afin de conjurer cet échec, il devrait effectuer les modalités de cet échec dans son propre discours. Par exemple, lorsque la critique porte sur l'échec de la notion d'objet pour rendre compte du discours psychiatrique, le discours archéologique devrait éviter l'utilisation de cette notion, éviter de fournir des objets intermédiaires, mieux formés ou plus précis, que le discours de *l'Histoire* n'aurait qu'à récupérer. La pratique critique, le constat d'échec, devrait donc être considérée non pas simplement comme l'opposition d'une théorie plus compréhensive à une autre théorie caduque, ce qui serait facilement récupérable dans les termes de *l'Histoire*, mais comme la mise en place d'un discours qui ne puisse être subsumé à la forme historico-transcendantale d'organisation des discours. L'échec du discours historico-transcendantal ne serait pas, en ce sens, expliqué, mais exemplifié, mis en oeuvre. Si c'est la notion d'énoncé qui doit être l'« objet » dispersé sur l'espace discursif, nous devons maintenant voir si elle se maintient sous les réquisits de la critique, si elle permet cette lecture de l'archéologie en tant que pratique discursive.

L'énoncé, « *grain qui apparaît à la surface d'un tissu dont il est l'élément constituant* »⁸², refuse de prendre modèle sur la proposition logique, la phrase grammaticale ou le « speech act ». La proposition ou la phrase relèvent, pour leur identification en tant que proposition bien formée ou que phrase correcte, d'un méta-langage normatif, celui-ci soit-il une langue naturelle. L'application des critères de ce méta-langage manque, selon l'archéologie, à pouvoir cerner la spécificité de l'énoncé, qui est alors délimitée de façon négative. Des propositions logiques indifférenciables du point de vue de la valeur de vérité devront être au niveau énonciatif considérées comme différentes, des phrases incorrectes du point de vue grammatical devront cependant être considérées de fait comme des énoncés. Pour le *speech act*, il faudra, affirme l'archéologie, identifier plusieurs énoncés là où on identifie un seul *speech act*. Si parfois ces modèles recoupent parfaitement l'énoncé – il arrive qu'un énoncé soit une

⁸² AS, 106-107.

proposition, une phrase ou un acte de langage – il faut cependant éviter de les identifier. L'analyse de l'énoncé s'adresse plutôt aux présupposés ontologiques du discours, elle pose la question suivante :

« Que veut-on dire lorsqu'on dit qu'il y a des signes, et qu'il suffit qu'il y ait des signes pour qu'il y ait énoncé? Quel statut particulier donner à cet « il y a »? »⁸³

La réponse que fournit le texte à cette question est cohérente avec la discussion sur le statut de l'objet, puisque l'énoncé, loin d'être donné comme forme ou comme unité du discours, sera analysé comme « *une fonction qui croise un domaine de structures et d'unités possibles et qui les fait apparaître, avec des contenus concrets, dans l'espace et dans le temps.* »⁸⁴ La notion d'énoncé sera donc une fonction. Si les fonctions analysées jusqu'ici par l'archéologie, comme la fonction objet ou la fonction sujet, sont des organisations spatiales de relations effectives, la fonction énonciative est une fonction d'existence, elle fait apparaître des énoncés, mais on peut déjà comprendre que ces énoncés ne sont ni des objets au sens de *l'Histoire*, comme forme synthétique *a priori* ou comme noumène inépuisable, mais le résultat d'une fonction d'existence qui s'exerce sur la surface de l'espace discursif, car c'est bien « *dans son exercice* »⁸⁵ que l'analyse doit se faire. L'analyse de cette fonction, précise le texte, c'est « *l'analyse des rapports entre l'énoncé et les espaces de différenciations, où il fait lui-même apparaître les différences.* »⁸⁶ Analyse d'un rapport différentiel, l'analyse énonciative fait exister l'énoncé comme position spatiale sur l'espace discursif, dans les rapports que cet énoncé entretient avec d'autres énoncés. Si on peut identifier l'existence d'un énoncé, c'est à la fois comme position sur ce champ, et comme effet de cette position sur ce champ, sa situation spatiale modifiant l'espace discursif, permettant ou bloquant l'apparition d'autres énoncés. L'objet de l'archéologie n'est donc pas un objet, mais une fonction qui fait apparaître spatialement des objets. Mais cette apparition, cette existence des énoncés, puisqu'elle se fait en tant que fonction, en tant qu'elle effectue des relations sur l'espace discursif, ne peut se concevoir sans être reliée au champ d'une pratique :

⁸³ AS, 112. C'est l'auteur qui souligne.

⁸⁴ AS, 115.

⁸⁵ AS, 115.

⁸⁶ AS, 121.

« Au lieu d'être une chose dite une fois pour toute [...] l'énoncé, en même temps qu'il surgit dans sa matérialité, apparaît avec un statut, entre dans des réseaux, se place dans des champs d'utilisation, s'offre à des transferts et à des modifications possibles, s'intègre à des opérations et à des stratégies où son identité se maintient ou s'efface. Ainsi, l'énoncé circule, sert, se dérobe, permet ou empêche de réaliser un désir, est docile ou rebelle à des intérêts, entre dans l'ordre des contestations, des luttes, devient thème d'appropriation ou de rivalité. »⁸⁷

L'énoncé est « objet » en tant qu'il effectue des relations pratiques, il est un *pragma*.⁸⁸ L'énoncé, c'est le seuil minimum de l'être pour l'action et c'est en tant qu'ils effectuent quelque chose sur l'espace discursif que les énoncés existent, s'y situent. Sur cet espace, l'existence des objets discursifs, autant ceux du discours historico-transcendantal que ceux du discours archéologique, ne réfère plus à un prédicat analytique, mais a un positionnement spatial exhibant sa positivité par ses effets pratiques. L'être et la manière d'être de l'énoncé sont inséparables: redoublement, comme pour la représentation, de la fonction sur l'être, redoublement qui confère la positivité. Mais contrairement à l'espace du savoir de la représentation, ce repli n'est pas dissociable de l'espace, et si on peut l'identifier, c'est qu'il est situé spatialement et fait voir son existence par sa position plutôt que par une coïncidence temporelle. Être, pour un énoncé, c'est effectuer des relations spatiales. La notion d'objet, au sens historico-transcendantal du terme, se trouve ainsi dissoute lorsque reportée sur un espace où son existence concorde avec ses effets dans un réseau de relations. Ces relations sont alors considérées comme formant tout objet discursif possible, puisque c'est à partir d'elles que ces derniers sont situés. Ces relations sont aussi identifiées comme étant des pratiques, puisque les objets sont alors considérés comme des produits

⁸⁷ AS, 138.

⁸⁸ Nous utilisons le terme *pragma* dans le sens que lui donne Foucault aux pages 332-333 de *L'herméneutique du sujet*. « Car le *pragma* (le référent) de l'écoute philosophique, c'est la proposition vraie en tant qu'elle peut se transformer en précepte d'action. » La discussion porte sur l'écoute philosophique chez Épictète et Foucault identifie le référent du discours d'un philosophe comme le recoupement de ce qui est dit par et des actions de ce philosophe, sur l'articulation entre « théorie et pratique », en termes modernes. Ce croisement est le référent – signifiant et signifié – du discours, qui ne porte ni sur une théorie, ni sur une pratique, mais sur l'articulation des deux. C'est le rapport à ce référent qui permet de déterminer la valeur de vérité d'une proposition. Ce référent, ce *pragma*, semble assez bien s'appliquer à l'énoncé de *L'archéologie du savoir*. Notons au passage que les études sur la notion de *parrhêsia*, sur le « dire vrai », offrent par moment des isomorphies manifestes avec la notion de vérité que nous serons amenés à développer vers la fin du troisième chapitre de ce mémoire.

de relations effectives. L'objet historico-transcendantal apparaît alors comme un produit des relations effectives, comme fonction du discours particulier de l'*Histoire*, comme l'objet discursif d'une pratique discursive particulière, et non plus comme le concept général d'objet qui vaudrait pour tout discours. Sa fonction étant de garantir la continuité d'un discours, la notion d'objet est soumise à cette déflation ontologique qu'effectue la critique archéologique, sans pouvoir espérer trouver dans l'énoncé un autre objet, puisque l'énoncé est, de part en part, une fonction pratique d'existence n'ayant d'autre poids ontologique que la positivité des descriptions qu'il rend possibles.

*

La deuxième hypothèse analysée est que la continuité d'un discours peut être établie par la relation que ce discours entretient avec un sujet constituant.⁸⁹ Ici encore, les deux modèles de la rationalité historico-transcendantale sont placés côte à côte à une possibilité alternative de description. S'il est possible, suivant les deux formes de l'*Histoire*, de rapporter à une « *conscience constituante l'horizon général de rationalité* »⁹⁰ d'un discours en attribuant la synthèse historique des divergences soit à un « *sujet pris comme pure instance fondatrice de rationalité* », soit à un « *sujet pris comme fonction empirique de synthèse* »⁹¹, on doit considérer la possibilité que cette attribution d'un discours à un auteur ne soit pas analytique, c'est-à-dire que l'identification du contenu d'un discours à une psyché constituante soit une opération synthétique, une découpe du discours reposant sur un principe non-discursif valant comme critère impossible à fonder en droit. Pour faire valoir cette possibilité, l'archéologie identifie dans ce cas encore des difficultés qui réclameront la mise en place d'un autre discours descriptif, le sien, par la dissolution spatiale de l'ontologie du sujet. Cette dissolution s'effectue en complexifiant la notion de subjectivité par son épingleage fonctionnel sur le champ discursif par l'identification de trois problématiques. La fonction « sujet » apparaîtra dans l'espace discursif en tant qu'il possède un statut social, un emplacement institutionnel et un rapport aux objets du discours. L'exemple, tiré de la médecine, exhibe que l'hypothèse de l'*Histoire* ne peut

⁸⁹ As, chapitre 2, section IV.

⁹⁰ As, 73.

⁹¹ As, 74.

être appliquée au discours médical puisque ces trois variables ne peuvent être tenues pour historiquement identiques en ce qui a trait à la formation d'un sujet médecin. Si on doit pouvoir expliquer les changements du discours médical en essayant de les reporter sur un sujet intemporel, affirme l'archéologie, on se rend compte que ce sujet est lui-même quelque chose de changeant, dépendant de « [...] *la discontinuité des plans d'où il parle* [...] »⁹² Le médecin, dans l'histoire du discours médical, change de statut social, de position institutionnelle et de rapport aux énoncés de la médecine, ce qui complique l'attribution du contenu du discours à un sujet garant de sa continuité.

L'argument se résume ainsi : pour décrire un discours dans son effectivité, on ne peut reporter cette effectivité à une instance productrice unique, mais on doit prendre en compte que de parler d'une instance productrice, c'est déjà postuler une relation effective et complexe qui devra elle-même être décrite en la reportant sur l'espace d'une pratique discursive, sur cet « *espace d'extériorité où se déploie un réseau d'emplacements distincts* »⁹³, à partir duquel il sera possible de cerner ses effets. Cette spatialisation de la position subjective trouve, au niveau de la fonction énonciative, sa justification ontologique. C'est que, s'il est possible qu'un énoncé entretienne avec un sujet énonciatif la relation d'auteur, cette relation implique pour le discours historico-transcendantal que le sens d'un énoncé soit toujours assignée à l'intentionnalité d'un sujet énonciateur. L'argument qu'avance l'archéologie est que cette relation ne soit pas nécessaire, mais seulement possible parmi d'autres relations identifiables entre un énoncé et un sujet. L'exemple d'un énoncé mathématique tel que « *[d]eux quantités égales à une troisième sont égales entre elles* »⁹⁴ permet d'affirmer que le schème de l'intentionnalité n'est ni nécessaire ni suffisant pour rendre compte des relations pouvant être établies entre un énoncé et un sujet. Dans ce cas particulier, l'énoncé n'est pas non plus dépourvu d'auteur, mais est plutôt formulé de manière telle que n'importe quel sujet puisse en être l'auteur. On peut comprendre que l'analyse énonciative, en parlant d'une position subjective pouvant être assignée à tout énoncé, ne perfectionne pas le rapport d'intentionnalité, mais change sa prétention à la validité en le faisant passer du jugement analytique au jugement synthétique. L'assignation d'une intention –

⁹² As, 74.

⁹³ As, 74.

⁹⁴ As, 124.

et donc d'un auteur – à un énoncé est donc encore possible, mais n'est plus considérée comme évidente en soi, et s'il est encore possible que l'auteur tienne la position subjective corrélatrice à un énoncé, ce sera alors non pas grâce à ses propriétés intrinsèques, mais plutôt par une configuration spécifique du discours analysé en tant que pratique discursive.

Se pose de nouveau la question de savoir si le discours archéologique peut effectuer cette déflation ontologique sans se retrouver en contradiction performative. Le nom de Michel Foucault apparaît en effet sur la couverture du livre, et il semblerait bien que se soit son discours et ses idées qui y soient énoncées. Il semblerait bien que ce soit lui qui y exprime ses idées, ses convictions, son « message » politique et philosophique, par delà la mort et les années. Le texte archéologique serait alors replacé proprement dans la succession des auteurs, pur produit du sujet Foucault qui, écrivant *L'archéologie du savoir*, enchaînerait sa pensée aux autres sur une courroie de transmission historique qui elle seule offrirait la trame à partir de laquelle il soit possible d'entendre murmurer au fil du texte les fragments d'une psyché. Que le texte même de ce mémoire soit, en quelque sorte, destiné à être l'exploration incertaine et toujours évanescence de la volonté de Foucault par une autre psyché, exploration rendue possible parce qu'existerait, par delà l'histoire, une commune pensée depuis toujours partagée. En signant *L'archéologie du savoir*, Foucault se trouverait à contredire la position même de son texte.

Mais le texte de *L'archéologie du savoir* est truffé de chausse-trappes pour qui essaierait d'y imprimer les traces d'une conscience. L'auteur s'y donne de façon multiple. Il s'annonce parfois en tant que sujet, employant la première personne, étalant une pensée propre et encore hésitante, mais pour ensuite s'y dissoudre dans des formulations impersonnelles, à la troisième personne. Il est mis en jeu ensuite, dans le chapitre final du volume, comme une caricature de lui-même, dont la seule substance – contrastant avec l'hésitation employée dans le reste du livre – se forge, vide et acérée, seulement dans son opposition aux détractaires de la théorie historico-transcendantale. Il se détache enfin de lui-même en marquant souvent une rupture par rapport aux autres livres lui étant attribués, en reprenant et modifiant ce qui devrait être le produit d'une

seule conscience pour marquer l'impossibilité d'une garantie de non-contradiction complète assurée par cette substance que serait le sujet.

« Plus d'un, comme moi sans doute, écrivent pour n'avoir plus de visage. Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même : c'est une morale d'état civil; elle régit nos papiers. Qu'elle nous laisse libre quand il s'agit d'écrire. »⁹⁵

Ce jeu de cache-cache avec le lecteur permet de lever la contradiction, puisque l'auteur n'est jamais entièrement présent au texte de l'archéologie. De ces multiples positionnements de la surface discursive qui laissent apparaître un sujet, il passe de l'un à l'autre et ne se laisse jamais épingler précisément en un point fixe. On pourrait certes pousser jusqu'à dire que cette dispersion de l'auteur est représentative de son intention, mais supposer l'intention de ne pas avoir d'intention fait bien apparaître le fait que l'intentionnalité est un rapport formel, sans contenu propre, ce qui est justement affirmer qu'aucun lien analytique ne saurait être nécessairement établi entre le contenu d'un texte et la pensée qui l'aurait formulée, puisqu'un lien analytique ne supporte pas, par définition, la contradiction logique entre son intension et son extension.⁹⁶ La relation sujet–discours subit donc le même type de déflation ontologique que la relation objet–discours, sa validité étant reportée sur l'effectivité qu'elle tient dans l'espace discursif, parmi d'autres relations possibles. L'existence de l'auteur, à l'instar de l'existence de l'objet, est identifiable à partir d'un positionnement spatial et non à partir d'un poids substantiel qui lierait nécessairement discours et énonciateur dans son champ de gravité propre. Être un auteur, c'est prendre position par rapport au discours énoncé. Le rapport sujet-discours apparaît ainsi plus comme un rapport éthique que comme une détermination ontologique, ce que nous explorerons dans le chapitre final de ce mémoire.

*

La troisième hypothèse analysée est que la continuité d'un discours peut être

⁹⁵ AS, 28.

⁹⁶ Nous retrouvons ici encore le paradoxe du barbier opposé au dilemme logique suivant : « ou tu es un auteur et nous pouvons alors te comprendre, ou tu n'es pas un auteur et alors, puisque nous ne pouvons pas te comprendre, nous te comprenons en affirmant qu'il n'y a rien à comprendre. »

établie par la relation que ce discours entretient avec un système de concepts permanents, c'est-à-dire par la structure déductive ou logique interne à un discours. Ainsi, il serait possible d'expliquer les changements historiques d'un discours de manière continuiste en les reportant sur une formalisation graduellement mieux établie. Cette approche, pour être fonctionnelle, reprend soit l'une ou l'autre des synthèses du divers en s'épinglant soit sur un « *horizon d'idéalité* », soit sur une « *genèse empirique des abstractions* »⁹⁷, qui apparaissent pour l'archéologie comme deux modèles normatifs permettant de résorber l'apparition d'énoncés non conformes au système déductif comme des accidents de parcours sur le chemin qui va d'une origine inépuisable au retour vers cette origine reportée dans un futur indéterminé. Ainsi, un énoncé ne cadrant pas dans l'ordre déductif sera dans ces explications mis de côté à partir d'un critère normatif reposant sur une téléologie supposée valide. Mieux le système déductif sera formalisé, plus il s'approchera de cette vérité originare qui structure le mode de savoir de *l'Histoire*. L'archéologie critique ce présupposé épistémologique en posant de nouveau la question de la normativité. Si dans certains discours, suppose l'archéologie, le critère permettant de départager les énoncés valides des énoncés non valides n'est pas le critère de *l'Histoire*, mais plutôt un autre critère, il sera alors possible d'expliquer pourquoi certains énoncés ont déjà été acceptés comme valides sans avoir recours à l'expéditif de l'erreur et il sera aussi possible d'effectuer la déflation ontologique du discours historico-transcendantal en le replaçant sur un espace où sa validité en tant que critère normatif sera relative à d'autres critères normatifs. Ainsi, la spatialisation du discours permet-elle « [...] *par une comparaison systématique [de] confronter; d'une région à l'autre, les règles de formation des concepts[.]* »⁹⁸ Par exemple, les énoncés méta-linguistiques de la logique permettent l'identification des propositions bien formées même sans pouvoir, sauf dans le cas d'une contradiction ou d'une tautologie, déterminer la valeur de vérité de cette proposition. Il n'en est pas de même pour l'énoncé qui est en soi indifférent à un critère normatif quelconque, puisque sa « validité » coïncide point pour point à son existence, c'est-à-dire à sa localisation spatiale. Cela n'implique pas qu'un énoncé est en soi autonome, bien au contraire, puisque son existence implique une relation de coexistence avec d'autres énoncés :

⁹⁷ AS, 82.

⁹⁸ AS, 84.

« [1] n'y a pas d'énoncé en général, d'énoncé libre, neutre et indépendant; mais toujours un énoncé faisant partie d'une série ou d'un ensemble, jouant un rôle au milieu des autres, s'appuyant sur eux et se distinguant d'eux : il s'intègre toujours à un jeu énonciatif, où il a sa part aussi légère, aussi infime qu'elle soit. »⁹⁹

La normativité sera alors conçue comme une relation interne au discours, comme une configuration d'énoncés qui, par leurs positions spatiales, permettent ou bloquent l'apparition d'autres énoncés.

Se pose à ce point, pour la troisième fois, le problème du statut du discours archéologique. Peut-il en effet se passer d'une telle architecture déductive. Ne peut-on lire l'énoncé comme l'axiome à partir duquel se déduisent les positions théoriques de l'archéologie ? L'énoncé n'est-il pas *a priori* du discours archéologique ? Première difficulté si l'on veut appliquer ce modèle à l'archéologie, le texte nie être une « [...] *théorie, au sens strict et fort du terme : la déduction à partir d'un certain nombre d'axiomes, d'un modèle abstrait applicable à un nombre indéfini de descriptions empiriques.* »¹⁰⁰ C'est que le modèle abstrait est, pour l'archéologie, le résultat d'une description de l'espace discursif et que la normativité est dans cette optique immanente à cette description : « [...] *son appartenance et sa loi ne font qu'une seule et même chose.* »¹⁰¹ On peut comprendre ainsi que la normativité propre à l'archéologie qui, par exemple, exclut à partir des énoncés archéologiques la validité d'un énoncé tel que l'énoncé « un texte est nécessairement la fixation matérielle de l'intention d'un auteur » est à comprendre comme un effet pratique immanent à la configuration du texte archéologique, et non comme une vérité trans-historique. C'est encore une fois affirmer que la normativité, pour l'archéologie, est une relation effective que l'on peut décrire à partir des exclusions que la configuration d'un réseau d'énoncés entraîne. Il n'y a donc pas de contradiction si l'on considère que ces exclusions sont la mise en place d'effets pratiques plutôt que l'établissement, une fois pour toutes, d'un critère universel. Sur cet espace discursif, les relations sont, nous l'avons vu, des relations pratiques. Ainsi le discours archéologique culbute la théorie historico-transcendantale en faisant valoir que

⁹⁹ AS, 130.

¹⁰⁰ AS, 149.

¹⁰¹ AS, 153.

dans un système de concepts permanents, c'est la permanence des concepts qui sert de critère normatif, c'est-à-dire qui effectue des relations effectives de partage du valide et du non-valide. En faire le critère normatif de tout discours revient alors à signer une pétition de principe qui se bute aux autres critères normatifs que l'on peut décrire à partir de l'espace discursif. L'archéologie se positionne donc, sur l'espace discursif, de telle façon qu'elle se soustrait à la normativité historico-transcendantale en exemplifiant une normativité concurrente et irréductible. Nouvelle pétition de principe qui a pour effet d'exemplifier que toute normativité n'est universalisable que par une pétition de principe et qui donc se détruit elle-même et évite ainsi d'en être une. Cocktail Molotov dans la tour d'ivoire du temps, l'explosion n'a pas besoin de durer pour être effective.¹⁰²

*

La quatrième et dernière hypothèse analysée est que la continuité d'un discours peut être établie par la relation que ce discours entretient avec des thèmes persistants. Cette discussion apparaît, dans le plan général du texte, à la toute fin de la deuxième section et dans les quelques pages qui précèdent le centre du livre, exactement aux endroits où nous avons identifié l'utilisation de la notion de série. Nous allons, par souci de clarté de présentation, reporter au prochain chapitre l'étude de cette notion qui demande à être replacée au sein d'une discussion plus générale sur la temporalité du discours archéologique.

*

On peut maintenant résumer les traits généraux de cette ontologie régionale. Premièrement, l'existence est une position spatiale. L'énoncé n'apparaît que comme positionnement sur une surface spatiale, ce qui implique que son statut ontologique est

¹⁰² « *Je suis un artificier. Je fabrique quelque chose qui sert finalement à un siège, à une guerre, à une destruction. Je ne suis pas pour la destruction, mais je suis pour qu'on puisse passer, pour qu'on puisse avancer, pour qu'on puisse faire tomber les murs. Un artificier; c'est d'abord un géologue. Il regarde les couches de terrain, les plis, les failles. Qu'est-ce qui est facile à creuser ? Qu'est-ce qui va résister ? Il observe comment les forteresses sont implantées. Il scrute les reliefs qu'on peut utiliser pour se cacher ou pour lancer un assaut. [...]. Pourtant, c'est bien de guerre qu'il s'agit, puisque mon discours est instrumental, comme sont instrumentales une armée, ou simplement une arme. Ou encore un sac de poudre, ou un cocktail Molotov.* » *Les confessions de Michel Foucault : Un entretien inédit avec l'un des grands penseurs du XXe siècle*, Le Point 01/07/04 – N°1659.

dépendant de l'apparition d'autres énoncés. Deuxièmement, l'espace est toujours l'espace d'une pratique, ce qui implique que le positionnement spatial est décrit en termes d'activité, d'utilisation, même au niveau le plus bas, au niveau de l'énoncé, puisque son existence même est une fonction de distribution. Finalement, la loi de répartition spatiale est immanente à la répartition, ce qui implique que la théorie et la pratique se recoupent, que la description archéologique effectuée, en tant que discours, les fonctions qu'elle analyse. Nous avons décrit, jusqu'ici, l'archéologie comme un discours tel qu'il tente lui-même de les décrire, c'est-à-dire comme une pratique discursive, et en sommes arrivés à la conclusion que, pour les trois cas étudiés, elle respectait en tant que discours les modalités de sa propre analyse. Demeure une question : l'espace n'est-il pas, puisque c'est à partir de lui qu'on peut effectuer ces descriptions, cet *a priori* que le texte archéologique tente d'éviter ? L'espace permet l'analyse des notions en tant qu'elles sont fonctions, mais se situe-il ainsi au-delà de l'analyse fonctionnelle ? L'archéologie, si elle prétend pouvoir effectuer ce type d'analyse, doit pouvoir elle-même se situer sur cet espace et montrer, d'une manière transparente, comment les énoncés qu'elle utilise sont répartis sur l'espace discursif, en d'autres mots on doit considérer que « *le sol sur lequel elle repose, c'est celui qu'elle a découvert.* »¹⁰³ Si l'on veut comprendre une notion archéologique, il faut alors la considérer dans son effectivité propre, dans ce qu'elle permet d'effectuer. La notion d'espace, si on la considère ainsi dans ce qu'elle a d'effectif, dans la fonction qu'elle tient, se trouve au centre d'un intéressant redoublement. Elle permet le passage de notion à fonction parce qu'elle est elle-même analysable en tant qu'elle est effective, et que sa fonction, c'est justement de permettre ce passage. Elle permet à la fois de procéder à une analyse théorique du discours historico-transcendantal et de justifier le passage de la position critique de l'archéologie à la position théorique permettant cette analyse. Sa fonction, c'est de faire apparaître, de rendre possible une analyse des fonctions. Si l'analyse critique reproche au discours de l'*Histoire* le fait que ses relations effectives avec d'autres discours reposent sur un principe d'assimilation, on voit pourquoi elle ne peut proposer un nouveau fondement de ce discours, sous peine d'effectuer exactement ce qu'elle critique. Elle utilise le même type de redoublement que la représentation, à ce différend près qu'elle ne fonde pas l'espace du discours, se situant en quelque sorte au-delà de celui-ci, mais qu'elle y est elle-même repérable en

¹⁰³ AS, 26.

tant que discours particulier, de même niveau, à côté du discours historico-transcendantal, avec lequel elle se place en relation. Le discours archéologique affirme ainsi que « [f]aire apparaître dans sa pureté l'espace où se déploient les événements discursifs, ce n'est pas entreprendre de le rétablir dans un isolement que rien ne saurait surmonter; ce n'est pas le renfermer sur lui-même; c'est se rendre libre pour décrire en lui et hors de lui des jeux de relations. »¹⁰⁴ S'il s'agit de le faire apparaître, c'est que l'espace discursif n'est pas déjà donné, préalable au discours critiqué comme si celui-ci, sans le savoir, reposait déjà en lui, mais se positionne plutôt en rapport à celui-ci en établissant une relation ponctuelle. Le discours archéologique ne prétend pas fonder à nouveau frais les discours dont il rend possible une analyse, ni être le seul discours justifiable. Ainsi peut-on lire dans l'introduction :

« Ce n'est pas critique, la plupart du temps; ce n'est point manière de dire que tout le monde s'est trompé à droite et à gauche. C'est définir un emplacement singulier par l'extériorité de ses voisinages; c'est – plutôt que de vouloir réduire les autres au silence, en prétendant que leur propos est vain – essayer de définir cet espace blanc d'où je parle[.] »¹⁰⁵

S'il n'est pas critique la plupart du temps, sa force critique, lorsqu'il l'est, consiste plutôt à montrer que cette relation d'extériorité doit se concevoir en fonction de son existence en tant que discours autre, que s'il y a relation possible, c'est qu'existe, *par sa différence*, un discours inassimilable. En se posant en tant que fonction, l'espace discursif se donne comme possibilité d'analyser des différences, puisque pour se poser ainsi, il effectue cette différence. Le discours archéologique force, dans sa pratique, la dispersion à partir de laquelle il analyse et s'appuie sur elle afin « [...] de lever la butée transcendante qu'une certaine forme de discours philosophique oppose à toutes les analyses du langage, au nom de l'être de ce langage et du fondement où il devrait prendre origine [...] »¹⁰⁶ il joue au Go avec l'être du discours.¹⁰⁷

¹⁰⁴ AS, 41.

¹⁰⁵ AS, 27.

¹⁰⁶ AS, 148.

¹⁰⁷ Une tentative de formalisation des relations discursives peut être trouvée dans l'ouvrage de Jean-François Lyotard, *Le différend*, aux paragraphes 25, p.30. Il serait intéressant, bien que ce ne soit pas possible dans le cadre d'un mémoire, de vérifier à quel point cet ouvrage utilise et transforme les notions de *L'archéologie du savoir*.

Reprenons maintenant le double argument opposé à un discours immanent qui refuse de s'établir sur un transcendantal : soit il se contredit et est nul, soit il ne se contredit pas et est injustifiable. Nous pouvons affirmer que la première proposition est fautive quant au discours archéologique. En effet, par la mise en place de l'espace discursif, le discours archéologique acquiert une transparence où l'immanence de la théorie et de la pratique est mise en jeu de manière telle qu'il évite soigneusement la contradiction performative. Demeure le deuxième versant du dilemme. On peut en effet faire valoir que cette transparence est insuffisante pour justifier le discours archéologique, que si celui-ci réussit à ne pas se contredire, il ne réussit pas non plus à se présenter comme un discours défendable car son principe de non-contradiction n'étant évaluable que par ses effets pratiques, son pendant théorique est miné. Il serait une pure rhétorique bien montée, effective sur le coup, mais n'ayant aucun moyen de se faire valoir à long terme, puisque n'ayant aucune normativité durable. S'il refuse toute fondation transcendantale, comment pourrait-il valoir comme autre chose que comme un discours relativiste succombant sous sa propre position puisqu'une fois établi, il ne pourrait que commencer à s'évanouir, mort-né, sur le lit des opinions malades ? Le prochain chapitre tentera d'avancer que la temporalité propre au discours archéologique lui permet d'établir une cohérence interne lui permettant d'éviter de tomber sous cet argument.

Chapitre 3 : Le temps du discours

À revenir encore au schéma que nous avons tracé dans le premier chapitre de ce travail, nous découvrons qu'il demeure deux relations importantes dans l'économie du texte dont nous n'avons pas encore traité. La première est cette relation interne qui distribue en face à face la dissolution des formes de la continuité – dont nous achevons l'analyse – et leur reprise dans le quatrième chapitre de *L'archéologie du savoir*, qui lie la première moitié du livre comme "descente" de la critique vers les analyses ontologiques sur l'énoncé à la deuxième moitié qui, forte de ces analyses, « remonte » et reprend ces considérations afin de résoudre les difficultés posées par le questionnement critique. La deuxième consiste en celle qui, articulant l'espace et le temps, permet cette « remontée » vers les enjeux critiques en préservant à l'effort archéologique une cohérence qui ne dépende pas des catégories mises hors jeu par la critique de la continuité mais repose plutôt sur un double redoublement, celui de la théorie sur la pratique qui apparaît aussi comme le redoublement de la méthode archéologique sur son objet. Cette articulation s'effectue à partir d'un passage entre l'espace discursif comme fonction d'existence et le temps comme fonction d'identité et se précipite enfin dans ce qu'il convient d'appeler, suivant *L'archéologie du savoir*, l'ontologie du présent. Le plan du présent chapitre s'en trouve déjà tracé puisqu'il s'agira, dans un premier temps, de montrer comment se joue la première relation afin d'accentuer et de préciser le problème sur lequel débouchait le chapitre précédent et, une fois bien établi le mode sous lequel l'archéologie se donne ce problème, de démontrer en quelle mesure la deuxième relation permet de le résoudre.¹⁰⁸

*

Continuons la description de *L'archéologie* là où nous l'avions laissée, c'est-à-dire au seuil qui permet aux relations internes, vers la fin du deuxième chapitre, de basculer de l'espace vers le temps. L'hypothèse qui y était analysée, celle de l'existence

¹⁰⁸ Pour situer ces relations sur le tableau de *L'archéologie du savoir* tel que tracé dans le premier chapitre, remarquons que ce sont les relations fonctionnelles entre l'énoncé (D) – tel que donné sous son aspect spatial – et la série (G) qui sont dans ce chapitre décrites selon une cohérence interne (F) qui s'articule à une transparence (E). Ceci nous permet de dissoudre l'opposition entre théorie et pratique et donc de repenser l'archéologie autrement que dans une mouvance qui la réduit à une simple critique négative de l'*Histoire*.

de "thèmes" permanents pouvant assurer la continuité d'un discours, utilise la même matrice de dissolution spatiale dont nous venons d'achever l'analyse, mais y ajoute une variante qui permettra au texte d'articuler l'espace discursif à la temporalité des discours. Là où l'analyse des autres hypothèses en arrivait à proposer une description qui distribuait les fonctions – objet, sujet et norme – sur une surface spatiale, de manière telle que leurs organisations selon les règles immanentes des pratiques discursives coïncident à une fonction d'existence et de manière telle que cette description produise un résultat où se pose la problématique de la *possibilité* d'un changement, cette nouvelle hypothèse permet de décrire la *modalité* d'un tel changement. L'analyse historico-transcendantale, chaque fois qu'elle supposait une continuité assurée par l'une ou l'autre des trois fonctions, échappait, selon l'archéologie, la possibilité de prendre en considération le changement de statut de ces fonctions, parce qu'elles lui servent alors de base intemporelle. C'est donc bien en lien à un certain type d'historicité que l'espace discursif peut remplir sa fonction, puisque que la possibilité d'une description des changements de statut des fonctions discursives de l'*Histoire* suppose au minimum une série permettant de les identifier. L'archéologie cherche ainsi à décrire d'un même geste les fonctions temporelles qui règlent les fonctions spatiales et les fonctions spatiales qui président au fonctions temporelles.¹⁰⁹

La structure des relations spatiales telle qu'elle se précise dans l'analyse des "thèmes" prépare la possibilité d'une description des relations historiques des discours. Les thèmes, compris sous le mode de l'*Histoire*, seraient ces catégories générales qui, sur l'espace discursif, « [...] *donnent lieu à certaines organisations de concept, à certains regroupements d'objets, à certains types d'énonciation*[...] »¹¹⁰, permettant de lier en une même unité persistante les modifications des trois premières fonctions analysées. L'analyse de ces modifications serait alors comprise par le discours historico-transcendantal, mais encore une fois sous le mode d'une des deux synthèses du divers. Cette unité durable se reporterait alors soit à une nécessité historique indépendante des discours, soit à une succession cumulative de synthèses aléatoires

¹⁰⁹ En termes structuralistes on pourrait être tenté de dire rapidement que la description de l'espace discursif est synchronique, alors que celle de de la série est diachronique, mais le texte résiste à cette interprétation puisque la description diachronique n'est possible que par les ouvertures spatiales de la synchronie, et que la description synchronique ne trouve l'identité de son schème que par les effet diachroniques de récurrence et de disparition.

¹¹⁰ AS, 85.

garantie par le travail historique de sujets, patients ou géniaux, mais dans les deux cas sur une instance qui, indépendamment de sa situation historique, serait à même de départager les discours "vrais" des discours "faux" et de ne conserver que les premiers en rejetant les seconds dans la catégorie des essais et des erreurs nécessaires au développement téléologique d'un discours qui soit entièrement ordonné à la vérité. Le texte archéologique conteste ce modèle très clairement :

« Il n'y a pas (ou du moins, pour la description historique dont on trace ici la possibilité, on ne peut admettre) une sorte de discours idéal, à la fois ultime et intemporel, que des choix, d'origine extrinsèques, auraient perverti, bousculé, réprimé, repoussé vers un avenir peut-être fort lointain[.] »¹¹¹

Le texte de l'archéologie remplace cette analyse des "thèmes" par une analyse des "stratégies" ou des "choix théoriques" qui, bien qu'elle «[...] demeure encore en chantier jusqu'à une étude ultérieure [...]»,¹¹² y joue un rôle fonctionnel quant à l'analyse du temps. La méthode adoptée par l'archéologie est de déplacer la notion de "choix" sur la surface même de l'espace discursif, comme une possibilité ouverte par son organisation, ces choix étant conçus comme *points de diffraction* immanents aux discours. Cette notion de choix suppose que l'on tienne en suspens la chronologie des discours, que deux configurations discursives puissent être mises en relation d'équivalence ou d'alternative même si leurs coordonnées temporelles ne se succèdent pas selon des références à un même calendrier. Face à un discours qui en précède un autre de cinquante, voire de cent ans selon cette chronologie, l'archéologie se conserve la possibilité de mener l'analyse des relations effectives qui relient ces discours sur l'espace discursif, parce que les "stratégies" «*dérivent toutes [...] d'un même jeu de relations.*»¹¹³ On doit alors comprendre que les hiérarchies dont l'archéologie trace les contours et les niveaux ne peuvent être identifiées que comme des relations, encore une fois spatiales et pratiques, qui permettent de spécifier les rapports entre sujets objets et normes, relations qui, loin de reposer sur un ordre prédéterminé et immuable, n'existent

¹¹¹ AS, 93.

¹¹² AS, 87. Cette remarque sera reprise dans le chapitre final où nous examinerons les possibilités qu'ouvre cette étude des stratégies et leurs reprises dans les ouvrages subséquents de Michel Foucault, quant à la notion de « sujet », car il nous semble que l'archéologie ne peut faire autrement que de « demeurer en chantier », aux deux sens du terme.

¹¹³ AS, 91.

pas hors de leurs cadre descriptif. Mais l'avantage premier, l'« *efficacité descriptive* »¹¹⁴ que trouve le discours archéologique à décrire des relations hiérarchiques immanentes aux pratiques discursives nous semble être de préparer le terrain à une conception *sérielle* du temps, qui lui permet, comme nous l'avons déjà souligné dans notre premier chapitre, « [...] *de montrer comment le continu est formé selon les mêmes conditions et d'après les mêmes règles que la dispersion* [...] »¹¹⁵ Suivant les acquis du précédent chapitre, on peut alors affirmer que cesser de référer la succession des discours à un même calendrier c'est, pour l'archéologie, se donner la possibilité d'analyser les relations temporelles à partir des discours mêmes. Sur l'espace discursif tel que nous l'avons décrit, l'archéologie trouvera des configurations permettant ou excluant certains types de mises en ordre, selon divers schèmes temporels. La succession du calendrier, la téléologie des discours scientifiques qui s'approchent sans cesse plus d'une vérité, la progression de l'esprit hégélien, le retour à l'origine, *l'Histoire* et tous les discours qui agissent comme moules temporels des autres discours, puisqu'ils sont analysés *en ce qu'ils agissent*, quittent leurs positions méta-discursives pour s'intégrer à l'analyse immanente des relations pratiques. Il s'agit maintenant pour nous de comprendre ce qui fait la spécificité de tels discours et comment, à partir des descriptions pratiques propres à l'espace discursif, l'archéologie reprend le problème de la temporalité.

La pierre angulaire permettant à *L'archéologie du savoir* d'effectuer le passage entre les descriptions spatiales et les mises en séries temporelles nous est donnée lorsque le texte affirme qu' « [u]ne formation discursive n'occupe [...] pas tout le volume que lui ouvrent en droit les systèmes de formation de ses objets, de ses énonciations, de ses concepts; [qu']elle est essentiellement lacunaire [...] »¹¹⁶ De toutes les configurations possibles entre divers énoncés mis en relations par leurs corrélats (domaines d'apparition des objets, positions possibles de l'instance subjective, jeux d'exclusion normatifs), il faut déduire que les discours ne sont jamais saturés, puisque certaines configurations en excluent d'autres. Impossibilité, par exemple et comme nous l'avons vu au chapitre précédent, pour un discours mathématique de saturer ses positions subjectives puisque le domaine d'apparition d'objets mathématiques et sa

¹¹⁴ AS, 95.

¹¹⁵ AS, 228. Notons que le *continu*, terme temporel, est ici mis en corrélation avec la *dispersion*, terme spatial.

¹¹⁶ AS, 89.

normativité propre excluent, en vue d'une universalisation de ses propositions, toute référence subjective sauf celle qui permet à n'importe qui de s'y situer. À partir de la description des relations effectives, l'archéologie peut affirmer que parmi les discours possibles en droit, n'apparaissent en fait que certains discours spécifiques. C'est dans cette optique que l'on peut comprendre ce que l'archéologie affirme lorsqu'elle énonce que « [I]es schèmes d'utilisation, les règles d'emploi, les constellations où ils peuvent jouer un rôle, leurs virtualités stratégiques constituent pour les énoncés un champ de stabilisation qui permet, malgré toutes les différences d'énonciation, de les répéter dans leur identité[.] »¹¹⁷ Cette possibilité interne à certains types de discours est donc nécessaire si on veut pouvoir donner une réponse à la question de l'identité des discours. On pourra parler d'un même discours si l'on peut décrire, entre les énoncés de ce discours, une configuration identique, le même jeu de relations pratiques.¹¹⁸ Si une même configuration des relations pratiques semble suffisante pour circonscrire l'identité d'un discours, un changement de configuration est, *a fortiori*, suffisant pour transformer cette identité. Ce qui est intéressant dans ce cas, c'est que « [...] reprise, placée et interprétée dans une nouvelle constellation, une formation discursive donnée peut faire apparaître des possibilités nouvelles[.] »¹¹⁹ Le fait que la configuration d'un discours sur l'espace discursif soit essentiellement lacunaire permet d'expliquer à la fois les possibilités d'identifier la répétition d'une identité et la possible transformation de ce discours. Il nous faut bien entendu revenir sur ce en quoi l'ontologie régionale tracée dans le chapitre précédent est modifiée par ces considérations et sur le lien entre identité et répétition, mais nous comprenons déjà que la problématique du temps est, dans le cadre de l'archéologie, liée intimement au problème de l'identité et de la différence.

*

Reprenons l'analyse de la fonction énonciative là ou nous l'avions laissée, c'est-

¹¹⁷ AS, 136. C'est l'auteur qui souligne.

¹¹⁸ Notre analyse de la structure interne de L'archéologie du savoir dans le premier chapitre de ce mémoire est ainsi justifiée dans le cadre d'une lecture qui tente une description de l'archéologie selon ses propres modalités descriptives : si l'identité d'un discours, selon l'archéologie, dépend étroitement des relations effectives entre les énoncés de ce discours nous ne pouvions dès lors, dans notre lecture, qu'accepter de fournir une telle description. Voir aussi note 47.

¹¹⁹ AS, 89.

à-dire au paragraphe *d*) de la seconde section du troisième chapitre. Les paragraphes a, b et c traitant respectivement des corrélations objectives, subjectives et normatives de la fonction, on pourrait en toute logique s'attendre à retrouver dans ce paragraphe une discussion sur ses liens avec les stratégies discursives, mais le texte nous amène plutôt, par un intéressant détour, à examiner la matérialité de l'énoncé. La fin du paragraphe précédent, qui affirme à propos de l'énoncé que « *loin d'être le principe d'individualisation des ensembles signifiants [...], est ce qui situe ces unités significatives dans un espace où elles se multiplient et s'accumulent [..]* », détermine l'énoncé comme fonction d'existence sur l'espace discursif des relations effectives. La question de la matérialité de l'énoncé permet au discours archéologique d'introduire dans cette analyse spatiale, où se fractionne "l'individualité", la dimension temporelle, à partir de laquelle est problématisé l'identité de l'énoncé en tant qu'elle peut perdurer :

« Composée des mêmes mots, chargée exactement du même sens, maintenue dans son identité syntaxique et sémantique, une phrase ne constitue pas le même énoncé, si elle est articulée par quelqu'un au cours d'une conversation, ou imprimée dans un roman; si elle a été écrite un jour; il y a des siècles, et si elle réapparaît maintenant dans une formulation orale. »¹²⁰

Deux hypothèses sur l'identité de l'énoncé sont donc d'emblée rejetées. La première postule que l'identité dépend d'un support matériel qui lui, demeurerait identique : un imprimé dans un livre, une gravure dans la pierre, ou toute autre matière qui persisterait comme support et assurerait la pérennité d'un énoncé. La seconde postule que l'identité dépendrait d'une forme intemporelle : la même syntaxe, grammaire, ou forme logique permettrait d'identifier plusieurs énoncés, peu importe le support matériel. L'apparition de l'énoncé serait donc dû à une coïncidence entre deux ordres, mais supposerait déjà la continuité d'un des deux ordres. C'est le même cas de figure que l'archéologie identifiait dans *Les mots et les choses* à propos de la nature et de la nature humaine, où chaque option revient à définir un ordre génétique d'explication qui, en dernière instance, repose sur un modèle commun, cette fois-ci le modèle temporel continuiste qui permet d'épingler ensemble les deux ordres, de résorber une distanciation spatiale en ayant recours à la présupposition d'une origine

¹²⁰ AS, 132.

commune qui se perpétuerait dans le temps. La matérialité de l'énoncé ne peut donc pas être déterminée par le jeu différentiel de deux ordres distincts, matière empirique et forme transcendantale, qui permettrait de rabattre d'un côté où de l'autre l'explication de la possibilité d'une identité qui perdure.

C'est pourtant bien à partir de et malgré une différence que se coagule l'identité de la fonction énonciative, mais cette différence n'apparaît pas comme un fossé, une distanciation entre deux ordres que le temps viendrait combler, mais réside plutôt dans une différence elle-même temporelle. Nous avons déjà, dans notre premier chapitre, effectué une analyse de la notion de rupture qui, rappelons-le, était à la fois l'objet et la méthode de la « nouvelle histoire » et qui, par ce repli de l'objet sur la méthode, entraînait un renouvellement constant des fondations de cette discipline. Ce même type de repli, nous le retrouvons lorsqu'il s'agit pour le discours archéologique de circonscrire le mode de matérialité propre à un énoncé. Afin de mieux cerner la problématique, l'archéologie pose, suivant Saussure, une différence entre *énoncé* et *énonciation* lorsqu'elle tente d'identifier le support de l'identité :

*« L'énonciation est un événement qui ne se répète pas; elle a une singularité située et datée qu'on ne peut pas réduire. [...] Or, l'énoncé lui-même ne peut être réduit à ce pur événement de l'énonciation, car malgré sa matérialité, il peut être répété [...] »*¹²¹

Le côté événementiel de l'énonciation dépend de sa situation spatio-temporelle. Telle énonciation a lieu à telle heure dans telle situation géographique donnée, et ceci ne saurait être reproduit. La grammaire et la logique formelle doivent, pour analyser une énonciation sous forme de phrase ou de proposition, ignorer délibérément sa localisation spatio-temporelle afin de pouvoir universaliser la structure métalinguistique qu'elles proposent respectivement. L'approche énonciative diffère en ceci que, si elle ne peut être réduite au pur événementiel puisqu'elle doit permettre l'explication de l'identité, elle ne peut non plus faire l'économie de la localisation spatio-temporelle.

¹²¹ AS, 133-134.

Ce passage de l'énonciation à l'énoncé, de l'événement à la répétition, demande à ce que l'on conçoive en un seul mouvement les fonctions d'existence, de persistance et l'espace discursif où elles s'appliquent. Si on décèle une certaine isomorphie entre discours et énoncé, c'est que « [l']analyse de l'énoncé et celle de la formation sont établies corrélativement. »¹²² L'analyse des stratégies discursives et celle du mode de temporalité propre à l'énoncé sont donc inséparables et l'une ne saurait servir d'explication génétique à l'autre. Comme la possibilité d'identifier la récurrence des formations discursives repose sur leur aspect nécessairement lacunaire, l'analyse énonciative doit prendre en compte un certain *manque*,¹²³ qui puisse être le support de l'identité énonciative. Ce manque, le texte le différencie de la polysémie comme du « non-dit » ou du « réprimé » freudien.¹²⁴ La polysémie, que l'archéologie définit comme la possibilité pour une phrase de revêtir plusieurs sens, apparaît en même temps qu'est identifiée une forme grammaticale ou logique, puisque c'est à partir des critères métalinguistiques mis en oeuvre que se dédoublent les interprétations possibles. Le « réprimé » freudien, l'approche psychanalytique du langage¹²⁵ est, pour l'archéologie, une tentative d'expliquer la genèse de l'énonciation par l'étude d'un décalage entre l'événement énonciatif et la formation où elle prend lieu, par exemple par l'étude des substitutions où des interférences, ce qui suppose que soit mis en question pour chaque événement de ce type ce qui aurait dû être la « bonne » énonciation, ne serait-ce que d'un point de vue heuristique. L'archéologie, qui ne s'occupe pas des problèmes sémantiques ou normatifs, mais bien des problèmes ontologiques du discours, ne peut analyser celui-ci que dans son existence immédiate, que par « *sa périphérie plutôt que son organisation interne, sa surface plutôt que son contenu.* »¹²⁶ Si l'analyse archéologique peut, à partir de la surface des discours pris dans leurs existences en tant que pratiques, montrer comment certaines formations peuvent, par leurs organisations, poser ces problèmes, elle n'est pas elle-même à même de les résoudre, elle cherche à propos des formations discursives à caractériser « *non pas ce qui se donne en elles, ou la manière dont elles sont délimitées, mais le fait même qu'elles sont données, et la*

¹²² AS, 152.

¹²³ L'expression apparaît à la page 145 de *L'archéologie du savoir*.

¹²⁴ AS, 152.

¹²⁵ L'étude des coïncidences et divergences entre l'archéologie, l'herméneutique et la psychanalyse est un filon riche et peu exploité, qui sourd de *l'Histoire de la folie à l'âge classique* jusqu'aux derniers textes de Foucault. Nous ne prétendons pas ici tenir un propos exhaustif, mais simplement marquer une différence propre au texte de *L'archéologie du savoir*.

¹²⁶ AS, 144-145.

manière dont elles le sont. »¹²⁷ Elle ne peut ainsi prendre directement en charge ces problèmes, mais simplement identifier les formations discursives qui leur donnent lieu.¹²⁸ Le manque propre à l'énoncé est donc à identifier à même cette surface comme déterminant la modalité de son existence. Plutôt que de l'existence de failles dans l'épaisseur d'un langage idéal, plein et univoque, failles qui, dans leurs tentatives de les combler, donneraient à certaines herméneutiques leurs raison d'être, le manque archéologique relève d'un principe de rareté étroitement lié à l'existence en tant que *pragma* qu'est l'énoncé :

*« Il peut y avoir en effet – et il y a sans doute toujours, dans les conditions d'émergence des énoncés, des exclusions, des limites ou des lacunes qui découpent leur référentiel, valident une seule série de modalités, cernent et referment des groupes de coexistence, empêchent certaines formes d'utilisations. »*¹²⁹

Le manque propre à l'analyse énonciative ne renvoi donc pas à l'idéal d'un langage plein, mais bien aux conditions de l'analyse des énoncés : si on peut identifier les relations énonciatives sur l'espace discursif, si on peut cerner des effets et des formations discursives, c'est que le discours est lacunaire, que les relations sont identifiées *en fait* sur un espace où elles auraient pu être autres *en droit*, que les figures de l'existence des discours se découpent sur un fond de possibles, par une espèce de gestalt des relations effectives.¹³⁰ L'archéologie veut ainsi « rendre compte des choix qui ont été réalisés parmi tous ceux qui auraient pu l'être (et de ceux-là seulement.) »¹³¹

¹²⁷ AS, 145.

¹²⁸ AS, 145. À ce propos, lire dans MC la section *Le retour du langage*, pp. 314-318. La section se termine sur un aveu d'impuissance : « A ces questions, il est vrai que je ne sais pas répondre ni, dans ces alternatives, quel terme il conviendrait de choisir: Je ne devine même pas si je pourrai y répondre jamais, ou s'il me viendra un jour des raisons de me déterminer: Toutefois je sais maintenant pourquoi, comme tout le monde, je peux me les poser – et je ne peux pas ne pas me les poser aujourd'hui. » MC, 318. On y voit là les limites de la méthode archéologique : permettre d'expliquer comment certaines questions en viennent à être problématisées sans pour autant pouvoir fournir des réponses à ces questions. Du moins, pas encore dans *Les mots et les choses*, contrairement à *L'archéologie du savoir* où plusieurs de ces questions sont « remises en question » par l'étude de leurs effets pratiques, ouvrant ainsi la possibilité de lier leur apparition à des problèmes éthiques et politiques.

¹²⁹ AS, 145. C'est nous qui soulignons.

¹³⁰ À ce propos, lire Judith Revel : « [C]e que cherche à dire Foucault, c'est que plutôt que de rechercher le commun sous la différence, il faut penser différemment la différence, c'est-à-dire lui restituer une positivité qui lui est propre et, en un retournement qui va contre toute la logique classique, en faire le fond du commun. » « La pensée verticale » in Foucault, *le courage de la vérité*, Puf, « débats », 2002, p.79. C'est l'auteure qui souligne.

¹³¹ AS, 88.

Ce principe de rareté permet un autre passage entre l'ontologie régionale des discours et l'espace « hors discours » où s'effectue l'énonciation, et où la rareté place les énoncés au sein de relations économiques en tant que « *choses qui se transmettent et se conservent, qui ont une valeur; et qu'on cherche à s'approprier; qu'on répète, qu'on reproduit et qu'on transforme; auxquelles on ménage des circuits préétablis et auxquelles on donne statut dans l'institution[...]* ». Le passage de l'énonciation à l'énoncé se trame dans cette limite de l'ontologie régionale où elle peut communiquer, par le fait que l'énoncé est un *pragma*, avec d'autres espaces de relations pratiques. Si la problématique se déplace de la durée vers la répétition, c'est que la répétition demande, selon l'archéologie, « *des conditions strictes.* »¹³² Nous avons déjà vu, dans le chapitre précédent, que l'ontologie régionale du discours avec son espace propre recoupait et recouvrait en partie d'autres espaces : espaces institutionnels, politiques, architecturaux même, et postulait qu'il est possible de passer d'un espace à l'autre en suivant la toile des relations effectives : une position politique permet d'expliquer une position discursive associée à son auteur, et vice-versa, par exemple. C'est à partir d'un de ces passages que nous pouvons comprendre ce que l'archéologie entend par « conditions strictes », puisqu'il s'agit pour elle de faire passer la localisation spatio-temporelle de l'énonciation dans la localisation effective de l'espace discursif. Si entre deux énonciations on peut décrire le même réseau de relations pratiques, l'identité énonciative sera alors établie, ce qui nous indique que le « hors discours » partage certaines propriétés de l'espace discursif, ce qui prend dans le texte de *L'archéologie du savoir* la forme de l'archive :

« *On a affaire maintenant à un volume complexe, où se différencient des régions hétérogènes, et où se déploient, selon des règles spécifiques, des pratiques qui ne peuvent se superposer. Au lieu de voir s'aligner, sur le livre de l'histoire mythique de l'histoire, des mots qui traduisent en caractères visibles des pensées constituées avant et ailleurs, on a, dans l'épaisseur des pratiques discursives, des systèmes qui instaurent les énoncés comme des événements (ayant leurs conditions et leur domaine d'apparition) et des choses (comportant leur possibilité et leur champ d'utilisation). Ce sont tous ces systèmes d'énoncés (événements pour une part, et chose pour une autre) que je propose d'appeler archive.* »¹³³

¹³² AS, 138.

¹³³ AS, 169.

L'archive, plus qu'une somme de discours, apparaît comme le domaine des pratiques assurant le maintien de l'identité des formations et des énoncés, délimitant les possibilités pour d'autres pratiques de se concrétiser. Plutôt qu'une identité « essentielle », l'identité d'un énoncé se donne donc sous la forme d'une fonction d'identité et des conditions sous lesquelles elle peut s'exercer au sein de l'archive, conditions, nous l'avons vu, elles-mêmes immanentes à la description effective de l'espace discursif. On peut synthétiser ainsi : *si l'énoncé est une fonction spatiale d'existence de relations effectives, l'identité de l'énoncé est la récurrence de son existence*. Ce qui se répète, ce « régime de matérialité répétable »¹³⁴, la matière même de l'énoncé consiste en son existence en tant que *pragma*. C'est la récurrence des effets qui permet l'identité des énoncés, en tant que ceux-ci sont les points permettant de circonscrire ces effets. Nouveau repli de la théorie sur la pratique, l'identité matérielle, « [l]a constance de l'énoncé, le maintient de son identité à travers les événements singuliers des énonciations, ses dédoublements à travers l'identité des formes, tout cela est fonction du champ d'utilisation dans lequel il se trouve investi. »¹³⁵ La différenciation spatiale comme champ où s'exerce la fonction énonciative d'existence est ainsi le lieu où il est possible d'identifier les récurrences de cette fonction : l'espace différentiel ouvre la possibilité d'exhiber une identité temporelle. Répéter un énoncé, c'est assurer institutionnellement la conservation d'une chose rare, puisqu'elle se donne comme *pragma* par son manque corrélatif. L'énoncé est ainsi « un bien qui pose par conséquent, dès son existence (et non simplement dans ses « applications pratiques »), la question du pouvoir; un bien qui est, par nature, l'objet d'une lutte, et d'une lutte politique. »¹³⁶ Redoublement de la fonction d'identité sur la fonction d'existence, la répétition est une pratique qui assure la récurrence d'une pratique à laquelle on attribue une valeur vu sa rareté.¹³⁷ Alors que pour le discours historico-transcendental, la fonction de la temporalité est de réduire les différences afin de fonder l'existence d'une identité, pour l'archéologie, la possibilité même de décrire le maintien d'une identité

¹³⁴ AS, 134.

¹³⁵ AS, 137. C'est la page que nous avons indiquée lors de la mise en place du plan de l'archéologie du savoir comme page centrale qui, nouant le temps et l'espace, la théorie et la pratique, se donnait comme le point focal de la structure interne du livre. Que l'identité des discours se trouve thématiquement au centre du livre et de sa structure en miroir nous semble marquer le fait que celle-ci n'est pas acquise suite à un mouvement dialectique, comme la suite du texte tentera de le montrer.

¹³⁶ AS, 158.

¹³⁷ À ce propos, lire Gilles Deleuze : « Finalement, c'est la pratique qui constitue la seule continuité du passé au présent, ou, inversement, la manière dont le présent explique le passé. » Foucault, p.122.

s'articule à la différenciation comme fonction d'existence des discours.

Une illustration s'impose. Imaginons l'archéologue et *l'Historien* discutant d'une pellicule cinématographique qui montre, dans la série de ses images, une main s'approchant peu à peu d'un vase. L'archéologue, image par image, décrira la position de la main dans son rapport au vase, l'angle d'approche et les possibilités qui en découlent pour l'image suivante, la récurrence et la constance des relations. *L'Historien*, lui, verra le mouvement en continu, reliera chaque image à la précédente selon une nécessité, postulera que, si le vase tombe finalement, c'était déjà (et souvent toujours) déterminé dès la première image. L'archéologue retient ce jugement qu'il trouve trop expéditif; le vase aurait pu ne pas tomber, la dernière image aurait pu montrer la main évitant le vase. Pour lui, rien dans la série ne lie les images entre elles sauf certaines récurrences, et aucune projection ou rétrojection n'est finalement justifiable. Seulement peut-il, à partir de ses analyses, évincer certaines impossibilités et tracer à partir de la série, plutôt que la trame des nécessités qui enchaîne sur telle autre image déterminée, l'ensemble des suites possibles, les espaces vides où pourrait se transformer la séquence. Dans la perspective archéologique, la perte d'identité, la transformation voire même la disparition campent sur le même sol, relèvent des mêmes schèmes d'explication que le maintien de l'identité, quand, pour *l'Histoire*, ces phénomènes sont des accidents malencontreux dans le déroulement temporel des nécessités idéales. Pour l'archéologie, la rupture comme la différenciation temporelle sont de simples variantes permises par l'ontologie des discours : cela explique comment le continu et le discontinu sont d'après elle formés selon les mêmes règles, sans que l'un ne soit plus nécessaire que l'autre. *L'Historien*, spectateur passif, cherche et interprète les causes, l'archéologue, réalisateur et monteur, actif, ordonne les effets. Pour l'un, tout effet à une cause, pour l'autre, la cause est un effet parmi d'autres.¹³⁸

¹³⁸ Dans la perspective phénoménologique de Gaston Bachelard, on pourrait résumer ainsi : « *Jamais on ne pourra donner l'unité à un objet sans le saisir dans l'unité d'une action et jamais on ne pourra diversifier la connaissance qu'on prend de cet objet sans multiplier les actions où il est engagé, en concevant ces actions comme séparées. Le schème de l'analyse temporelle d'une action complexe est nécessairement un discontinu.* » *Dialectique de la durée*, p.19. Ou encore, à propos de la différence relative entre continu et discontinu : « [C]omment ne pas voir que toute différenciation dans l'apparence et dans l'allure est le signe de discontinuités absolue, de telle sorte que le discontinu d'une apparence est immédiatement l'apparence d'une discontinuité. [...] Si l'on veut bien n'étudier la continuité que lorsqu'on constate, on s'aperçoit qu'elle n'intervient que de manière factive, tardive, récurrente. » *Dialectique de la durée*, p.24.

*

La propriété première du discours historico-transcendantal, dans cette optique, est de créer certains types d'effets pratiques qui assurent son identité en écartant la possibilité des transformations pouvant s'y produire comme simple erreur. La quatrième partie de *L'archéologie du savoir – La description archéologique* – consiste en une analyse de ces effets doublée d'un positionnement du discours archéologique. On peut y suivre le double mouvement qui articule la critique du discours de *l'Histoire* à la circonscription de l'identité du discours archéologique, et nous y retrouvons, en filigrane, les enjeux critiques que nous avons tenté de mettre en lumière dans notre premier chapitre. Rappelons que le discours archéologique, en tant que pratique, se propose de se dévoiler lui-même comme pratique, de rendre transparente l'utilisation des effets qu'il met en place et d'ainsi se donner un levier critique envers le discours de *l'Histoire* qu'il accuse de tirer son pouvoir normatif à la condition seule de cacher ses effets pratiques. Ajoutons que sa positivité s'établit sur cette transparence, sur ce repli bien orchestré : le discours archéologique s'effectue, et s'effectuant, se donne lui-même sa raison d'être : sa théorie est sa pratique, et vice-versa. Se posent alors deux problèmes. Le premier est relié au fait que sa positivité découle de son effort critique. En effet, sans ce discours autre qu'est *l'Histoire*, et puisque l'effet, donc l'existence, de l'archéologie consiste en grande partie en une critique de ce discours, l'archéologie ne pourrait logiquement pas exister, puisque son existence dépend de sa différenciation. C'est cette différenciation, abordée sous quatre angles différents, qui retiendra notre attention dans l'étude de ce quatrième chapitre :

« Entre archéologie et histoire des idées, les points de partage sont nombreux. J'essaierai d'établir tout à l'heure quatre différences qui me paraissent capitales : à propos de l'assignation de nouveauté; à propos de l'analyse des contradictions; à propos des descriptions comparatives; à propos enfin du repérage des transformations. »¹³⁹

Dans chaque cas, l'archéologie se circonscrit et se différencie elle-même en menant une critique des relations effectives utilisées par *l'Histoire*. Le problème se pose alors ainsi : que reste-t-il de l'archéologie une fois la critique achevée ? En ses

¹³⁹ AS, 181.

propres termes : l'archéologie peut-elle être répétée ? Le second problème, ou plutôt l'autre face du même problème, est de savoir, puisque l'archéologie prétend que l'organisation des discours est une pratique, jusqu'à quel point le discours de *l'Histoire* est un homme de paille, une construction permettant à l'archéologie d'effectuer sa critique. Si c'est le cas, alors peut-elle encore poser son existence par différenciation, puisque sa différenciation serait alors son propre produit, puisqu'en termes fichtéens, elle s'affecterait elle-même ? L'étude de la quatrième partie du livre nous permet de trouver des pistes afin de répondre à ces questions et nous permet ainsi de faire un pas de plus vers le coeur de *L'archéologie du savoir*, de suivre l'articulation de la théorie et de la pratique avant de se tourner vers les considérations ontologiques qui en forment le moteur et qui nous permettrons de dégager, en conclusion, les enjeux éthiques qui sous-tendent ce livre.

L'assignation des nouveautés, dans la description que l'archéologie fait de *l'Histoire*, s'effectue sur une découpe binaire du discours entre ancien et nouveau. Une idée, une formulation, une phrase sera dite nouvelle si, sur le fond de cette différence, on peut en remarquer l'originalité, car c'est bien, encore une fois, une « [a]nalyse qui réinvestit dans l'élément empirique de l'histoire, et en chacun de ces moments, la problématique de l'origine. »¹⁴⁰ Afin de déterminer à quelles conditions on peut assigner à un élément du discours son originalité propre, il faut alors postuler un critère qui permet de distinguer celui-ci de la masse traditionnelle des énoncés « banals. » Ce critère consiste alors à effectuer dans son ascendance chronologique une traque des ressemblances qu'il peut entretenir avec d'autres discours déjà prononcés. Le « nouveau » est alors réduit à un « pas déjà dit », et le discours histocico-transcendantal peut enfin tenter une explication des raisons de cette nouveauté discursive en donnant au « déjà dit » une force d'inertie que l'original doit à chaque fois renverser afin d'apparaître : l'exemple de Galilée s'impose. Mais cette assignation de l'original à partir d'un critère négatif de ressemblance demande, nous dit l'archéologie, de comprendre cette ressemblance des énoncés « banals » mis en jeu comme l'assignation d'un même sens, assignation qui emprunte ses modèles, linguistiques ou logiques, à une théorie transcendantale du sens et qui ne peut donc établir l'originalité d'un discours sans postuler en même temps une vérité première, un méta-discours historique permettant

¹⁴⁰ AS, 185.

d'effectuer en tout premier lieu la découpe binaire sur le fond de laquelle il devient possible de repérer les « nouveautés », déjà réduites à étaler leur génialité dans la trame prédéterminée qui les attendait.¹⁴¹ L'archéologue critique ce « zèle conservateur »¹⁴², qui ne reconnaît de nouveau que ce qu'il peut s'attribuer : le dilemme logique étudié dans notre premier chapitre est ainsi démasqué comme la pratique qui permet à *l'Historien* de subsumer les autres pratiques de l'histoire. L'archéologie, après avoir effectué cette analyse de la pratique de *l'Historien*, propose d'analyser, plutôt que l'originalité des discours, leur régularité, c'est-à-dire d'identifier les séries répétitives d'apparitions dans l'espace discursif, à partir desquelles la question de la nouveauté « perd son sens » puisqu'elle devient, comme nous l'avons vu, une simple possibilité de la répétition, l'occupation d'un espace pratique inoccupé.

L'analyse des contradictions nécessite quant à elle que les différences internes à certains discours, ou entre discours, selon les découpes utilisées, soient surmontées. « [C]ontrainte morale de la recherche »¹⁴³, *l'Histoire* utilise un principe de cohérence qui demande à ce que l'on trouve, sous les apparences contradictoires, une unité première qui se donne sous les formes, déjà analysées dans *Les mots et les choses*, d'une formalisation logique systématique ou d'un rapport épiphénoménal à une « force » ou un « sens » premier qui se fractionnerait dans les représentations et auquel l'analyse serait vouée à retourner. Les contradictions dites « de surface » seraient alors résorbées dans une contradiction première et cachée, celle entre l'apparence et l'essence, entre l'empirique et le transcendantal, contradiction moteur, principe de l'histoire. Le discours s'y donne alors comme une suite de spasmes au cours desquels, surmontant ses propres contradictions, se mettrait à jour le décalage premier, anhistorique et irréductible, qui organise son développement. Ce décalage, cet espace

¹⁴¹ On comprend sur ce en quoi se trompe Vincent Descombes lorsqu'il affirme à propos de Foucault : « On conçoit bien qu'un travail historique puisse avoir des effets critiques, mais on ne voit pas comment il pourrait conduire à des révisions radicales. En fait, une histoire du présent établira son critère du moderne en contrastant les parties les plus avancées et les parties les plus arriérées de la population étudiée. », *Philosophie par gros temps*, Minuit, 1989, p.25. C'est l'auteur qui souligne. L'« histoire du présent » semble, selon la compréhension de Descombes, s'établir sur le type de critère normatif que déconstruit le texte de *L'archéologie du savoir*. Nous traiterons du rapport entre le présent et la normativité dans les pages qui suivent.

¹⁴² AS, 181. Lorsque, dans *Le discours philosophique de la modernité*, Habermas taxe Foucault de « jeune conservateur », on ne peut, à la lecture de ce passage de *L'archéologie du savoir*, s'empêcher un sourire pensivement ironique.

¹⁴³ AS, 194.

entre l'apparence et l'essence, le discours en deviendrait l'interface, et l'histoire celle de son perfectionnement. Plutôt que de se retrouver, sous la contrainte de nier les différences spécifiques à « l'apparence », à chercher le principe de cohésion du discours dans une dialectique de la contradiction, l'archéologie propose de tenter une analyse qui s'en tient, au niveau des contradictions apparentes, à montrer comment celles-ci sont spécifiques et fonctionnelles : « *Ce sont des objets à décrire pour eux-mêmes, sans qu'on cherche de quel point de vue ils peuvent se dissiper, ou à quel niveau ils se radicalisent et d'effets deviennent causes.* »¹⁴⁴ Nous nous sommes déjà attardés sur le système des inclusions et exclusions permises ou refusées sur l'espace discursif par l'analyse des fonctions, mais dans l'inventaire des types, un est particulièrement intéressant lorsqu'il s'agit de saisir le lien interne entre la différenciation *Histoire/archéologie* et l'argument critique du discours archéologique :

« D'autres oppositions jouent un rôle critique : elles mettent en jeu l'existence et l'« acceptabilité » de la pratique discursive; elles définissent le point de son impossibilité effective et de son rebroussement historique[.] »¹⁴⁵

Si l'opposition entre le discours historico-transcendantal et celui de l'archéologie, dans ses aspects critiques, était à comprendre comme le prolongement infini d'une dialectique entre un discours sur l'être et un discours sur l'apparence, l'archéologie se trouverait ainsi absorbée dans le discours qu'elle nie. Mais, nouveau repli, la négation archéologique, si elle est comprise comme négation critique, n'est pas dialectique puisque, plutôt que de poser la question de son propre sens, elle pose celle de ses effets.¹⁴⁶ Son effet n'est pas de nier, mais de montrer que le discours de

¹⁴⁴ AS, 198.

¹⁴⁵ AS, 203 . C'est l'auteur qui souligne.

¹⁴⁶ À ce propos : « L'opposition (*contraste*) retient l'attention en juxtaposant, sous un seul et même concept, des représentations sensibles qui se contrarient. Elle est différente de la contradiction qui consiste dans la liaison de concepts antagonistes. – Le simple contraste rehausse la représentation d'un coin de terre bien cultivé, s'il est au milieu d'un désert de sable[.] » Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Vrin, 1970, p.43. C'est l'auteur qui souligne. Ce texte de Kant, traduit par Foucault, fait du contraste une opposition spatiale (trouvant son pendant temporel dans le changement) qui diffère de la contradiction. On peut dire que, pour Foucault, cette différence consiste elle-même en une opposition, non en une contradiction, ce qui a comme effet de ramener vers l'espace (sensible chez Kant) les considérations sur la pratique (intelligible chez Kant). L'espace discursif peut ainsi être lu comme un système d'optique, où une « conversion du regard » permet de « rendre visible, et analysable cette si proche transparence », cette « quasi-invisibilité du « il y a », qui s'efface en cela même dont on peut dire : « il y a telle ou telle chose » » et où apparaît l'énoncé en tant qu'il n'est « ni caché, ni visible ». (AS, 145-147) Mariapaola Fimiani propose une telle lecture dans son livre *Foucault et Kant. Critique Clinique Éthique*, L'Harmattan, 1998.

L'Histoire peut être placé dans une position telle qu'apparaît la possibilité pour ses effets de s'achever enfin. L'archéologie ne nie pas *L'Histoire*, elle marque ses limites et construit sa clôture, afin de pouvoir, écolière heureuse, la sauter joyeusement.

L'analyse des nouveautés nous permet de répondre à la question : « qu'est-ce qui est critiqué ? », celle des contradictions à : « comment est-ce critiqué ? » L'analyse des descriptions comparatives et celle du repérage des transformations nous permettent, elles, d'ébaucher une réponse à la question : « Pourquoi est-ce critiqué ? » *L'Histoire*, affirme l'archéologie, compare afin d'en arriver à une *Weltanschauung*, une description globale d'une époque qui permettrait d'en saisir l'esprit général et ainsi de la positionner dans le déroulement continu d'un devenir historique global, alors que :

« La description archéologique n'a pas un effet unificateur, mais multiplicateur. [...] Ce que celle-ci veut libérer, c'est d'abord – dans la spécificité et la distance maintenues des diverses formations discursives – le jeu des analogies et des différences telles qu'elles apparaissent au niveau des règles de formation. »¹⁴⁷

Plutôt qu'un point de vue universel, l'archéologie tente de décrire des instances spécifiques et plurielles, dont les relations doivent être remises en chantier dès qu'une autre instance est spécifiée. Entre ces positivités pratiques qu'elle décrit, ce qu'elle trouve encore à décrire, « *c'est la loi de leurs communications.* »¹⁴⁸ Cette communication entre formations discursives singulières – c'est-à-dire, entre formations discursives dont l'identité est assurée par la répétition des mêmes relations d'existence – donne lieu à l'analyse d'« interpositivités », relations effectives entre formations singulières, relations entre réseaux de relations, description de l'inter-structurel sur la figure de l'acte. Un exemple intéressant par son redoublement est celui que la description réflexive effectuée par notre texte exhibe en tentant l'analyse des relations entre le discours archéologique et le discours de *L'Histoire*. On peut décrire cette critique particulière en disant que la « plasticité » discursive de l'archéologie permet,

L'articulation de la théorie et de la pratique, telle que nous tentons de l'exposer dans ce texte, semble ainsi commander à Foucault de repenser l'hétérogénéité du sensible et de l'intelligible. Cette lecture, bien entendu, reste à faire.

¹⁴⁷ AS, 209.

¹⁴⁸ AS, 211.

plutôt que d'unifier sous une raison commune les différences entre les instances, de décrire les passages, les relations, les transformations spécifiques ayant lieu entre diverses instances. L'enjeu critique de *L'archéologie du savoir* est ainsi circonscrit : libérer les différences du joug de l'unité, en pensant un modèle de communication entre des instances spécifiques, par un discours critique envers l'effet totalisateur du discours historico-transcendantal :

« S'il y a un paradoxe de l'archéologie, il n'est pas en ceci qu'elle multiplierait les différences, mais en ceci qu'elle se refuse à les réduire, – inversant par là les valeurs habituelles. »¹⁴⁹

La critique *spécifique* de l'archéologie s'adresse aux institutions qui utilisent le modèle de *l'Histoire* pour assurer leur reproduction, cachant le fait qu'elles répètent une pratique particulière, masquant que leurs discours est de l'ordre de l'institution plutôt que de la vérité, cachant que ses normes, ses sujets et ses objets sont imbriquées à des stratégies pratiques visant la dissolution des différences. C'est un monstrueux estomac, une machine discursivo-digestive que nous dépeint l'archéologie, un dragon à pourfendre, dirait St. Michel. Mais c'est là une description, quelque peu imagée nous le voulons bien, des *conditions d'apparition* du discours archéologique, et non pas de ses *conditions de répétition ou de disparition*. La question de savoir si l'existence pratique de l'archéologie repose exclusivement sur ses effets critiques envers le discours qu'elle critique est ici résolue : la singularité du discours archéologique telle que nous l'avons jusqu'ici décrite nous est certes apparue par le biais d'une description comparative, mais il semblerait qu'à la fois s'effectue un décrochage. L'apparition sous ce type de comparaison ne semble pas forcer le discours archéologique à une totale dépendance, puisque demeure la possibilité pour lui d'être répété hors de ce réseau particulier, d'assez se stabiliser pour que son existence en tant que discours puisse être supposée possible au sein d'autres comparaisons. *L'archéologie aménage elle-même cette possibilité lorsqu'elle sépare les conditions d'émergence d'un nouveau discours de celles de sa possible disparition*. Cette stabilité tient au fait que, si l'apparition historique d'un discours nécessite qu'il soit replacé dans un contexte interdiscursif, la disparition de ce contexte ne marque cependant pas d'une manière nécessaire la

¹⁴⁹ AS, 222.

disparition du discours qui y est apparu, puisque son identité n'est pas donnée *en même temps* que l'existence, mais dans la répétition pratique de celle-ci. L'assignation d'une nouveauté – pour nous le discours archéologique – ne peut s'effectuer que dans un « réseau-de-relations »¹⁵⁰ déterminé – pour nous le rapport critique au discours de l'*Histoire* – mais il est possible alors pour cette formation discursive d'être répétée hors de ce réseau, et les conditions de sa disparition tiennent aux nouvelles relations interdiscursives dans lesquelles elle se trouve alors placée, et non à celles qui permettent d'identifier son apparition. Nous tenons maintenant une réponse partielle à la question qui clôturait notre précédent chapitre : puisque les conditions de disparition d'un discours ne sont pas assimilables aux conditions de son apparition, le fait que l'apparition du discours archéologique soit imputable à une critique spécifique, celle du discours historico-transcendantal, ne condamne pas nécessairement le discours archéologique à disparaître une fois cette critique effectuée, puisque demeure encore la possibilité de sa répétition au sein d'autres configurations d'interpositivités :

« Au contraire, à partir de ces nouvelles règles, on peut décrire et analyser des phénomènes de continuité, de retour et de répétition[.] On peut donc trouver des phénomènes comme ceux ci: [...] des éléments qui se constituent, se modifient, s'organisent dans une formation discursive et qui, enfin stabilisées, figurent dans une autre. »¹⁵¹

Cette possibilité marquée, il tient à nous de savoir ce qui, dans l'archéologie, peut être détaché de son apparition comme discours critique singulier pour être aujourd'hui répété. Il nous faudra pour cela effectuer la distinction entre la critique spécifique du discours de l'*Histoire* et la caractérisation de l'acte critique propre à l'archéologie, de ce noyau assez stable pour être aujourd'hui répété. La question doit donc être reformulée ainsi : pourquoi préférer répéter aujourd'hui l'acte critique archéologique plutôt que la pratique discursive *Historique* et pourquoi, par delà le choix romantique entre l'universel et les singuliers, et sans fondement transcendantal au niveau discursif sur lequel baser notre décision, privilégier une pratique plutôt qu'une autre ?

¹⁵⁰ La co-détermination des formations et des énoncés nous demande ce néologisme, puisque ni les réseaux, ni les relations ne sont antérieurs d'un point de vue logique où génétique.

¹⁵¹ AS, 226

*

C'est au noyau ontologique et temporel du discours que l'on propose de revenir à nouveau afin de saisir ce qui dans l'archéologie se donne comme incitatif à sa répétition, comme choix éthique. Résumons : l'énoncé, et *a fortiori* la formation discursive, acquiert son identité lorsqu'elle entre dans une pratique de répétition. Si l'énonciation ne peut être donnée que dans le cadre d'un réseau plus large de pratiques, son passage de l'énonciation en tant qu'événement au statut d'énoncé en tant que *pragma* nécessite une pratique seconde, la répétition. Cette pratique de répétition assure que certaines relations énonciatives assez stables, par exemple celle qui lie un énoncé mathématique à une position subjective neutre et vide, puisse être conservée et réutilisée dans un ensemble plus large où elle fait alors apparaître d'autres relations interdiscursives ou « interpositivités ». La possibilité de disparition d'un énoncé relève alors du nouveau réseau de relations dans lequel la pratique de répétition le placera plutôt que du réseau qui a permis la description de son énonciation, tout comme la possibilité qu'une énonciation donne lieu à un nouvel énoncé dépend des lacunes dans un réseau donné. La temporalité propre aux formations discursives est donc l'effet direct de ses configurations : une formation stable pouvant être réutilisée dans le cadre d'autres réseaux pourra « durer », alors qu'une formation faible dont la stabilité est étroitement reliée au réseau dont elle peut être dite faire partie disparaîtra en même temps que ce réseau. La formation discursive que nous avons appelée « *Histoire* » possède ceci de particulier qu'elle se base sur une configuration qui assure sa répétition en se reposant sur un dilemme logique qui joue le rôle d'un certain « filtre », permettant ou excluant l'apparition d'autres énoncés en fixant les positions des corrélats objectifs, subjectifs et normatifs, de manière telle que la répétition d'un énoncé entraîne, par la cheville logique de son discours, la répétition de la formation au complet et l'inclusion ou l'exclusion, lors de la reproduction du réseau, des énoncés n'en faisant pas encore partie. Elle ne peut par contre, c'est la critique de l'archéologie, effectuer ceci qu'à la condition de cacher ces effets temporels sous le voile de la nécessité, alors qu'elle ne peut en dernier lieu se donner comme nécessaire que d'après ses effets, et non le contraire. Cette critique archéologique forme alors un nouveau réseau discursif dont les configurations, c'est ce que nous avons tenté de démontrer, résistent au processus de

répétition du dilemme logique en en fournissant une description en terme d'effets et en effectuant une articulation étroite entre sa théorie et sa pratique de manière telle qu'il peut marquer la possibilité pour les effets de « *l'Histoire* » de ne pas être répétés. Il est important de noter ici que l'argument décisif est en équilibre sur le fil du *possible* : la critique atteint son but en démontrant qu'il n'est pas nécessaire de répéter la formation historico-transcendantale, non pas en démontrant qu'il est nécessaire de ne pas la répéter. Il est donc possible (mais non nécessaire), une fois la critique achevée, de répéter la formation de *l'Histoire*, comme il est possible (mais non nécessaire) de répéter la formation archéologique. La critique est donc, de ce point de vue, effectuée, puisqu'elle fait passer le discours transcendantal de l'ordre de la nécessité à celui de la possibilité. Le « positivisme » archéologique nous apparaît dans la neutralisation de la différence entre le droit et le fait : si *l'Histoire* affirme que d'une proposition de fait on ne saurait tirer une proposition de droit, l'archéologie réplique que les propositions de droit sont toujours – de plein droit et en fait – des propositions de fait, qui ne sauraient avoir de droits que d'effets.¹⁵² C'est en ce sens que l'archéologie peut être décrite comme une *herméneutique pragmatique immanente aux réseaux qu'elle décrit*, puisque sa propre normativité réside en la construction d'effets normatifs.¹⁵³ Ces effets, nous l'avons vu dans le cas de l'histoire, peuvent tenter de s'étendre à la prochaine répétition, ce qui est en terme archéologique la seule forme de « continuité » possible à décrire. Il nous faut maintenant tenter de comprendre comment, une fois ses effets strictement critiques achevés, le discours archéologique aménage la possibilité de sa répétition sans se reposer sur une norme transcendantale qu'il ne peut assumer sans perdre la transparence entre théorie et pratique sur laquelle il s'appuie.

¹⁵² Si nous avons, quelques pages plus tôt, utilisé la différence entre droit et fait afin de caractériser le discours archéologique, c'était pour en montrer l'inversion : l'ordre du droit, habituellement nécessaire, est pour l'archéologie un domaine de possibles, alors que le fait, habituellement de l'ordre du possible, y est vu comme nécessaire, du point de vue de l'existence. Cela revient à rabattre les deux ordres l'un sur l'autre, puisque que le nécessaire devient une possibilité parmi d'autres, qui trouve sa nécessité dans son instanciation plutôt que dans un ordre normatif fort qui générerait *a priori* les possibilités du donné discursif.

¹⁵³ Nous prenons ici le terme « pragmatisme » au sens étroit que lui donne la « maxime » de Peirce : « *Consider what effects that might conceivably have practical bearings you conceive the objects of your conception to have. Then, your conception of those effects is the whole of your conception of the object.* » « *Critical Common-sensism* » in *Philosophical Writings of Peirce*, Dover, 1955, p.19. À part pour la « sémiotisation » de ce qu'est un effet chez Foucault, qui nous semble une description plus compréhensive que celle de Peirce qui s'effectue sous l'égide quelque peu étroite de la seule pratique expérimentale scientifique, cette maxime nous semble assez bien capturer le type de déflation ontologique que tisse le discours archéologique.

Il nous faut pour cela s'attarder à la description temporelle des énoncés et des formations discursives, en ce qu'ils peuvent, par une configuration pratique spatiale, être mis en lien avec les énoncés précédents et les suivants, à la notion de série¹⁵⁴, aux modalités de la pratique de répétition. Cela demande que l'on s'attarde de nouveau à la notion de *rupture*, comme co-existante à la possibilité de la description des transformations, comme faille temporelle sur et par-delà laquelle peut se pratiquer la répétition. La rupture, c'est donc un outil descriptif, qui permet de distinguer, dans une série d'énoncés ou de formations, ce qui « dure » et ce qui se transforme. Loin d'être un principe d'hétérogénéité totale entre les éléments de la série, c'est plutôt le principe d'ordonnance qui permet à des éléments disparates d'être organisés de manière sérielle : « *c'est toujours entre des positivités définies une discontinuité spécifiée par un certain nombre de transformations distinctes.* »¹⁵⁵ La fonction de la rupture, c'est de permettre de comprendre l'enchaînement des éléments de la série, plutôt que d'affirmer une indépendance totale entre eux. Nous avons vu que les lacunes sur l'espace discursif rendaient possible l'apparition de nouvelles formations, mais ces formations ne sont pas indépendantes de celles qui les précèdent, puisqu'elles se forment à partir des possibilités de leurs lacunes. La rupture est un outil qui permet d'identifier ce « saut » entre le possible d'une formation et la configuration factive d'une formation suivante. Cela implique au niveau de l'analyse énonciative qu'une formation ne soit jamais totalement indépendante de celles qui la précèdent, sans pour autant avoir à supposer un rapport causal strict. L'instanciation d'une possibilité plutôt qu'une autre ne peut être comprise que dans la description de la série, et non dans la description des seules instances en jeu, sous peine d'avoir à recourir au modèle historico-transcendantal, qui lui, permet une telle induction puisque la série complète y apparaît comme déjà donnée.¹⁵⁶ Les notions de rupture et de série permettent d'étendre l'analyse spatiale à

¹⁵⁴ Pour une discussion à propos de la notion de série, voir note 156.

¹⁵⁵ AS, 228.

¹⁵⁶ AS, 172 – On peut retrouver le concept de série jouant une fonction similaire chez Kant, dans la *Critique de la raison pure*. Dans la résolution critique de l'antinomie cosmologique, on lit : « *Je ne pouvais donc pas présupposer ici comme là l'absolue totalité de la synthèse et de la série ainsi représentée, puisque là tous les membres de la série sont donnés en soi (sans condition de temps), alors qu'ici ils ne sont possibles que par la régression successive, laquelle n'est donnée qu'autant qu'on l'accomplit effectivement.* » (B528). Le dernier membre de la série ne peut jamais faire partie de cette régression, ni être inclus dans la structure de la totalité : « *En effet, ou bien vous n'avez aucune perception qui limite absolument votre régression empirique, et alors vous ne devez pas tenir votre régression pour achevée; ou bien vous avez une telle perception qui limite votre série, et alors votre perception ne peut être une partie de votre série déjà parcourue (puisque ce qui limite doit être différent de ce qui est limité par là), et vous devez par conséquent poursuivre votre régression pour*

une série successive d'espaces pratiques et de marquer les relations entre ces différents espaces, de décrire des « séries de séries », ou des « tableaux », dans le langage imagé de l'archéologie. Il faut ajouter à cela que la description de l'énoncé en tant que *pragma* lui confère trois qualités étroitement reliées à la notion de série :

- Une qualité de *rémanence*, qui énonce que l'identité de l'énoncé assurée par la pratique de répétition peut sembler différente si on ne la considère que dans un seul espace de la série, que l'identité est historique et sujette à changement. C'est dire que l'identité ne peut être décrite que dans une histoire de l'identité, que c'est finalement la récurrence de la pratique identitaire qui l'assure. L'identité énonciative est l'effet de la pratique de répétition, comme le changement d'identité en est sa possibilité : « *l'oubli et la destruction ne sont en quelque sorte que le degré zéro de cette rémanence. Et sur le fond qu'elle constitue, les jeux de la mémoire et du souvenir peuvent se déployer.* »¹⁵⁷ L'identité ne peut apparaître qu'à partir de la possibilité de disparition dans la série des ruptures.
- Une qualité d'*additivité*, qui énonce qu'une formation met en jeu les effets qui permettent d'inclure ou d'exclure, lors de l'instance sérielle suivante, tel ou tel énoncé. Nous avons montré comment l'archéologie analyse le discours historico-transcendental selon cette qualité, comment dans chacune de ses instances, le dilemme logique lui permet d'assurer son identité par-delà les ruptures. Mais cette qualité ne peut être décrite que sur

cette condition même, et ainsi de suite. » (B 543) Cette différence, comme limite, est ce qui permet à Kant, comme à Foucault, de supposer la possibilité d'un acte libre lors du dernier terme de la série, soit « maintenant », puisque cette limite, ou son absence, se donne comme inconditionné et que le conditionné ne peut être donné que dans la régression achevée ou dans la totalité limitée de la série, auquel l'acte présent ne peut être inclus, sous peine de tomber sous la cheville logique du dilemme.

Lire à ce propos Jean-François Lyotard : « *Dans la solution des antinomies de la raison pure (KRV) Kant écrit que la question de la série résume en elle tous les conflits que soulèvent les Idées cosmologiques. La « dernière » phrase fait la synthèse des précédentes. Est-elle ou non une partie de leur ensemble ? [...] Le criticisme remarque que la série n'est jamais donnée (gegeben), mais seulement proposée (aufgegeben), parce que sa synthèse est toujours différée. La phrase qui synthétise la série [...] ne fait pas partie de la série quand elle « a lieu » (comme occurrence), mais elle est inévitablement destinée à faire partie de la série qui synthétise la phrase suivante. La série qui forme le monde, notamment le monde de l'histoire humaine, m'est ni finie, ni infinie (on peut argumenter indifféremment ceci et cela), mais la synthèse de la série, quant à elle, est « indéfinie. » » *Le Différend*, Éditions de minuit, 1983, p.22. C'est l'auteur qui souligne.*

¹⁵⁷ AS, 163.

la série, et non sur seulement deux instances successives, puisque les inclusions et les exclusions successives se révèlent encore une fois dans une répétition.

- Une qualité de *réurrence*, qui énonce que, lors de la description d'une formation, il faille prendre en compte que celle-ci organise non pas seulement les possibilités de sa succession, mais aussi le rapport qu'elle entretient avec les instances précédentes. Que l'énoncé « *se constitue son propre passé, définit, dans ce qui le précède, sa propre filiation, redessine ce qui le rend possible ou nécessaire, exclut ce qui ne peut pas être compatible avec lui.* »¹⁵⁸ Encore une fois, ce phénomène n'est analysable que dans ses transformations successives, suite à plusieurs ruptures.

Une rupture en particulier permet de faire tenir ensemble ces différentes qualités, car c'est « *à partir de cette rupture qui lui offre comme objet l'histoire* »¹⁵⁹, à partir de la rupture constitutive du présent, que le discours de l'archéologue peut s'articuler. Le deuxième versant de l'argument, celui de l'homme de paille, reçoit de cette considération du présent une justification cohérente. L'archéologie construit certes le discours de l'*Histoire*, mais de telle manière qu'elle montre ce dernier comme une autre construction possible, et que ce soit les effets et les conséquences pratiques de cette construction qui s'y trouvent critiqués. Elle se donne alors elle-même comme l'homme de paille du discours historico-transcendantal, mais ce faisant, montre que l'argumentation critique repose sur les manières dont la construction produit des effets plutôt que sur le fait qu'il y ait pour elle toujours une telle construction.¹⁶⁰ L'acte

¹⁵⁸ AS, 163.

¹⁵⁹ AS, 17.

¹⁶⁰ À propos de cette pratique de la construction historique et de son lien avec la vérité, Foucault affirme en 1980, à propos de *l'Histoire de la folie à l'âge classique* : « *Je ne suis pas véritablement historien. Et je ne suis pas romancier. Je pratique une sorte de fiction historique. D'une certaine manière, je sais très bien que ce que je dis n'est pas vrai. [...] Mais mon livre a eu un effet sur la manière dont les gens perçoivent la folie. Et donc mon livre et la thèse que j'y développe ont une vérité dans la réalité d'aujourd'hui. J'essaie de provoquer une interférence entre notre réalité et ce que nous savons de notre histoire passée. Si je réussis, cette interférence produira de réels effets sur notre histoire présente. Mon espoir est que mes livres prennent leur vérité une fois écrits, et non avant.* » DÉ : *Foucault étudie la raison d'état*, p.859. On voit à ce commentaire que la vérité d'un discours est, pour Foucault, à chercher dans les effets produits par ce discours. Francesco Paolo Adorno éclaire ce lien entre fiction et vérité lorsqu'il affirme à propos de Foucault : « *La fiction théorique a donc pour but de poursuivre des effets de vérité par des constructions qui ne prétendent pas atteindre un niveau plus ou moins élevé de réalité. Effets de vérité à entendre non*

critique archéologique consiste en bonne partie à étendre ce prédicat à tous les discours, exception faite des discours purement formels, comme les mathématiques ou certaines sciences. Une fois cette prémisse acceptée, il n'y a plus lieu de parler d' « hommes de paille », puisque tous les discours sont considérés en produire. Bien entendu, refuser la prémisse ne peut être fait qu'en montrant les effets pratiques de notre discours : on se trouve donc à l'accepter. La force critique de l'archéologie, plutôt que de reposer sur la fait de masquer ses prémisses pratiques et de camoufler ce qu'elle a d'effective, est de les montrer pleinement, et d'ainsi exiger des autres discours qui voudraient la critiquer de le faire eux-mêmes : la « cohérence » de l'archéologie est d'instaurer au sein des discours une nécessité de transparence, et d'assurer par la répétition qu'elle demeure effective. La notion de série permet de tirer les conséquences pratiques de cette répétition : répéter, si on veut conserver la transparence du discours archéologique, implique que l'on prenne en compte les effets de rémanence, d'additivité et de récurrence impliqués dans l'acte de répétition, et qu'on en fasse l'objet même de la répétition : *que la transparence du discours soit ce qui, dans la répétition, se répète*. Plutôt que sur une contrainte externe, l'archéologie s'articule donc sur une contrainte interne.¹⁶¹ Nous avons déjà vu, dans le premier chapitre, que la notion de discontinuité est à la fois opération délibérée de l'historien de la « nouvelle histoire », l'objet et le résultat de sa description. L'archéologie ajoute à cela que la discontinuité, comme pratique discursive, doit, si elle veut être transparente, *au moment où elle se pratique*, au présent « *où elle ne peut définir ses possibilités que dans le moment de leur exercice* »¹⁶², produire un discours tel que sa discontinuité soit assurée. C'est ceci que cherche à capturer l' « ontologie du présent » :

seulement comme production d'une vérité alternative, mais justement comme conscience que la vérité se produit et qu'il faut décrire ses opérations de formation. » Le style du philosophe. Foucault et le dire vrai, Kimé, 1996, p.66.
 Baudrillard abonde dans le même sens en affirmant : « [L]e discours de Foucault est un miroir des pouvoirs qu'il décrit. C'est là sa force et sa séduction, non pas du tout son « indice de vérité », ça, c'est son leit-motiv : les procédures de vérité, mais c'est sans importance, son discours n'est pas plus vrai que n'importe quel autre – non, c'est dans la magie d'une analyse qui déroule les méandres subtiles de son objet, qui le décrit avec une exactitude tactile, tactique, où la séduction alimente la puissance analytique, où la langue elle-même accouche de l'opération des pouvoirs nouveaux. » *Oublier Foucault, Galilée, p.11.*

¹⁶¹ À ce propos : « C'est le positivisme de Foucault : il n'y a de vérité que phénoménale, sans référence à un principe de droit qui anticiperait sur la réalité des faits auxquels il s'applique. [...] C'est bien en ce sens qu'il faut parler de l'immanence de la norme, par rapport à ce qu'elle produit et au processus par lequel elle le produit : ce qui norme la norme, c'est son action. » Pierre Macherey, *Pour une histoire naturelle des normes*, in Michel Foucault philosophe, Seuil, 1989, pp. 216-217.

¹⁶² AS, 172.

« L'analyse de l'archive comporte donc une région privilégiée : à la fois proche de nous, mais différente de notre actualité, c'est la bordure du temps qui entoure notre présent, qui le surplombe et qui l'indique dans son altérité; c'est ce qui, hors de nous, nous délimite. La description de l'archive déploie ses possibilités (et la maîtrise de ses possibilités) à partir des discours qui viennent de cesser justement d'être les nôtres; son seuil d'existence est instauré par la coupure qui nous sépare de ce que nous ne pouvons plus dire, et de ce qui tombe hors de notre pratique discursive; elle commence avec le dehors de notre propre langage; son lieu, c'est l'écart de nos propres pratiques discursives. »¹⁶³

L'archéologie, en tant que pratique discursive, prend en compte le moment de son écriture. Son discours doit s'ajuster aux possibilités qui, dans l'instance précédente de la série où elle s'inscrit, l'a rendu possible, tout en sachant que c'est sa pratique même qui ordonne cette série, et que l'organisation aura des effets sur la manière dont les instances suivantes pourront être formées.¹⁶⁴ Le présent est donc ce point de la série qui, échappant à la synthèse totalisatrice du dilemme, permet de marquer sa clôture. Cette clôture est à la fois une ouverture qui, du présent, organise la série passée en montrant la série des organisations et ainsi rendant possible la répétition de cette manière d'organiser la série, quitte à ce que l'organisation présente soit dans un moment futur de la série, réorganisée. Son pari est que, si on prend au sérieux les enjeux qu'il y a de discourir au présent à partir d'une histoire du passé, on ne pourra que former un discours qui offrira la possibilité interne d'être reformulé, transformé et réactualisé. C'est ainsi que l'activité archéologique se révèle finalement comme diagnostic, que l'archéologue se fait, au présent, un peu sismologue :

« Le diagnostic ainsi entendu n'établit pas le constat de

¹⁶³ AS, 172.

¹⁶⁴ Lire à ce propos Mathieu Potte-Bonneville, qui en arrive à des conclusions semblables après un parcours différent et beaucoup plus exhaustif que le nôtre : *« Le premier paradoxe a trait au présent, considéré comme lieu depuis lequel l'archéologie se déploie, comme nécessaire situation de la pensée, dès lors que l'on ne saurait décrire l'histoire du point de vue de Sirius. La question est alors double : qu'est-ce qui rend possible et légitime ce retard en arrière, par lequel l'archéologue semble dénier sa propre inscription dans une formation discursive particulière ? D'autre part, quel sens peut revêtir une telle mise en perspective, et de quel enjeu l'archéologie peut-elle se prévaloir au regard du présent ? À ces deux questions, et là est le paradoxe, Foucault fait une même réponse, arguant dans chaque cas de la différence du présent – différence qui, du même résultat, apparaît comme la condition et le résultat de l'enquête archéologique ; premier moment de l'investigation historique, elle en constitue aussi le diagnostic terminal, une fois l'archive déployée. » Michel Foucault et l'inquiétude de l'histoire, p.273. C'est l'auteur qui souligne.*

notre identité par le jeu des distinctions. Il établit que nous sommes différence, que notre raison, c'est la différence des discours, notre histoire la différence des temps, notre moi la différence des masques. Que la différence, loin d'être origine oubliée et recouverte, c'est cette dispersion que nous sommes et que nous faisons. »¹⁶⁵

Il nous est maintenant possible de comprendre en quoi le texte archéologique, en tant que diagnostic, nous permet de repenser le « relativisme épistémologique » qui lui est souvent opposé. Cet argument se base en effet sur la co-dépendance de la nécessité d'un argument à son universalité. Afin d'être reçu comme valide, un argument devrait pouvoir offrir, comme garantie à sa nécessité, une universalisation possible. C'est ce lien analytique entre nécessaire et universel que tente de déjouer l'archéologie, en montrant qu'il s'agit plutôt d'un lien synthétique établis par rétrojection entre deux termes de la série, ce qui rend impossible la totalisation au présent et pose donc problème. Le diagnostic peut alors se lire, plutôt que comme un relativisme, comme une tentative afin d'assurer au discours une nécessité interne reposant sur la cohérence telle que définie temporellement comme juste articulation entre théorie et pratique, entre un discours particulier et un objet « positif » dont les modalités d'existences sont décrites par ce discours, ce « [...] qui a ouvert la possibilité d'une expérience clinique ; [qui] a levé le vieil interdit aristotélicien : on pourra enfin tenir sur l'individu un discours à structure scientifique. »¹⁶⁶ Ce discours nécessaire et non universel est justifié par cette « tache aveugle » du présent dans le regard clinique de l'archéologue, qui doit finalement prendre la mesure des séries temporelles sans pouvoir, vu sa position à la bordure du temps qui ne lui permet pas de s'inclure sans contradiction dans la série, retenir un « jugement dernier » et qui ne peut offrir en échange de cette impossibilité qu'un diagnostic partiel, qui devra être soumis à l'épreuve du temps, c'est-à-dire être remis en jeu lors du prochain jugement pour peut-être devenir le constat d'une erreur. La nécessité non universelle que propose l'archéologie est celle d'une nécessité pour le diagnostic de n'être pas universel, mais de valoir *maintenant*, assurant ainsi la reprise constante du travail clinique et la production de nouveaux diagnostics. L'enchaînement est donc nécessaire, mais pas son contenu. Le « relativisme

¹⁶⁵ AS, 172-173.

¹⁶⁶ *Naissance de la Clinique*, p.X. C'est l'auteur qui souligne. Sur l'importance du paradigme du regard médical et de sa fonction critique chez Foucault, lire FIAMINI, Mariapaola, *Foucault et Kant. Critique Clinique Éthique*. L'Harmattan, 1998.

épistémologique » d'un tel argument n'est donc pas résolu, si on veut par là pouvoir universaliser son discours, mais il est du moins dissolu, puisque, même si jamais universel, le jugement produit se fait tout de même selon une maxime : *juge de manière telle que le principe de ton jugement puisse toujours être remis en question selon les effets qu'il produit*. C'est là que s'ancre la nécessité du discours archéologique, celle de discourir de manière à ce que le discours puisse préserver la possibilité d'un libre jugement, ce qui est selon elle impossible sous la sujétion d'un discours transcendantal qui masque ses effets pratiques.¹⁶⁷

Plutôt qu'une doctrine, l'archéologie insiste sur la possibilité de réitérer pour chaque présent à venir une activité critique, et elle offre des outils pour ce faire, mettant par là sa continuité en jeu et nous invitant à faire de même lorsque nous parlons ou écrivons. Plutôt qu'une « manière de penser », l'archéologie s'offre comme la possibilité du renouvellement constant de la manière de penser, renouvellement qui est rendu possible parce que la pensée y est prise dans toute sa mesure d'activité, et c'est en ceci que réside sa valeur philosophique et qu'elle mérite, peut-être encore aujourd'hui d'être répétée, non pas simplement comme critique de *l'Histoire*, mais comme forme critique du « maintenant », comme pratique philosophique qui s'assure qu'elle ne pourra pas, demain, être prise comme vérité absolue, puisque « demain » est un maintenant à venir. L'archéologie exemplifie une pratique critique : sa cohérence n'est donc pas normative (au sens transcendantal), elle est effective (au sens pragmatique) du fait que le discontinu y passe « *de l'obstacle à la pratique* »¹⁶⁸, pratique qui aménage ses effets, immédiats et temporels, afin de ne pas contredire la liberté qu'elle suppose. Car, il nous apparaît maintenant que c'est bien du problème de la liberté dont nous avons jusqu'ici parlé, et dont l'archéologie nous invite à parler de nouveau, pourvu que ce « parler de nouveau » demeure l'adresse que du présent nous faisons au futur, en tant que ce présent dont nous parlons sera bientôt le passé d'un nouveau présent.

¹⁶⁷ Nous ne prétendons pas que cette manière de voir rende caduque toute la pensée transcendantale, il faudrait pour cela une étude beaucoup plus poussée des enjeux de cette dernière, mais que pour Foucault, la pensée du diagnostic est une alternative aux achoppements qu'il y trouve. Nous avons pour enjeu d'exposer cette alternative, demeure maintenant de savoir si elle tient la route à elle seule ou si elle permet plutôt de repenser le transcendantal selon une modalité qui évite ces achoppements. Le travail demeure à faire, et il nous faudrait maintenant sortir des textes de Foucault pour le continuer.

¹⁶⁸ AS, 17.

Conclusion : Hors texte

Lorsque nous nous permettons de quitter *L'archéologie du savoir* afin d'explorer brièvement les autres livres de Michel Foucault, ce qui nous frappe tout d'abord, est la manière dont le philosophe français, dans la succession de ses écrits, respectera jusqu'à la fin de sa vie la cohérence que nous avons cherché à faire surgir de notre lecture. Par exemple, invité à produire une nouvelle préface à *l'Histoire de la folie à l'âge classique*, l'auteur se défie de son rôle d'auteur, voyant dans l'acte de préfacier un moyen d'établir l'identité du texte par son lien avec une position subjective :

« Je voudrais qu'un livre, au moins du côté de celui qui l'a écrit, ne soit rien d'autre que les phrases dont il est fait; qu'il ne se dédouble pas dans ce premier simulacre de lui-même qu'est une préface et qui prétend donner sa loi à tous ceux qui pourront à l'avenir être formés à partir de lui [...] mais qu'il ait la désinvolture de se présenter comme discours: à la fois bataille et arme, stratégie et choc, lutte et trophée ou blessure, conjonctures et vestiges, rencontre irrégulière et scène répétable. »¹⁶⁹

Foucault considère donc ses livres comme des essais, comme des livres-événements qui sont voués à être repris, retravaillés, changés, critiqués. Et il semble le premier à le faire. On peut, par contre, identifier dans la série de ses volumes certaines récurrences, et ainsi montrer assez facilement que la cohérence de la méthode archéologique s'étend à la série entière et que toutes les apparentes contradictions sont justement ceci : des contradictions jamais réduites, mais à partir desquelles la pensée du philosophe se renouvelle. Ruptures entre les « trois Foucaults », certes, mais dans la mesure où la cohérence d'un discours se donne dans l'articulation de ces ruptures.

Nous tenterons donc en guise de conclusion de ce mémoire d'esquisser brièvement, de suivre très largement la notion / fonction de sujet dans certains textes qui nous apparaissent les plus représentatifs des deux autres « époques » des écrits de Foucault, soit l'époque de la généalogie du pouvoir – qui suit la publication de *L'archéologie du savoir* et s'étend jusqu'à *La volonté de savoir*, premier tome de l'histoire de la sexualité –, l'époque « éthique » – qui est habituellement identifiée au

¹⁶⁹ HF, 10.

retour qu'effectue l'auteur vers les écrits de la Grèce antique et du début de l'ère romaine. Enfin, nous explorerons, sur ce « sujet », les écrits sur les lumières, vers la fin de la vie de Foucault, où est tentée une articulation des trois périodes sous une interprétation de la philosophie kantienne. Plutôt que comme résultats, nous prions le lecteur de considérer ces esquisses en tant que dépistage des ouvertures que l'appareil archéologique permet de percevoir vers d'autres domaines d'analyse, comme la mise en place d'un projet de lecture des autres livres de Foucault. Cette lecture reste à faire, mais l'entrée de ces quelques pistes qui s'enfoncent dans la forêt du texte et qu'il faudrait encore suivre afin de les cartographier nous sont apparues suite à notre lecture de *L'archéologie du savoir*.

*

Surveiller et punir nous dépeint un sujet formé par les techniques de pouvoir des disciplines. Ce sujet a, comme propriété principale, d'être entièrement traversé par la notion de continuité. Le temps conçu comme continuum serait constitutif des techniques de pouvoir, et c'est au travers elles, par leurs applications sur le corps, que la continuité du sujet serait devenue une évidence, que le sujet se serait constitué comme continu, fixant son identité sur une histoire. « *Le temps, dit Foucault, pénètre le corps, et avec lui tous les contrôles minutieux du pouvoir.* »¹⁷⁰ En retour, le pouvoir disciplinaire obtient la possibilité de faire de ce sujet un objet d'étude à long terme et de remplacer le vieux schème du pouvoir royal, s'appliquant ponctuellement, par une gestion dans le temps des offenses passées, présentes et futures, par l'accumulation d'un savoir biographique qui repose sur la considération du sujet comme d'un objet qui dure et qui demeure le même, par la mise en place d'une *Histoire* individuelle. Mais, encore une fois, cette continuité n'est que l'effet de surface d'un schéma temporel isomorphe à celui que nous avons dégagé de *L'archéologie du savoir*. En effet le modèle temporel sur lequel s'organise la discipline n'est pas en soi continu, mais sériel, comme l'écrit Foucault : « *La mise en « série » des activités successives permet tout un investissement de la durée par le pouvoir.[...] On ramasse la dispersion temporelle pour en faire un profit et on garde la maîtrise d'une durée qui échappe.* »¹⁷¹ Encore ici,

¹⁷⁰ SP, 178.

¹⁷¹ SP, 188.

la continuité est un effet pratique particulier d'une conception sérielle du temps, bien que ce ne soit plus les énoncés mais plutôt les corps qui se répartissent sur cette série. Cette conception sérielle du temps dans lequel se constitue le sujet disciplinaire s'articule, à l'instar des discours étudiés par *L'archéologie du savoir*, sur un espace différentiel et effectif ; mais cet espace n'est plus celui de l'ontologie régionale des discours, c'est celui des dispositifs de pouvoirs : cellules, cloîtres, salles de cours, *Panopticon*, qui permettent à la fois d'individualiser les corps et de les ordonner dans un réseau immanent de relations de pouvoir effectives conçues sous le mode de la fonction.¹⁷² La description du panoptisme est sur ce point éloquente :

« [I]l fait en sorte que l'exercice du pouvoir ne s'ajoute pas de l'extérieur; comme une contrainte rigide ou comme une pesanteur; sur les fonctions qu'il investit, mais qu'il soit en elles assez subtilement présent pour accroître leur efficacité en augmentant lui-même ses propres prises. Le dispositif panoptique n'est pas simplement une charnière, un échangeur entre un mécanisme de pouvoir et une fonction; c'est une manière de faire fonctionner des relations de pouvoir dans une fonction, et une fonction par ces relations de pouvoir. »¹⁷³

Le pouvoir, donc, semble analysé selon les mêmes modalités que « l'effectivité » des formations discursives : des configurations spatiales rendent possibles des effets de continuité, mais qui eux-mêmes sont expliqués selon des possibilités inhérentes à une temporalité discontinue : l'espace et le temps s'articulent sur une série, l'espace disciplinaire et l'espace discursif s'articulent par une description des effets. Notons au détour que le corps, en plus de partager avec l'énoncé sa répartition sérielle dans le temps, est ainsi situé au croisement d'une pratique politique et d'une certaine irréductibilité ontologique, comme l'énoncé se situe au croisement d'une pratique discursive et d'un apparaître positif en tant que *pragma*. Foucault va même jusqu'à parler de l'archive du sujet, ce cumul de données discontinues que le dispositif panoptique permet d'ordonner par la répétition constante des pratiques de pouvoir, comme « *du double documentaire, de l'ectoplasme écrit, du corps qui est ainsi placé là, dans sa cellule* » et à partir duquel se définit « *la courbe temporelle de son*

¹⁷² L'articulation savoir / pouvoir est certes plus complexe que le bref aperçu que nous en donnons, qui cherche moins à être exhaustif qu'à déceler ce qui, dans la généalogie du pouvoir, répète les schèmes spatiaux et temporels de l'archéologie.

¹⁷³ SP, 241.

évolution, de sa guérison, de l'acquisition de son savoir; de sa résipiscence, etc. »¹⁷⁴ Le déplacement de point de vue dans l'analyse du temps et de l'espace semble donc, d'un premier coup d'oeil, permettre à la généalogie le même rôle critique qu'il rendait possible pour l'archéologie.¹⁷⁵ De ce travail critique, qui nous fait entendre le « *grondement de la bataille* »¹⁷⁶, se dégagera la possibilité de considérer le sujet formé par le pouvoir comme pouvant lui-même s'appliquer, par des pratiques réflexives, le propre moule de sa subjectivité à partir des relations effectives où il se trouve formé en tant que sujet. La brisure entre généalogie et éthique ne nous semble pas marquer une hétérogénéité, mais une rupture, une reprise des possibilités du discours généalogique, dans le processus de formation du sujet sur le schème temporel archéologique.

*

Les problématiques étudiées dans les deux derniers volumes publiés de *l'histoire de la sexualité* nous montrent, plutôt que la production disciplinaire d'un sujet, la reprise pratique du sujet par lui-même, articulant sur la coïncidence temporelle l'apparition du sujet à sa pratique personnelle. Le sujet « éthique » n'est plus *représenté* comme donné d'avance, donc à la fois déterminant et déterminé – souvenons-nous ici du doublet empirico-transcendantal de *Les mots et les choses* – ni comme le produit du pouvoir disciplinaire, mais comme co-originaire à sa propre pratique, dans son instant même. Ces pratiques de soi revêtent d'ailleurs souvent une certaine pratique du temps de manière sérielle, par exemple pour les pratiques d'écriture de soi décrites dans *L'herméneutique du sujet* qui doivent s'organiser sur le schéma d'une répétition constante. Prenons à témoin le cours du 24 février 1982, portant sur Marc-Aurèle et Épictète, où peut lire quelques choses fort intéressantes pour notre

¹⁷⁴ Le pouvoir psychiatrique, p.79.

¹⁷⁵ Doit-on aller jusqu'à identifier l'existence même du corps à une position, comme c'est le cas pour l'énoncé ? Le corps nous semble offrir un supplément que ne possède pas l'énoncé, ce qui le place hors de l'ontologie régionale des discours propre à l'archéologie. Une piste pour déterminer ce qui caractérise ce « surplus » du corps sur son « ectoplasme » écrit est peut-être à chercher dans la charge érotique du corps, comme « corps désirant ». Il nous semble en effet que la temporalité du désir s'articule au corps selon une modalité quelque peu différente de l'articulation temporelle de l'énoncé, puisque le désir est déjà, dans *L'archéologie du savoir*, caractérisé comme « un lieu » et « une forme » intrinsèque à une pratique, discursive ou non. (AS, pp.90-91.) Plutôt qu'une position, le corps serait un espace où le désir se positionne, un autre espace où des relations peuvent être décrites, ainsi que leurs relations « interpositives » avec le discours et les institutions. Une relecture de *L'histoire de la sexualité* sous ce réseau de question reste à effectuer.

¹⁷⁶ SP, 360.

propos: premièrement, que les exercices sont organisés selon des séries discontinues. Deuxièmement, que le *pneuma*, l'âme mais aussi le souffle, ne saurait être pris comme modèle de l'identité puisque celui-ci n'est jamais le même. Enfin, qu':

« [...] il n'y a finalement [qu']un seul élément à l'intérieur duquel nous pouvons trouver, ou sur fond duquel nous pouvons établir notre identité, c'est la vertu, en fonction de la doctrine stoïcienne que vous connaissez bien : la vertu est indécomposable. Elle est indécomposable pour la bonne raison [...] qu'elle échappe au temps : un instant de vertu vaut l'éternité. Et c'est dans cette cohésion [...], et là seulement, que nous pouvons trouver notre identité. Voilà [...] un type d'exercice du réel, en fonction de l'instant et de la discontinuité du temps. »¹⁷⁷

C'est donc la répétition de l'acte, ou de l'exercice vertueux, dans chaque instant de cette série temporelle sur laquelle s'organise la pratique de soi qui permet l'identité du sujet à lui-même. La définition de l'âme vertueuse retenue par Foucault est celle de Sénèque qui affirme (je cite Foucault citant Sénèque) que l'âme vertueuse est celle qui « *se contrôle elle-même dans ses actions comme dans ses pensées.* » On retrouve donc encore le même modèle : la vertu se donne comme juste articulation de la théorie et de la pratique, juste articulation se distribuant sur une série temporelle discontinue, mais garantissant aussi une certaine identité par sa répétition.

Mais ceci ne justifie pas de prendre ce modèle comme s'il s'agissait là de l'éthique *de* Foucault. Celui-ci en effet précise bien que l'étude historique qu'il en effectue ne vise pas une nouvelle implémentation, n'est pas une solution toute faite qu'il s'agirait d'importer dans un nouveau retour aux anciens, mais se donne plutôt, à la fois très proche et très éloignée de ce qu'elle découvre par son étude historique, comme « *un exercice philosophique* » dont l'enjeu est « *de savoir dans quelle mesure le travail de penser sa propre histoire peut affranchir la pensée de ce qu'elle pense silencieusement et lui permettre de penser autrement.* »¹⁷⁸

*

¹⁷⁷ *L'herméneutique du sujet*, p.291.

¹⁷⁸ *L'usage des plaisirs*, p. 17.

Ceci nous amène à identifier un troisième « sujet » chez Foucault, cette fois-ci à partir de ses écrits sur Kant et ses considérations sur l'ontologie du présent. Nous avons déjà vu qu'à partir de *L'archéologie du savoir*, le présent se donne dans un moment de rupture par rapport à l'histoire, rupture immanente aux modèles sériels du temps, rupture qui aménage à la fois la possibilité de se situer à la suite de l'histoire et de se donner l'histoire comme objet, mais sans proposer une indépendance absolue à l'histoire puisque cette rupture, comme nous avons tenté de le thématiser, ne se fait que dans la possibilité d'articuler dans un acte critique une théorie et une pratique, articulation qui forme aussi l'ontologie minimaliste constitutive de l'histoire discursive dans ses séries d'événements, de l'histoire politique dans ses séries de corps, de l'histoire du sujet dans ses séries d'actes vertueux. En 1984, donc, deux ans après le cours sur l'herméneutique du sujet, Foucault thématise le « sujet » critique dans son article *Qu'est-ce que les lumières?* en caractérisant positivement ce qu'il nomme l'*éthos philosophique* comme attitude limite, à la frontière du présent et du passé, reposant sur une archéologie et une généalogie¹⁷⁹ afin de prendre la juste mesure de l'historicité de nos discours et de dégager par-là « *la possibilité de ne plus être, faire ou penser ce que nous sommes, faisons ou pensons, [...] à relancer aussi loin et aussi largement que possible le travail indéfini de la liberté* »¹⁸⁰ Le philosophe rajoute, quelques lignes plus loin :

« Je caractériserai donc l'éthos philosophique propre à l'ontologie critique de nous-mêmes comme épreuve historico-pratique des limites que nous pouvons franchir, et donc comme travail libre de nous-mêmes sur nous-mêmes en tant qu'êtres libres. »

Pour Foucault, il s'agit de penser le présent en tant qu'attitude, que posture, que mode de relation à l'égard de l'actuel, plutôt qu'en tant que période dont il faudrait produire une analyse exhaustive; bref, de l'envisager comme tournure plutôt que comme tournant. Ce travail continuellement renouvelé, répété, de la liberté à partir de

¹⁷⁹ Le présent se donne ainsi comme le moment d'articulation de l'archéologie, de la généalogie et de l'éthique : « *[E]n d'autres termes, l'ontologie historique de nous-mêmes a à répondre à une série ouverte de question (...) comment nous sommes-nous constitués comme sujets de notre savoir ; comment nous sommes-nous constitués comme sujets qui exercent ou subissent des relations de pouvoir ; comment nous sommes-nous constitués comme sujets moraux de nos actions.* » Foucault, *Cours inédit (Qu'est-ce que les Lumières ?)*, Magazine littéraire, n°309, avril 1993, p.73.

¹⁸⁰ DÉ, 1393.

la limite du présent s'emboîte parfaitement au cadre temporel dégagé de *L'archéologie du savoir*. Même cette inquiétante notion de liberté d'un sujet qui ne se situe plus au même instant que sa pratique, n'est plus co-originale à elle dans un instant, vertueux ou non, mais semble quelque peu en retrait par rapport à elle, tension interne dirait-on entre cette rupture qui nous situe dans le « présent » à la suite de l'histoire qu'elle nous offre et de cette même rupture qui permet une déprise de l'histoire. Se dégage alors une notion de liberté en formation constante, qui passe non pas d'une position libre à une autre, mais qui s'exerce dans le temps par le passage d'un système de déterminations à l'autre par une échappée vers l'indéterminé. L'archéologie et la généalogie comme pratiques philosophiques permettent d'identifier les points de fuite de nos pensées, de nos institutions, de nos subjectivités et de mettre en perspective les chemins déjà tracés qui nous semblent les plus sûrs afin d'indiquer les autres sentiers broussailleux que nous pourrions choisir d'emprunter, quitte à les défricher au passage. Le « présent », c'est cette pause entre deux pas que rien n'ordonne à enchaîner sur le même trajet, ce bref instant de suspension où la démarche peut se transformer en fonction de son trajet passé et de son environnement immédiat.¹⁸¹ Ainsi le paradoxe s'éclaire, cet *éthos* consiste en une tentative d'atteindre cette juste articulation entre théorie et pratique qu'un décalage interne au « présent » – plus précisément que le présent en tant que décalage interne entre théorie et pratique – reporte toujours vers l'avenir.¹⁸² C'est un apprentissage de la marche philosophique; il s'agit de librement se léguer notre liberté. Foucault, du moins celui que l'on peut tenter d'articuler à ces écrits dispersés sous le même nom, se niche dans la position du pédagogue, non dans celle du maître. De là le ton professoral qui, plutôt que de régler des problèmes, donne à les penser : *tout* n'est jamais donné, nous reste à faire, tout n'est jamais donné; *nous* reste à faire.

¹⁸¹ Sur le lien entre posture, geste et subjectivité: « *On dit ceci, on fait cela : quel mode d'existence cela implique-t-il ? Parfois un geste, un mot suffisent. Ce sont des styles de vie, toujours impliqués, qui nous constituent comme te ou tel.* » G. Deleuze, « *La vie comme une oeuvre d'art* », in *Foucault vivant*, Le Nouvel observateur, août-septembre 1986, p.60.

¹⁸² L'énoncé, en tant que *pragma*, exhibe ce décalage temporel en étant à la fois signifiant et signifié du discours.

Bibliographie :

Textes de Michel Foucault

Textes cités :

- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, « Tel », 1972
- , *Naissance de la clinique*, PUF, 1963.
- , *Les mots et les choses*, Gallimard, « Tel », 1966.
- , *L'archéologie du savoir*, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1969.
- , *Surveiller et punir: Naissance de la prison*, Gallimard, « Tel », 1975.
- , *Histoire de la sexualité, II - L'usage des plaisirs*, Gallimard, « Tel », 1984.
- , *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, Seuil/Gallimard, 2001.
- , *Le Pouvoir psychiatrique. Cours au Collège de France. 1973-1974*, Seuil/Gallimard, 2003.
- , *Les confessions de Michel Foucault : Un entretien inédit avec l'un des grands penseurs du XXe siècle*, Le Point 01/07/04 – N°1659.
- , *Cours inédit (Qu'est-ce que les Lumières ?)*, Magazine littéraire, n°309, avril 1993.
- , « *Les mots et les choses* » (entretien avec R. Bellour) in *Dits et écrits I*, Gallimard, « Quarto », 2001, pp. 526-532.
- , « *Qu'est-ce que les Lumières ?* » in *Dits et écrits II*, Gallimard, « Quarto », 2001, pp. 1381-1397.

Textes consultés:

- FOUCAULT, Michel, *Naissance de la Clinique*,
- , *L'ordre du discours*, Gallimard, 1971.
- , *Ceci n'est pas une pipe, fata morgana*, 1973.
- , *Histoire de la sexualité*,
- I, La volonté de savoir*, Gallimard, « Tel », 1976.
- III, Le souci de soi*, Gallimard, « Tel », 1984.
- , *Il faut défendre la société, Cours au Collège de France. 1976*, Seuil/Gallimard, 2001.
- , *Dits et écrits, tome I et II*, Gallimard, « Quarto », 2001.

Autres ouvrages

Textes cités :

- ALTHUSSER, Louis and BALIBAR, Étienne, *Lire le capital I*, Maspero, 1968.
- BACHELARD, Gaston, *La dialectique de la durée*, Quadrige / Puf, 1950.
- BAUDRILLARD, Jean, *Oublier Foucault*, Éditions Galilée, 1977.
- DELEUZE, Gilles, *Foucault*, Éditions de minuit, 1986.
- , « *La vie comme une oeuvre d'art* », in *Foucault vivant*, Le Nouvel observateur, août-septembre 1986.
- DESCOMBES, Vincent, *Philosophie par gros temps*, Éditions de minuit, 1989.
- HABERMAS, Jürgen, *Le discours philosophique de la modernité*, Gallimard, 1985.
- KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Gallimard, 1980.
- , *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Vrin, 1970.
- LYOTARD, Jean-François, *Le différend*, Éditions de minuit, 1983.
- MACHEREY, Pierre, *Pour une histoire naturelle des normes*, in Michel Foucault philosophe, Seuil, 1989.
- PAOLO ADORNO, Francesco, *Le style du philosophe. Foucault et le dire-vrai*, Kimé, 1996.
- PEIRCE, Charles Sanders, « *Critical Common-sensism* » in *Philosophical Writings of Peirce*, Dover, 1955.
- POSTER Mark, *Critical theory and Poststructuralism. In Search of a Context*, Cornell University Press, 1989.
- POTTE-BONNEVILLE, Mathieu, *Michel Foucault et l'inquiétude de l'histoire*, Quadrige / Puf, 2004.
- REVEL, Judith, « *La pensée verticale* » in *Foucault, le courage de la vérité*, Puf, « débats », 2002.
- RORTY, Richard, « *Foucault and epistemology* » in *Foucault. A Critical Reader*, Blackwell, 1986, pp. 41-49.
- TAYLOR, Charles, « *Foucault on Freedom and Truth* » in *Foucault. A Critical Reader*, Blackwell, 1986, pp. 69-102.

Textes consultés :

- BERNAUER, James, *Michel Foucault's force of flight : toward an ethics for thought*,

- Humanities Press, 1990.
- and RASMUSSEN, David (dir), *The Final Foucault*, The MIT Press, 1987.
- BOULLANT, François, *Michel Foucault et les prisons*, Puf, « philosophies », 2003.
- CARETTE, Jeremy R., *Foucault and religion*, Routledge, 2000.
- COLOMBEL, Jeanette, *Michel Foucault. La clarté de la mort*, Éditions Odile Jacob, 1994.
- CUTROFELLO, Andrew, *Discipline and Critique. Kant, Poststructuralism and the problem of Resistance*, State of New York University Press, 1994.
- COUZENS HOY, David (dir), *Foucault. A Critical Reader*, Blackwell, 1986.
- DELEUZE, Gilles, *Différence et répétition*, Puf, « Épiméthée », 1968.
- , and GUATTARI, Felix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Éditions de minuit, 1991.
- DERRIDA, Jacques, « Cogito et histoire de la folie », in *L'écriture et la différence*, Seuil, « Tel Quel », 1967, ED, p. 51-97.
- , *Dire l'événement, est-ce possible ?*, L'Harmattan, « Esthétiques », 2001.
- DESCOMBES, Vincent, *Le même et l'autre. Quarante-cinq ans de philosophie française*, Éditions de minuit, 1979.
- DREYFUS, Hubert/RABINOW, Paul, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Gallimard, 1984.
- FIAMINI, Mariapaola, *Foucault et Kant. Critique Clinique Éthique*. L'Harmattan, 1998.
- FOUCAULT, Michel/CARETTE, Jeremy R.(ed.), *Religion and culture*, Routledge, 1999.
- FRANK, Manfred, *Qu'est-ce que le néo-structuralisme ?*, Éditions du Cerf, 1989.
- GROS, Frédéric (dir), *Foucault, le courage de la vérité*, Puf, « débats », 2002.
- HAN, Béatrice, *Foucault's Critical Project. Between the Transcendental and the Historical*, Stanford University Press, 2002.
- J.ARMSTRONG, Timothy (dir.), *Michel Foucault. Philosopher*, Routledge, 1992.
- KANT, Emmanuel, *Théorie et Pratique*, GF-Flammarion, 1994.
- KELLY, Michael (dir), *Critique and Power: Recasting the Foucault / Habermas Debate*, The MIT Press, 1994.
- K.MARIETTI, Angèle, *Michel Foucault. Archéologie et Généalogie*, Librairie Générale Française, 1985.

- LEFORT, Claude, *Les formes de l'histoire*, Gallimard, 1978.
- LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne*, Éditions de minuit, 1979.
- , *L'enthousiasme. La critique kantienne de l'histoire*, Éditions Galilée, 1986.
- NANCY, Jean-Luc, « *Le temps partagé* » in *du contemporain*, Traverses, printemps 1992.
- MONOD, Jean-Claude, *Foucault. La police des conduites*, Éditions Michalon, « le bien commun », 1997.
- REVEL, Judith, *Le vocabulaire Foucault*, ellipses, 2002.
- ROMANO, Claude, *L'événement et le monde*, Puf, « Épiméthée », 1998.
- , *L'événement et le temps*, Puf, « Épiméthée », 1999.
- SOUSSANA, Gad et J. LÉVY, Joseph (dirs), *Actualités de l'événement*, Liber, 2000.

